.52

Bibliothèque Nationale du Québec

Dr E. A. René de COTRET

COLLECTION
GABRIEL NADEAU

Soeur ou Fiancée

MONTRÉAL
1932

Compliments de l'auteur

R. A. Reid de Colet

COLLECTION
GABRIEL NADEAU

Dr S. A de Colet
Bachelier en médecine
Union médicale
1886 - 336
1888 - 325

Dr E. A. René de COTRET

Soeur ou Fiancée

MONTRÉAL

1932

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

—

MÉDECINE

—Suites de Couches normales et pathologiques.

—L'Obstétrique des Gardes-Malades.

—

ROMANS

—L'Amour ne meurt pas. (*René Detertoc*).

—Les voies de l'Amour.

—Sœur ou Fiancée.

—

Tous droits réservés.

PS
9505
O82564

SOEUR OU FIANCÉE

CHAPITRE I

EN VOYAGE

A Montréal, le mardi, 10 mai 1921, à 10 heures de l'avant-midi, une nuée toute blanche d'une trentaine de mouettes s'était abattue sur le quai du Pacifique Canadien, tout en face d'un océanique: « Le Metagama » en partance pour l'Europe. Les mouettes caquetaient, attirées par une pâture qu'elles semblaient attendre avec impatience; et j'allais m'offrir, victime volontaire et très favorisée, à la voracité de ces charmants oiseaux. Ces belles mouettes, c'étaient mes gardes-malades de l'Hôpital de la Miséricorde, qui venaient dire adieu à leur professeur et offrir à son épouse un gros bouquet, très gros bouquet, où chacune d'elles s'était représentée par un œillet ou une rose aux couleurs les plus variées, les plus éclatantes et aux parfums les plus délicieux. Tout à coup la sirène du bateau fit entendre son cri strident,

et soixante belles mains blanches et roses se tendirent vers moi et trente bouches toutes vermeilles m'invitaient à cueillir un fruit à la saveur appétissante. Heureusement Madame la Supérieure n'était pas là, car j'aurais été amèrement privé de tant de délices. Mais ma femme était là qui me regardait du haut du pont. Ma femme, oui, mais elle n'était pas jalouse; tout au contraire elle semblait heureuse de constater comme ces belles gardes-malades paraissaient estimer son mari, leur professeur. Comme elle aurait été malheureuse, ma pauvre femme, si elle eût été jalouse, car vingt fois, trente fois par jour elle aurait pleuré des larmes de sang quand je m'enfermais seul dans mon bureau avec mes patientes, toutes ou presque toutes jolies, belles même.

Oh! les bouches de mes gardes-malades toutes fraîches, toutes jeunes, comme elles étaient appétissantes. Roses ou vermeilles, petites ou grandes, droites ou sinueuses, ou pareilles à des miniatures d'anges aux ailes éployées, elles étaient toutes délicieuses, toutes semblables à de belles cerises que j'aurais préféré croquer plutôt qu'effleurer... Le temps pressait; la passerelle s'enlevait; j'avais commencé trop tard à cueillir le fruit défendu...

Cinq ou six remorqueurs, qui, du haut du pont supérieur, ne paraissaient pas plus gros que des mouches,

vomissaient des torrents de fumée noire, et, de leur hélice enragée, battaient l'eau qui s'enroulait en gros paquets d'écume blanche où se jouaient de multiples arcs-en-ciel. Ils s'approchaient de l'immense paquebot avec une majesté comique, accrochaient les gros cables qu'on leur jetait, et les tendaient à leur faire jeter des cris de détresse, pendant qu'eux-mêmes haletaient comme de vieux asthmatiques. Le paquebot sortait lentement du bassin, s'éloignait comme à regret du quai, prenait la route humide, puis voguait sous sa propre vapeur et l'impulsion de son hélice. J'étais à bord avec ma femme, mon ami le docteur G. B. et son épouse. Ces deux derniers formaient le plus charmant couple d'amis pour une traversée de dix jours. Je souhaite à tous mes amis de faire un voyage avec eux jusqu'en Europe; ils sauront en apprécier l'amabilité et la franche amitié.

Aussi longtemps que je vivrai, je rappellerai dans mes doux souvenirs ces deux mentors qui nous ont pilotés d'une façon si intelligente dans Paris que nous ne connaissions pas. Peut-être, s'il me lisent, se récrieront-ils et riront-ils tout les premiers en me disant: « ce n'était pas si intelligent la première bévue que nous fîmes en arrivant dans la grande ville ». Mais était-ce de leur faute si le restaurant du coin où, pendant leur premier séjour, il y avait déjà plusieurs années, ils prenaient des repas succulents et buvaient du bon jus de la treille qui

délectait leur palais, avait, en changeant de maître, changé d'aspect et modifié le menu autrefois si délicat en une mangeaille détestable et un vin aigre. En descendant du train, nous nous rendions à l'Hôtel d'Egypte, rue Gay-Lussac, où nous avions retenu deux chambres. Le temps de nous débarbouiller et de nous rejoindre dans le vestibule de l'hôtel. Il était sept heures et demie. « Venez, nous dit mon ami G.B... Je connais un excellent restaurant. Nous irons y prendre le dîner. Vous y goûterez de suite la bonne table de Paris ». Nous entrons dans ce fameux restaurant à l'angle de la rue Gay-Lussac et du boulevard St-Michel. Il est rempli. « C'est en haut que nous sommes le mieux servis, nous dit encore mon ami ». Nous escaladons l'escalier très large qui coupe le restaurant en deux moitiés. Nous montons d'un air orgueilleux, semblant dédaigner les convives du rez-de-chaussée. Tout le monde de nous regarder d'un air ébahi, et les filles de table encore plus étonnées sont là en bas, la bouche béante, les yeux écarquillés, qui tiennent leur plateau au bout de leurs bras élevés. Et nous montons. Surprise et ébahissement de mon ami. La salle est spacieuse, toute de blanc tendue. La fameuse salle, où l'on mangeait si bon et si bien, est transformée en séchoir. Plus de chaises, plus de tables, mais une infinité de cordes d'où pendent des nappes, des serviettes et que sais-je encore qui suent l'humidité. Tout honteux, nous

descendons nous attabler dans un coin vide. Je riais de notre déconvenue, mais je riais seul. Je ne sais si mon ami se rappelle son air penaud, mais je le revois si triste... Etait-ce de sa faute ? Les choses changent tant, même en peu d'années. C'était un petit incident qui nous fit aimer davantage le cher Paris que nous voudrions revoir sans cesse. Je ris encore en pensant au sourire de mon ami, au sourire d'aujourd'hui, il va sans dire.

Nos épouses étaient entrées dans les cabines dès le départ du paquebot, et se mettaient comme toujours à la tâche pour défaire les malles et suspendre leurs toilettes dans les étroites armoires. Mon ami et moi, nous nous étions promis de ne pas perdre un seul instant dans les cabines, les salons et les fumoirs du vapeur. Nous voulions du soleil, de l'air pur pour dilater nos poumons qui n'avaient respiré depuis un an que les miasmes des salles de l'hôpital. Nous voulions des horizons vastes pour distraire nos yeux trop habitués aux espaces restreints de nos bureaux ou aux pièces exiguës des laboratoires. Nous échangions les tubes et les lentilles du microscope qui ne nous montrent toujours que ces infiniment petits êtres, perpétuels soucis du médecin moderne, contre des longues-vues qui grossissent à l'infini les objets ou rapprochent les paysages et les montagnes que nos yeux aiment tant à voir et revoir.

Sous le ciel canadien, les horizons sont si beaux, si vastes; les montagnes ont tant de charme et semblent ombrager tant de mystères; les lacs et les fleuves sont si étendus, si sinueux dans leurs rives enchanteresses, que nous aimons continuellement à y découvrir de nouvelles beautés, à y revoir les anciennes qui toujours se transforment et à en sentir les palpitations. Peut-on jamais se lasser de regarder, d'admirer les merveilles de la nature que le Canada nous offre avec tant de prodigalité ?

Il faisait une de ces jolies matinées des premiers jours du printemps. Le ciel était pur, d'un bleu lumineux. Le soleil était chaud, de cette chaleur qui réveille la nature sans l'amollir, et semble donner à l'âme, à l'esprit et au corps de l'homme une vigueur nouvelle. Nous allâmes, mon ami et moi, nous asseoir à la poupe du navire pour jouir des beautés des deux rives du majestueux Saint-Laurent qu'on ne peut jamais se lasser d'admirer, en eût-on suivi les méandres mille fois. Ces rives rappellent tant de pages de l'histoire de notre cher pays que nous aimons à les revoir sans cesse pour entretenir continuellement notre ardent patriotisme. Si les forêts, si ombreuses autrefois, ne se mirent plus dans les eaux tranquilles ou parfois agitées du grand fleuve, l'imagination et la mémoire du peuple canadien, descendant des preux colo-

nisateurs, savent retrouver les sites de ces forêts aux grands arbres séculaires dont chaque tronc était un abri contre la perfidie et l'atrocité des farouches sauvages dont bien peu de descendants vivent encore. Aujourd'hui le grand fleuve, comme un ruban moiré, va toujours s'élargissant jusqu'à l'océan et ses eaux ne reflètent plus que la verdure des champs fertiles, l'image des maisons pittoresques qui semblent se prosterner aux pieds des nombreuses églises dont les clochers se voient de loin, les caps abrupts que surmonte toujours la maison de Dieu ou la croix, symbole de la piété du peuple. Partout, sur les rives, c'est de la gaieté et de la beauté. Que ces rives s'inclinent lentement, ou que les caps et les montagnes tombent d'aplomb vers les eaux, c'est ou de la fertilité ou de la majesté qui font battre le cœur du Canadien et lui font chanter son pays. J'ai vu à peu près tous les fleuves de l'Europe, mais jamais je n'ai vu rien de comparable à celui de mon pays. L'habitude de le revoir ne m'en a jamais fait amoindrir toutes les nuances de sa beauté et de sa majesté.

Au moment où les remorqueurs larguaient les amarres qui les liaient au paquebot et le laissaient filer sous sa propre vapeur, mon ami, féru d'histoire du Canada, commençait déjà, en me citant des noms de preux chevaliers, en me montrant du doigt les lieux des héroïques

combats, à me refaire un cours d'histoire que je n'avais pas oublié parce que j'aime mon pays et que je ne trouve rien de si beau, rien de plus glorieux que les faits d'armes de ses premiers colons, hardis défricheurs et valeureux soldats.

— Là, à tribord, me disait mon ami, l'Ile Ste-Hélène! Et de sa citadelle, ne vois-tu pas encore s'élever cette fumée blanche qui monte vers le ciel comme une glorieuse apothéose; c'est Lévis qui brûle ses drapeaux avant de se rendre. Et là, à babord, qu'y avait-il ? Hochelaga! cette bourgade sauvage où Cartier fut reçu solennellement en 1535, était détruite en 1608, lors du voyage de Champlain. En 1610, Champlain y bâtissait un petit fort et 32 ans plus tard, Maisonneuve y jetait les fondations de Ville-Marie, aujourd'hui Montréal.

—Oh! mon ami, répondais-je, il y a bien longtemps, penses-y donc, trois cents ans, les grands arbres de la forêt trempaient leurs pieds et miraient leur tête altière dans cette onde qui n'avait jamais connu d'autre bruit que la cadence harmonieuse ou monotone des avirons que maniaient si délicatement et si traîtreusement les sauvages à genoux dans leurs canots légers. Depuis, la brousse s'est éclaircie, les géants sont tombés sous la hache défricheuse, les colons se sont multipliés comme la semence du blé dans une terre fertile, des clochers se sont élevés plus haut que la cime des grands arbres, des palais

se sont construits, des gratte-ciel cherchent à se surpasser les uns les autres, des élévateurs énormes servent de grenier au monde entier, et l'ancienne petite bourgade c'est aujourd'hui une ville de plus d'un million d'habitants. Oh! mon ami, tu vois la ville dans toute sa beauté; tu en admires la grandeur et les richesses. Tu n'y as jamais vu autre chose que la splendeur d'une grande ville parce que tu es jeune encore, mais moi qui l'ai vue dans ce que je pourrais appeler son adolescence, je suis toujours étonné des progrès rapides qu'elle a faits en un demi-siècle. Tu veux me dire de l'histoire ancienne, je la connais et j'en ai toujours admiré les héros et leurs combats titanesques. Me permettrais-tu, pour un instant, de te dépeindre des tableaux nouveaux. Ce sont des toiles qu'on a peintes, lavées, repeintes, relavées pour inscrire dans une succession rapide les progrès de notre ville. Cette vaste étendue de quais qui se croisent, s'enchevêtrent comme un immense labyrinthe, qu'était-ce il y a cinquante ans, même quarante ans ? Tout simplement une rive qui tantôt s'inclinait doucement vers l'onde que l'île aux millions ne troublait pas encore dans son cours, tantôt une berge escarpée où venaient s'asseoir par centaine des pêcheurs à la ligne patiente. Du pied du canal à la place Jacques Cartier quelques quais tout bas que l'eau submergeait l'automne ou le printemps. Seules les lignes de navigation Dominion et Allan y an-

craient leurs navires de sept à huit mille tonnes, et c'était alors les plus gros bateaux mûs par la vapeur et dont les voiles tendues, aussi importantes que celles des immenses voiliers, accéléraient la marche quand le vent était propice en plein océan. Là, au pied de la place Jacques Cartier, un kiosque, oh! non, une cabane et un appontement tout petit, c'était la demeure du fameux Jos Vincent, le canotier, dont la vie s'est passée à surveiller le fleuve dans ses traîtrises et à lui arracher ses victimes. Plus bas, c'était la rive nue d'où émergeaient parfois de maigres bosquets ou quelques arbres rabougris, et que parcouraient trop souvent des fossés ou des ruisseaux collecteurs d'égouts. Je l'ai connue cette petite ville de cent mille âmes à peine. J'ai connu ses rues étroites et boueuses, ses ruelles tortueuses, repaires de bandits redoutables. Et là, vois-tu, aboutissait au fleuve une rue au nom à jamais célèbre dans les annales de la police: rue du *Cheval Noir* d'où la bande de Black Lemay, le plus fameux bandit de Montréal, tirait son nom.

—Ecoute, me dit mon ami, voici nos épouses, si tu m'en crois, nous laisserons de côté nos histoires de sauvages et de bandits, l'histoire ancienne et moderne de Montréal; aimables et galants, nous leur dirons comme elles sont belles. Oh! n'est-ce pas que leur toilette de voyage leur sied admirablement ?

Notre navire filait, laissant à tribord Longueuil, Boucherville, Contrecœur, Verchères, Varennes, autant de noms qui rappellent les grands seigneurs, les nobles guerriers, les héroïnes. Nous dépassons rapidement le Richelieu, célèbre par les batailles et les incursions contre les Iroquois dans les premiers temps de la colonie. Nous saluons Sorel et le navire augmente sa vitesse dans le lac Saint-Pierre.

—Tenez, mon ami, dis-je à G.B., nous passons justement en face d'un endroit de la rive où s'élève une ferme qui a abrité, pendant un quart de siècle à peu près, la vie d'un héros de roman dont je vous ferai peut-être le récit un de ces jours. Prenez la lunette marine et vous allez suivre parfaitement la description que je vous ferai de cette ferme et de ses alentours. Mes yeux, aidés de mes souvenirs et de mon imagination, en voient tous les contours, tous les détails, en devinent les ombres et les lumières, retracent les allées de son jardin, les plates-bandes ornées des différentes variétés de bosquets ou de plantes fleuries, tout comme si j'admirais une toile peinte placée à quelques pieds de moi. Voyez-vous entre ces deux énormes arbres, des ormes, une toiture rouge, immense, qui recouvre une haute maison en moellon ? Placez l'objectif de votre lunette à quelques pouces plus au sud et vous distinguerez plus facilement le tableau digne de votre admiration. Voyez la pointe de terre qui s'avance

dans le lac. Tout au haut, à quelques arpents de la rive, la ferme regarde, par ses hautes lucarnes, ses larges baies et sa porte à deux ventaux, l'immense jardin descendant en pente douce vers les eaux agitées qui lui font une ceinture de mousse blanche. A droite et à gauche, deux petits caps de quelque cinquante pieds de haut, surmontés de kiosque, mirent dans le lac leurs flancs abrupts où grimpent des lichens et du lierre. Mon ami, je vous décris si bien ce lieu, parce que c'est là, dans cette ferme, qu'un jeune homme vécut, qui connut les ardeurs de l'amour dont il ne put jamais déguster le fruit parce que le malheur de sa naissance lui en a voulu.

« Oh! mon ami; ne cherchez plus la ferme; l'image n'en est plus nette. Vous n'y voyez plus; le bateau file trop vite; le soleil est trop ardent et le mirage vous trompe. Vous ne distinguerez plus cette ferme autrefois si pleine des enchantements de l'amour et de ses espoirs si brillants, aujourd'hui attristée d'un dénouement si cruel. Je ne pourrai certainement pas résister longtemps à la tentation de vous dire le roman du jeune homme qui y a vécu. Pauvre jeune homme! il y a tant aimé; il y a tant souffert qu'il a voulu abriter son désespoir sous l'habit du missionnaire de l'Afrique.»

Et le navire filait vers Trois-Rivières, où, d'assez près, je saluais, du haut du pont, ma fille qui tenait dans

ses bras son premier bébé. Elle était sur la terrasse au-dessus du quai que les navires frôlent presque. Et nous allions toujours sur le beau St-Laurent entre des rives que le printemps reverdissait et réjouissait. Vers dix heures du soir, nous arrivions devant Québec tout illuminée. Notre bateau, sans jeter l'ancre, faisait escale dans le chenal où il était accosté par un petit navire transportant de nouveaux passagers. Nous regardions avec curiosité ces derniers voyageurs. Une jeune fille montait à bord d'un air résolu. Elle était plutôt grande. Etait-elle maigre ou grassouillette ? jolie ou non ? Impossible de répondre; un ample manteau de vison l'enveloppait en entier. Une toque en velours brun lui couvrait si bien la tête qu'on ne pouvait distinguer que deux mèches de cheveux blonds qui lui tombaient sur les joues. C'était une actrice; peut-être une étoile; elle en avait la désinvolture. Malheureusement elle portait, en guise de manchon, un beau toutou auquel elle était très attachée s'il faut en juger par sa conduite. A bord le capitaine lui demanda les papiers d'inspection de son chien. Elle n'en avait pas. Hélas! il lui fallait ou se séparer de son chien en le laissant à la garde de quelque ami de Québec, ou descendre du bateau; elle préféra ce dernier parti. Nous la revîmes descendre dans le petit bateau et reprendre le chemin de Québec pendant que le paquebot filait à toute vitesse dans une nuit qui paraissait être la pro-

longation d'un beau jour tant les étoiles étaient brillantes.

Québec, avec sa terrasse illuminée et sa vieille citadelle, juchée tout au haut en nid d'aigle, fuyait comme un beau rêve qu'on voudrait retenir longtemps. A tribord et à babord, les villages riverains, endormis dans une douce lumière, semblaient rêver au bonheur sous la garde de leurs clochers élancés qui brillaient comme des phares. La lune se levait dans une splendeur étincelante. Assis sur nos chaises longues, nous étions muets, en extase devant cet astre dont la couleur tout d'abord rouge sang s'atténuait peu à peu en incarnat, en rose, et puis le grand disque d'or pâle montait, montait et l'or se transmuait en un argent bruni dont les reflets tombaient en une pluie de lumière douce sur la campagne sommeillante, sur l'onde scintillante... Tous les passagers étaient depuis longtemps retournés à leurs cabines que nous étions encore là tous les quatre n'osant ouvrir la bouche de peur de rompre ce silence tout plein de rêveries aux souvenirs qu'éveillait cette nuit si douce, si mystérieuse. Partout sur les rives, dans l'ombre toute bleue des bosquets ou des vérandas, nous croyions revivre les belles nuits d'antan. Tous les instants de notre belle et heureuse jeunesse se déroulaient en un film incomparable. J'invoquai la lune comme une déesse toute-puissante; je l'implorais ardemment d'arrêter sa marche éblouissante vers le

zénith; je la suppliais du plus profond de mon âme, de projeter longtemps, au moins jusqu'au retour du soleil, cette lumière si évocatrice. Et puis j'aurais demandé au soleil de ralentir lui aussi sa course, et j'aurais prié le sommeil de fuir mes paupières. A tous trois, la lune, le soleil, le sommeil, j'aurais demandé de me tenir éveillé pendant au moins trois jours pour contempler à loisir, pour admirer à satiété, les rives si enchanteresses et si pittoresques de mon beau Saint-Laurent jusqu'au golfe. Rien de plus intéressant que toutes ces villes, ces villages, ces hameaux échelonnés le long du fleuve soit sur des rives qui s'inclinent nonchalamment vers l'onde, soit sur des caps qui y mirent profondément leur tête ombragée, soit sur les pics élevés des montagnes aux flancs boisés, soit au creux des baies qui alternent avec les montagnes comme les échancrures, les dents d'une large dentelle. Jumelle en main, j'aurais fouillé constamment toutes les anfractuosités, tous les méandres, tous les sommets pour en découvrir toutes les beautés; elles sont si nombreuses, si attrayantes sur les bords de mon beau Saint-Laurent...

Le bateau fuyait. La lune avait dépassé le milieu de sa course. Tout était tranquille; on n'entendait plus que le ronronnement discret des puissantes machines...

— Avant de rentrer dans nos cabines, dis-je à mes

amis, laissez-moi vous rappeler un souvenir de mon premier voyage à la Pointe de la Rivière-du-Loup, dont notre bateau frôlera presque l'immense quai cette nuit, malheureusement à une heure où nous dormirons. Que j'aurais voulu le revoir ce grand quai où j'ai passé tant d'heures heureuses à pêcher en compagnie de charmants amis, et que j'ai si souvent parcouru le soir au clair de lune. Que je voudrais revoir l'hôtel Bellevue, contempler les villas, aller encore une fois dans sa petite chapelle où il me semblait que la prière était plus dévote que partout ailleurs. Je voudrais revoir les amis d'autrefois. Je voudrais retrouver les souvenirs que mon épouse et mes enfants ont attachés dans les jardins, les bosquets, les champs, sur les rochers du rivage où nous aimions tant nous asseoir pour causer, contempler le calme des eaux ou la fureur des tempêtes et les couchers de soleil si beaux derrière les hautes montagnes qui bordent l'horizon de l'autre côté du fleuve.

— La première fois, dis-je à mes amis, que je suis venu à la Pointe de la Rivière-du-Loup, le lendemain de mon arrivée, je m'étais levé de bonne heure et j'arpentais la véranda de l'hôtel Bellevue, quand je vis sortir, de l'une des deux portes, un vieux monsieur de taille élevée, un peu voûté. Il était maigre, sec. Il avait la figure longue, jaune comme quelqu'un qui souffre du foie. Des kératoses séniles marbraient sa peau de taches noirâtres.

Son maintien et sa démarche indiquaient un Anglais pur sang. Passant près de lui, je lui dis: « *good morning, Sir* ». Le pauvre vieux se raidit et passa tout droit, comme s'il eût été insulté. « Ah! mon vieux fou, mon vieil impoli, me dis-je en moi-même, il fera beau quand je te saluerai de nouveau ». Quelques minutes plus tard, le vieux monsieur revenait avec le propriétaire de l'hôtel que nous avions surnommé monsieur YES, YES, parce qu'il ne disait pas trois mots sans y ajouter ces deux syllabes anglaises. Les présentations se faisaient comme entre gentlemen anglais et depuis lors nous étions les deux meilleurs amis, deux véritables copains malgré la grande différence d'âge; il avait au moins vingt ans de plus que moi. Ce n'était ni plus ni moins qu'un véritable Canadien français qui affectait les allures d'un Anglais; c'était l'honorable sénateur S. Plus tard, que de pêches, de pêches miraculeuses nous avons faites ensemble soit en chaloupe, soit le long de l'immense quai où quelquefois nous étions jusqu'à cinquante ou soixante la perche ou la ligne à la main. J'ai conservé le meilleur souvenir des beaux jours que nous avons passés ensemble à la Pointe de la Rivière-du-Loup. Ce bon vieillard, qui ne voulait pas être vieux, était de beaucoup plus jeune que tous les pensionnaires par son caractère gai et aimable. Entouré de jeunesses il se sentait jeune.

Le bateau allait toujours et le lendemain, dans la matinée, nous passions devant le Petit-Métis, Trois-Pistoles, Rimouski, la Pointe-au-Père où le beuglement de la sirène nous avertissait que le bateau-pilote nous apportait des sacs de malle et reprendrait notre pilote et les sacs de malle du bord. Le soleil était brillant et chaud même pour la saison peu avancée. Le ciel était pimpant. L'immense nappe d'eau où glissait le navire frissonnait à peine. Les mouettes voltigeaient au-dessus de nos têtes, autour du navire ou plongeaient avides de la pâture qu'il nous plaisait de leur jeter.

Le pilote était descendu dans le petit bateau et le paquebot reprenait sa vitesse accoutumée. Nous étions tous quatre à contempler les méandres de la rive, lorsque j'aperçus, à quelque distance du rivage la carcasse d'un voilier éventré sur la pointe d'un rocher. La vague, acharnée contre cette épave, la fouettait encore pour en faire disparaître les derniers vestiges. A ce moment il se fit en moi un curieux rapprochement d'idées entre cette épave qui surnageait à peine et la ferme du lac St-Pierre que j'avais décrite la veille à mon ami G.B. Dans la ferme, l'amour terrestre et charnel avait sombré, mais sur son épave avait germé une plante qui, transplantée loin, très loin, était allée répandre le parfum de la parole de Dieu. Dans cette épave que je voyais là, près de la rive, quelques vies avaient peut-être

sombré, des biens avaient été engloutis, et rien de bon n'en sortirait jamais. N'était-ce pas là l'histoire de la vie et surtout d'une vie toute de roman que j'allais raconter à mes amis ?

— Le roman du jeune homme de la ferme, je veux bien vous le dire, mes amis, il nous aidera à tuer le temps forcément monotone parfois d'une longue traversée sur l'océan. Mais je vous tairai le nom du héros, plutôt je lui donnerai un pseudonyme de même qu'à tous les autres personnages qui apparaîtront sur la scène de ce drame. Je cacherai aussi, sous de fausses initiales ou des pseudonymes le nom des villes et des villages où se sont jouées les différentes péripéties de cette tragédie. Le début du drame date de plus d'un quart de siècle, mais le dénouement est de date encore si récente que je croirais commettre des indiscrétions impardonnables en donnant leurs noms véritables aux personnages et aux lieux.

"Je ne vous le cache pas, l'histoire que je vais vous raconter peut être comparée à ce qu'en médecine on appelle un beau cas, c'est-à-dire un cas qui sort de l'ordinaire, un cas plutôt rare qui demande toute la perspicacité et la sagesse d'un médecin expérimenté pour en déchiffrer la trame sans en perdre ou en briser un seul fil, afin d'en suivre et d'en conduire la marche, l'évolution

jusqu'au dénouement heureux ou tout au moins exempt d'un cataclysme à la rigueur possible. Peut-être certaines scènes paraîtront étranges et même invraisemblables, mais pour quiconque connaît la vie il n'y a rien d'impossible et l'invraisemblance peut quelquefois devenir de la réalité. L'amour a de ces étranges aberrations que le moins initié dans ce sentiment reste tout étonné, tout ébauhi quand on ose lui rapporter certains faits, même si l'occasion lui offre l'appui de faits incontestables. On peut s'imaginer que le narrateur divague quand il rapporte des choses inconcevables pour l'esprit droit, pondéré, le cœur juste, généreux. On est si porté à prêter aux autres des sentiments semblables aux nôtres que jamais on ne peut supposer que l'amour peut avoir de ces errements qu'on rencontre rarement même chez les animaux. L'amour de l'homme pour la femme, de même que celui de la femme pour l'homme, peut être quelquefois si fort, si étrange, qu'il renverse toutes les idées naturelles et admises. Pour se conserver intact, pour ne subir aucune entrave, il ira jusqu'à fouler aux pieds l'amour filial, même plus il méconnaîtra, hélas! tout autre amour, fût-il le plus sacré. Il restera sourd à tous les raisonnements, à toutes les pudeurs. L'enfant dénaturé peut mépriser son père, sa mère, les bafouer, mais jamais il n'en niera la paternité ou la maternité. Il en est autrement parfois de l'amant et de l'amoureux pas-

sionnés qui ne connaissent que les droits de leur passion. Ceux-là iront jusqu'à méconnaître publiquement la personne de leur mère. Je l'ai vue de mes yeux, je l'ai entendue de mes oreilles cette jeune fille qui, sous les serments les plus solennels, niait la maternité de cette vieille femme qu'on lui présentait comme sa mère, celle qui l'avait enfantée. Quand on aura entendu cette triste histoire de la jeune fille, on croira aux sentiments qui ont pu animer, pour une heure, l'esprit, le cœur et les actes du héros de mon roman. Cette histoire de la jeune fille est vraie, il est facile de s'en convaincre en feuilletant les actes ou les dossiers de la Cour de Police de Montréal. Laissez-moi vous la rapporter le plus brièvement possible, et vous jugerez après si je vous mens quand je vous exposerai le désespoir et la rage du héros de mon roman, contrarié dans son amour si vrai. Peut-il recevoir indifféremment, même de la bouche de sa mère qu'il n'a jamais connue, l'aveu de sa naissance clandestine sans se révolter ? L'amour de sa dulcinée est trop profondément enraciné dans son cœur pour qu'en un instant il puisse l'en arracher... Il y avait autrefois, à Montréal, un Anglais protestant fanatique, entêté, redresseur de tous les torts, de tous les vices des autres, excepté des siens. Il était en plus un maître chanteur détesté de tout Montréal, de toute la police et principalement du juge Dugas, magistrat intègre s'il en fût jamais. Mon Anglais, (que je dési-

gnerai par la lettre X) dans son désir effréné de purifier les mœurs de la police, fit arrêter un jour une jeune fille qu'il prétendait être la maîtresse du détective F... J'assistais à la séance de la Cour que présidait le juge Dugas. L'Anglais s'acharnait sur sa proie, plutôt sur ses deux proies: la jeune fille et le détective. Il cherchait à démontrer dans un langage véhément l'horreur de leur conduite et le scandale qui ternissait la réputation de la police. Son imagination féconde inventoriait des faits et des contes scabreux. Tout naturellement les réponses de l'accusateur et des accusés aux avocats et au juge étaient absolument contradictoires. La jeune fille jurait mordicus qu'elle était orpheline de père et de mère, et qu'elle avait toujours demeuré à Scranton, E.U., à tel numéro de la rue Y. L'accusateur jurait qu'elle avait quitté sa mère pour s'enfuir à Montréal en compagnie du détective. L'accusateur jurait en plus que la mère encore vivante demeurait dans une autre ville des États-Unis. Il promettait d'emmener la mère à la Cour si c'était le désir de sa Seigneurie. Pour une fois l'Anglais disait la vérité. Le juge Dugas, pour en avoir le cœur net, remit la cause à huit jours. A cette nouvelle date, la mère était assignée à la Cour comme témoin. Pauvre femme, elle était toute menue, toute courbée. Sur sa figure parcheminée et ridée, emblème de la misère physique et morale, les insomnies et les pleurs avaient laissé leurs traces indé-

lébiles. Dans ses vêtements sombres et piteux, quelle triste mine elle avait dans la boîte aux témoins! Malgré l'indignité de sa fille, elle jetait sur elle des regards plus remplis d'amour maternel que de pitié.

— Accusée, disait le juge Dugas, reconnaissez-vous cette vieille dame ?

— Non, votre Honneur, je n'ai jamais connu cette vieille femme.

La vieille se tenait à deux mains à la rampe pour ne pas tomber, et l'officier qui la sentait défaillir se tenait prêt à la recevoir dans ses bras. Elle pâlissait et de grosses larmes coulaient dans les sillons de ses joues.

— Jurez-vous, accusée, que vous n'avez jamais vu cette vieille dame que vous frappez au cœur ?

— Votre Honneur, répéta l'accusée d'un air effronté, je vous jure que je ne l'ai jamais rencontrée.

La vieille poussait un cri, un sanglot, et elle s'affaissait sur sa chaise, la tête ballante. La Cour s'ajournait pour quelques instants. La vieille était transportée inconsciente dans l'antichambre du juge. On amenait l'accusée auprès d'elle et c'est là seulement, devant sa mère qu'elle croyait morte, que l'accusée voulut bien reconnaître celle qui lui avait donné le jour et qui lui avait montré toujours trop d'amour et trop d'indulgence. Cela dit, vous ne vous étonnerez pas de certaines scènes de mon récit.

CHAPITRE II

VICTIME DE L'AMOUR

Un jour, c'était au début de l'année 1894, une jeune fille se présentait à mon bureau. Dès son entrée, je l'avais étudiée et j'avais pu lire en un coup-d'œil, sur sa figure et sa mine, la misère de son âme et les inquiétudes de son esprit. J'avais déjà compris son cœur avant qu'elle ne m'en eût montré les replis. Je voyais en elle une victime de l'amour. Dans ma spécialité, j'en ai tant vu de ces cas que je ne puis me tromper. Je lui indiquai la chaise près de ma table, et je me plaçai vis-à-vis, le dos vers la fenêtre afin de mieux étudier et d'observer plus attentivement la physionomie de la pauvre affligée. La lumière, qui pénétrait à pleins jets à travers les minces rideaux de dentelle de ma fenêtre, semblait l'intimider; aussi n'osait-elle pas lever ses regards inquiets et humides vers moi. Un poids énorme paraissait l'accabler qui lui tenait la bouche close et arrêtait sa respiration. Et moi, j'attendais avec curiosité l'histoire qu'elle allait me raconter. J'étais sûr que je n'entendrais que la répétition

des multiples consultations que j'avais eues sur le même sujet.

Cette jeune fille avait, comme on dit communément, une beauté pour la perdition de son âme. Elle était de taille moyenne. Elle avait le buste droit avec des courbes qui décelaient déjà la femme faite. Ses épaules s'arrondissaient sous l'étoffe légère de son corsage. La taille fine avait la souplesse du roseau. Sa tête petite avait l'ovale plutôt arrondi. Son front haut tombait en ligne droite sur la racine du nez, lui-même droit, petit et légèrement retroussé à la pointe. Le menton, d'une courbe parfaite, était creusé d'une fossette qui rehaussait l'éclat de sa beauté. Les lèvres, sinueuses, étaient roses et faisaient paraître plus pâles ses joues d'un blanc nacré dont les teintes s'harmonisaient avec les impressions de son système nerveux. Son cou, un peu long, semblait avoir la flexibilité de celui du cygne. Ses cheveux, blonds comme l'or, contrastaient agréablement avec la couleur châtaine de ses épais sourcils et de ses longs cils, et faisaient paraître plus foncé le bleu de ses yeux châtoyants. Ses doigts, fuselés, allongeaient sa belle main, blanche comme du satin. Cette jeune fille avait une beauté céleste qu'elle semblait ignorer cependant. Elle était belle, mais elle paraissait aussi modeste, sans coquetterie. Je l'avais examinée comme mes vieux maîtres de dessin m'avaient appris autrefois à juger rapidement de la

beauté d'un modèle, et comme mes professeurs de médecine et mon expérience m'avaient enseigné à saisir rapidement l'état d'âme, le caractère, l'esprit des patientes. Mon diagnostic était établi avant même qu'elle ne m'eût expliqué son cas.

Enfin, après quelques minutes de silence qui durent lui paraître bien longues, les yeux toujours abaissés, elle balbutia d'une vois basse et tremblante:

— Docteur, je viens vous demander ce que vous pouvez faire pour moi. Je suis bien malheureuse. Si vous saviez... » De grosses larmes coulaient de ses yeux, qu'elle n'avait pas le courage d'étancher.

— Oui, ma fille, lui dis-je du ton d'un confesseur qui va entendre une confession triste, et qui se prépare déjà à absoudre, je vous comprends. Vous êtes dans le malheur, un malheur que vous croyez irréparable. Mais ce que vous venez me demander, le croyez-vous possible ? En avez-vous mesuré la portée, l'énormité. Dans bien des circonstances, quand on s'est présenté ici dans le but inavouable que vous cherchez, j'ai été prêt à sauter à la gorge des criminels qui venaient me tenter en faisant miroiter à mes yeux de gros billets de banque dans l'espoir que j'effacerais la trace de leur faute, la signature de leur culpabilité. Jeunes filles ou jeunes hommes, je les aurais étranglés si je n'avais écouté que mon tempérament ou ma conscience d'homme honnête. Heureuse-

ment mes moments d'humeur étaient fugaces et ma foi de chrétien, ma conscience de médecin honnête réagissaient. Je me calmais; je me faisais prêtre. J'essayais d'en avoir le cœur et l'âme. Ma voix se faisait plus douce, mon accent plus persuasif. Hélas! le plus souvent mes paroles de charité n'avaient aucun écho dans les cœurs dépravés qui ne recherchaient que la jouissance et l'apaisement des sens. Parfois j'ai été écouté, et j'ai eu le bonheur de retirer du vice des âmes que la grâce semblait toucher par ma bouche, des âmes qui ont connu plus tard le bonheur et la paix. Oui, j'en ai sauvé des jeunes filles qu'une arête, aux bords de l'abîme, avait empêchées de tomber dans les profondeurs. Je les ai remises dans le bon chemin qu'elles avaient quitté dans un moment d'oubli, de faiblesse, de passion. L'esprit est si faible et la chair si prompte qu'il faut pardonner à ceux qui se repentent.

Et la pauvre jeune fille m'écoutait en sanglotant.

— Docteur, disait-elle, que vais-je devenir ? C'est la honte, le désespoir, l'opprobre qui me guettent pour la vie. Oh! délivrez-moi de ce cauchemar qui va peser sur toute ma vie. Son poids est trop lourd pour mes épaules et mon esprit. Refaites-moi une vie nouvelle ou je me tuerai. Je ne puis plus vivre avec cette honte. Oh! si mon père connaissait ma faute, lui si bon, si pieux, il me tuerait et je l'aurais mérité. Parfois j'ai envie de la lui

crier bien haut pour sentir sa main s'appesantir sur ma tête et m'écraser. J'en aurais fini de la vie; je ne sentirais plus les griffes de la mort qui déchirent continuellement mon âme, la martyrisent sans l'achever. Oh! la mort plutôt que tous ces tourments.

« Oui, je la crierais ma faute à mon père si je ne craignais de tuer ma mère, la plus chrétienne des mères. La dire à ma mère seule, mais c'est tuer celle qui m'a toujours tant aimée. Je ne puis pas. Oh! mon Dieu, que faire ? Docteur, secourez-moi; effacez cette tache. Que personne n'en connaisse la hideur. Vous le pouvez. Votre science est grande, infaillible. Ce n'est pas de l'argent, ce n'est pas de l'or que je vous offre en retour, c'est une reconnaissance éternelle, la soumission d'une esclave, un souvenir dans toutes mes prières.

« Docteur, je vous l'avoue, j'ai péché. J'en éprouve la gravité; j'en sens le remords. Mais comment est-ce arrivé ? Je ne saurais le dire. Vous le comprenez mieux que moi. Un moment d'aberration, un instant de folie; oui, vous l'avez dit: L'esprit est faible, la chair est prompte.

« Si vous saviez mon histoire, peut-être me pardonneriez-vous et me soulageriez-vous du poids qui m'écrase sans me tuer. Je suis fille unique d'un père et d'une mère vraiment chrétiens qui m'adorent, qui m'ont donné toutes mes fantaisies, mais qui m'ont élevée en vraie

chrétienne. C'est pour cela surtout que je sens toute l'énormité de ma faute. Jusqu'à dix-sept ans, j'étais dans un couvent où l'exemple des bonnes religieuses m'inspirait la piété la plus sincère, la dévotion la plus tendre. J'étais pieuse; j'étais bonne et aimable pour mes compagnes. J'étais soumise de tout cœur à mes maîtresses. Je me serais fait un scrupule de manquer à la charité ou à la discipline du couvent qui m'ont toujours paru très douces.

« Quand je sortis du couvent, il y a deux ans, mes parents demeuraient toujours à B., petite ville de la province de Québec, où je suis née. Mes parents sont riches et estimés parce qu'ils ne cessent de faire le bien, de secourir les pauvres, de consoler les affligés. Ils ont beaucoup d'amis et ne fréquentent que les bonnes gens de notre ville. C'est dans une soirée où ils avaient réuni quelques-uns de leurs amis que je fis la connaissance d'un jeune homme que je trouvai de mon goût. Comment et pourquoi l'avais-je choisi ? l'ai-je aimé ? Je ne saurais le dire. Il n'était pas le seul ce soir-là chez mes parents. La plupart étaient jolis garçons, tous très intelligents et dans des positions enviables. Etait-ce l'attrait des contrastes ? Il était grand, avec de beaux cheveux noirs, ondulés. Ses yeux très bruns brillaient à l'ombre de ses grands cils. Sa bouche souriait constamment sous sa moustache soyeuse. Sa voix harmonieuse avait des

accents doux qui m'enchantaient et faisaient vibrer les cordes les plus intimes de mon cœur. C'était un jeune avocat dont les talents transcendants promettaient un bel avenir. Dès la première rencontre nous nous plaisions comme si nous nous étions connus depuis longtemps. Il demeurait à Montréal. Ses parents étaient très riches. Il revint souvent chez mes parents. Il m'écrivait presque tous les jours des lettres charmantes, toutes remplies des plus beaux sentiments. Il me semblait que chaque mot qu'il avait tracé était une fleur exhalant un parfum délicieux. Toutes ses lettres me semblaient un bouquet délicat composé des fleurs les plus rares et les plus odorantes. Je les aimais; j'en buvais le parfum avec volupté; j'en admirais les couleurs. Oh! comme je l'aimais quand je recevais ses missives que je lisais et relisais sans cesse. Oh! que je l'aimais encore plus quand il venait chez mes parents qui l'estimaient et l'aimaient beaucoup. Mais aussi comme j'étais timide devant lui, et craintive quand je répondais à ses missives. Il me semblait si supérieur à moi que souvent je me demandais comment il pouvait aimer une aussi petite fille que moi. Oh! monsieur le docteur, n'est-ce pas là la cause de ma chute, de mon malheur ?

« Il demanda ma main à mes parents. Nous nous fiançâmes. Dès lors ses lettres respirèrent plus d'amitié, plus d'amour, plus d'abandon. J'essayais de lui répondre

par des sentiments plus chaleureux ; mais toujours quand je relisais mes lettres, il me semblait que je ne pouvais pas lui montrer mon cœur comme il était véritablement. Je ne pouvais pas lui exprimer convenablement les sentiments qui enflammaient, qui brûlaient ce pauvre petit cœur. Mes lettres paraissaient froides près des siennes, et cependant je l'aimais autant qu'il m'aimait. Je ne pouvais le lui dire aussi joliment que j'aurais voulu, mais je sentais qu'il comprenait mon langage tout simple.

« Un jour il vint chez mon père nous dire bonjour avant d'entreprendre un voyage de quelques semaines dans l'intérêt de sa profession. C'était quelque temps avant notre mariage projeté. Il était plus gai que jamais. Il ne cessa tout le jour de parler du bonheur qui nous attendait. Nous faisions de si beaux projets ! et l'avenir nous souriait tant ! Mais le soir, hélas !... Je ne puis y penser sans frémir d'horreur et de honte...

« Quand mon fiancé me quitta ce soir-là, je rentrai précipitamment dans ma chambre que je fermai à clef. Je me jetai à genoux devant l'image du Christ appendue à la tête de mon lit. Je priai, je sanglotai, je me frappai la poitrine. Je passai toute la nuit à genoux dans des transes mortelles. Ah ! nuit d'agonie, nuit d'horreur... Le matin, quand ma mère frappa à la porte de ma chambre pour m'annoncer le départ de mon fiancé, j'aurais voulu être morte, ne plus répondre, ne plus le revoir et

cependant je l'aimais tant. Je me hâtai de m'éponger la figure avec de l'eau froide pour faire disparaître les traces de mon agonie. Il partait et il m'aimait tant lui aussi. Mes parents lui permirent de membrasser. Mais quand ses lèvres touchèrent les miennes, je crus que tout mon sang refluait vers mon cœur. Je me sentis défaillir; il me semblait que ses lèvres, comme un fer rouge, brûlaient mes lèvres, et que je ressentais cette brûlure, douleur atroce, jusque dans toute mon âme. Son baiser, que je désirais pourtant, parce que j'aimais tant mon fiancé, m'avait laissé un goût d'amertume. Le souvenir néfaste de la veille me revenait. C'est alors que je connus tout le poids de ma faute. Je l'aimais cependant autant qu'on peut aimer, mais j'étais si faible près de cet homme supérieur. Quelques jours plus tard, nous apprenions par les journaux qu'il avait perdu la vie dans un accident de chemin de fer.

« Vous comprenez maintenant, docteur, la grande cause de mon chagrin. La mort de mon fiancé m'était bien cruelle, mais qu'était-ce en comparaison de ma faute, de la mort de mon âme ? Que le monde fût englouti dans un cataclysme épouvantable, j'en aurais éprouvé moins de douleur. La mort de mon corps n'eût été rien, absolument rien; mais la mort de mon âme...

« Peut-il y avoir un malheur plus grand ? Comprenez-vous mon désespoir. Mon fiancé seul aurait pu soulager

ma douleur, adoucir mon chagrin. Devenu mon époux, oui, il aurait soulagé ma douleur, adouci mon chagrin, mais m'aurait-il jamais enlevé le remords d'avoir offensé mon Dieu ? Ce remords, je l'aurais eu quand même toute ma vie en expiation. Mais mon fiancé n'est plus là. Je le pleure comme je pleure ma faute. Il est parti avec tout mon amour, et je reste avec tout mon chagrin, tout mon désespoir.

« Docteur, puis-je vivre plus longtemps avec un tel remords ? Docteur, secourez-moi; délivrez-moi de la honte qui m'attend, du désespoir qui me ronge. Et mes bons parents vont-ils survivre à cette opprobre. Oh! docteur, ayez pitié d'eux; ayez pitié de moi. Il y a déjà trois mois que j'endure tous les tourments du martyre, n'est-ce pas suffisant ? Oh! je pleure mon fiancé, mais je pleure encore plus ma faute.»

J'avais devant moi une jeune fille à qui la première faute avait ouvert les yeux. Ce n'était pas une pécheresse; c'était une victime un moment inconsciente, prête à se repentir, j'en étais sûr, si elle rencontrait celui qui lui tendrait la main pour la relever et la remettre dans bon chemin. Elle trouvait sa faute d'autant plus grande qu'elle était seule à en supporter tout le poids. Son fiancé était mort, ses parents étaient ignorants de son forfait, mais pouvait-elle trouver un ami plus sûr, un conseiller

plus prudent que le médecin chrétien et honnête à qui elle s'adressait ? Des paroles douces, persuasives ne pouvaient-elles la toucher, elle si chrétienne, et lui faire comprendre qu'il y avait eu de plus grandes pécheresses qu'elle qui avaient retrouvé la foi et un bonheur apparent dans un repentir sincère. Supporter sa peine, en subir les conséquences sans jamais la dévoiler, c'était ce que j'allais chercher à lui inculquer dans l'esprit. C'était pour elle le plus sûr moyen de se reprendre à la vie. Il ne lui fallait pas aggraver sa faute par un crime qui aurait ajouté un poids encore plus lourd à celui qui paraissait l'accabler déjà trop péniblement.

— Pauvre jeune fille, lui dis-je, je compatis à votre chagrin, à votre douleur, à votre désespoir. Vous avez commis une première faute, voudriez-vous l'aggraver par un crime plus effrayant ? Savez-vous ce que vous venez me demander ? Avez-vous mesuré la gravité de votre démarche ? Que je fasse ce que vous avez hâte d'obtenir, je n'atténuerai pas l'énormité de votre faute. Votre conscience, qui est celle d'une vraie chrétienne, n'en sera pas soulagée. Au contraire elle sera surchargée d'un crime plus odieux. Ce que vous me demandez de perpétrer, c'est un meurtre. Vous connaissez eependant le préceptes de l'Église: *Tu ne tueras pas.*

— Mais, docteur, me dit-elle, il n'a pas encore la vie.

— Mon enfant, lui répondis-je, vous avez la vie en

vous. Oui, il a la vie depuis longtemps ; il a une âme comme la vôtre. Pouvez-vous lui enlever la vie ? pouvez-vous le tuer ? Non, mon enfant, vous ne voudriez pas m'associer à un crime plus épouvantable que la faute que vous avez commise. En auriez-vous moins de remords si j'obéissais à votre désir ? Y aura-t-il moins d'ignominie quand j'aurai ajouté un crime nouveau à votre première faute ? Voudriez-vous gémir toute votre vie sous le faix d'une conscience doublement bourrelée ? Si je devenais votre complice, vous ne pleureriez plus seulement sur vous, vous pleureriez sur moi toute votre vie. Voyez-vous jusqu'où le chagrin et le désespoir vous conduiraient ? Vous n'oublieriez plus jamais ce triple crime, car vous avez la conscience trop pure malgré votre faute. Ne cherchez pas à charger ma propre conscience d'une autre faute, elle en a peut-être déjà suffisamment à supporter. Cette charité, que vous aviez au couvent envers vos petites compagnes, pensez-vous que vous l'avez perdue ? Non, elle était trop enracinée dans votre cœur, elle y demeurera toujours. Vous ne pourrez jamais l'affaiblir, l'arracher. C'est elle qui vous fera pleurer sur moi parce que j'aurai été un meurtrier.

« Pourquoi vous êtes-vous jetée à genoux, le soir fatal ? pourquoi avez-vous tant prié ? pourquoi avez-vous tant sangloté ? Parce que votre conscience pure avait toujours eu horreur du péché ; parce que votre âme innocente, un

instant éprouvée, se reprenait; elle se repentait. Vous promettiez de ne plus jamais retomber, et maintenant que faites-vous ? que me demandez-vous ? Non seulement vous oubliez votre promesse, votre repentir, mais, malheureuse, vous voulez retomber plus bas. Prenez garde, votre nouvelle chute peut être plus coupable, être mortelle même pour vous et pour moi que vous aurez entraîné. Je ne puis croire que vous êtes sérieuse. Dans un moment d'irréflexion, vous oubliez votre passé toujours honnête, et vous faites fi de votre avenir. Vous ne pensez pas à votre honneur, à l'honneur de vos bons parents que vous risquez d'éclabousser par la mauvaise action que vous voulez perpétrer.

« Vous êtes seule à vous repentir et c'est pour cela que vous croyez que le repentir est trop lourd. Quand tous deux nous aurons commis un crime dans l'espoir d'atténuer votre douleur, croyez-vous que vous n'en pleurerez pas moins ? Votre chagrin n'en sera que plus grand parce que vous avez la conscience d'une belle âme, parce que vous êtes chrétienne, très bonne chrétienne. Vous n'êtes pas de ces impudiques qui ont recours au médecin sans conscience, malhonnête, toujours prêt à faciliter leur penchant à la luxure.

"Vous me demandez un crime qui jettera *peut-être* dans l'oubli votre faute; mais connaissez-vous tous les dangers auxquels vous vous exposez et la culpabilité que

j'encours. C'est peut-être la mort pour vous, et pour moi le pénitencier. Si vous saviez comme moi combien de femmes se sont tuées, ou ont été tuées par les manœuvres que vous me demandez, vous n'auriez jamais pensé à votre démarche criminelle. Leur nom, l'honneur de leur famille ont été jetés en pâture à la publicité des journaux, à la malveillance du monde toujours avide de scandales. Seule vous connaissez votre faute. Vos bons parents l'ignorent. Voulez-vous qu'elle demeure toujours cachée ? Ne la doublez pas d'un crime qui la dévoilera peut-être. Laissez-moi vous conseiller; laissez-moi vous guider, et vous serez toujours seule à la connaître. Quand vous serez sortie de mon bureau, je l'ignorerai tout à fait comme le confesseur qui, en se retournant dans le confessionnal vers un autre pénitent, oublie ce que le premier pécheur lui a dévoilé.

« Votre faute n'est-elle point excusable jusqu'à un certain point ? Il faut être si fort dans certaines circonstances pour résister à la tentation, surtout à la tentation de l'amour, et puis l'esprit est si faible et la chair si prompte. Vous avez commis une première faute dans un moment de faiblesse, de folie et peut-être d'inconscience; elle est moins grave que cette deuxième qui ne serait plus excusable parce que préméditée, voulue. De grands saints ont péché qui ont retrouvé la grâce et le pardon. Cherchez à les imiter; vous avez une si belle

âme que vous pouvez faire autant qu'eux. Vous êtes jeune, sans expérience; vous subissez une dure épreuve, mais vous pouvez autant que celles qui ont éprouvé la même défaillance que vous, qui ont pleuré et subi leur peine pour en être absoutes. Souffrez en silence et personne ne saura jamais rien de votre faute. Je vous le promets. Fiez-vous à moi; revenez me voir souvent.»

La pauvre petite pleurait encore, mais ses larmes coulaient plus lentement, moins abondantes, comme si la source allait s'en tarir. La paix semblait lui revenir; l'espoir paraissait adoucir son chagrin; sa douleur se calmait. Ses beaux grands yeux, d'un bleu humide comme la mer, cherchaient dans mes regards la vérité que je lui promettais. La confiance lui venait et la pénétrait d'une tranquillité presque céleste. Son âme devenait calme et son cœur n'avait plus que des soupirs de soulagement et de bien-être. Elle partit complètement rassérénée, promettant de revenir souvent chercher des consolations, des encouragements dont elle sentait le besoin incessant.

De fait, elle revint souvent me dire ses tristesses. Elle se disait soumise à la volonté de Dieu et croyait fermement en mes paroles d'encouragement, en mes promesses d'une vie nouvelle et heureuse, mais elle n'en pleurait pas moins. Sa santé s'altérait; elle maigrissait; elle perdait l'appétit. Presque tout le jour, elle s'enfermait

dans sa chambre; elle y cherchait l'isolement. Pendant ses nuits sans sommeil, elle sanglotait sous ses couvertures pour n'être pas entendue. Heureusement ses parents attribuaient son chagrin et ses pleurs à la perte de son fiancé. Ils voulurent entreprendre de grands voyages avec elle pour lui procurer des distractions et lui enlever l'idée de la mort de son fiancé. Je m'opposai fortement à leur projet sans jamais leur en donner la raison. Enfin trois mois après la première consultation que j'avais eue avec la jeune fille, je fis appeler ses parents pour leur expliquer son état de plus en plus alarmant et leur faire comprendre qu'il fallait y apporter un remède prompt et énergique; nous avions peut-être trop retardé. Je leur manifestais mes craintes sur sa santé délabrée, mais surtout sur son moral, sur l'état de son système nerveux qui m'inspirait beaucoup d'inquiétudes. Dans ma lettre, contrairement à mes habitudes, j'exagérais la gravité de la maladie de ma petite patiente. Au reçu de cette lettre, les parents se troublèrent quelque peu. Ils n'en dirent rien à leur jeune fille dans la crainte d'aggraver son état. Le même jour ils étaient à mon bureau de consultation

— Je ne veux pas, leur dis-je, trop vous effrayer, mais j'éprouve des craintes réelles sur le moral de votre enfant. Je ne vois qu'un remède pour ramener sa santé qui décline tous les jours. Son système nerveux a été tellement ébranlé par la mort accidentelle de son fiancé

qu'il faut y remédier par une action énergique, si vous ne voulez pas que la neurasthénie dont elle souffre ne la conduise à la mélancolie et à la folie. Il vous faudra peut-être faire un grand sacrifice, mais je crois que votre amour sera à la hauteur de la tâche qui vous est imposée. Le grand remède, le remède héroïque, c'est d'éloigner votre enfant des lieux qui lui rappellent ses amours. La vue de ses amies, qui la visitent dans le but de la distraire, lui cause un chagrin immense. Vous avez dû remarquer que, après leur visite pendant laquelle elle s'est efforcée de paraître calme, elle rentre dans sa chambre, en proie à une attaque d'énervement et même de mélancolie. N'avez-vous pas remarqué aussi, quand vous essayez d'adoucir son chagrin, qu'elle pleure, qu'elle devient plus triste. Malgré son grand amour filial, elle s'éloigne de vous, elle s'isole et s'imagine n'avoir retrouvé la tranquillité que lorsqu'elle est seule dans sa chambre à penser à son fiancé.

« Elle est bien malade, votre fille ; et la seule manière de la guérir c'est de l'isoler complètement dans une maison de santé assez éloignée pour qu'elle ne revoie plus, au moins pendant quelques mois, son vieil entourage, même vous deux qu'elle aime tant cependant. C'est là le grand sacrifice que je vous demande dans l'intérêt de votre fille unique que vous aimez tant. Il vous en coûtera ; mais il faut à tout prix l'éloigner, l'isoler. Pouvez-vous faire

le sacrifice de vous en séparer, de ne pas la revoir pendant sa cure qui peut durer quelques mois ? Si oui, je vous promets une guérison complète.

« Je connais, dans l'État de New-York, le docteur Riley, un de mes bons amis, spécialiste dans les maladies nerveuses. Il tient un hôpital dont la renommée est mondiale. Sa maison de santé n'est pas tant un hôpital qu'une maison de repos. Tout y respire le calme, la tranquillité. On y jouit du confort du vrai *home*. Les patients, suivant leur catégorie, y trouvent l'isolement complet ou un peu de la vie mondaine sans ses fatigues et ses énervements. Seul le docteur Riley est juge de l'état de ses patients et des recommandations à prescrire. Il surveille avec un soin particulier chaque cas.

« Si vous voulez jeter un coup d'œil sur la carte que voici, vous jugerez vous mêmes des avantages de cette maison de santé. Voyez le parc immense, ceint, du côté de la grande route, d'une haute clôture en pierre, recouverte de lierre et de rosiers grimpants toujours fleuris qui font oublier que le parc est isolé du monde extérieur. Tous les bruits s'éteignent sur cette belle haie qu'aucun regard indiscret ne peut percer. Remarquez, au centre du parc, cet édifice élégant avec ses tourelles et ses clochetons. Il réjouit l'œil et n'a aucunement l'apparence d'un hôpital. C'est un château où l'on croirait retrouver tous les agréments de la vie moderne. Voyez-vous tout autour

ces gracieux petits pavillons qui font croire à un endroit de villégiature; ici et là des bosquets fleuris, des bois touffus, des clairières baignées de soleil, des pelouses vertes, des allées ombreuses ou ensoleillées, des terrains de jeux, et partout des fleurs et des fleurs; et là, tout le long de cette petite rivière aux eaux calmes et poissonneuses, un parapet et de multiples kiosques aux formes graciles et réjouissantes. Peut-il y avoir un lieu plus agréable et plus propice au recouvrement de la santé ? C'est l'endroit idéal pour votre fille dans l'état où elle se trouve. Si vous connaissiez la science profonde, l'affabilité proverbiale et l'honnêteté justifiée du docteur Riley, vous n'hésiteriez pas une seconde à lui confier votre fille.»

Quelques jours plus tard, je conduisais la jeune fille chez le docteur Riley à qui j'expliquais longuement et explicitement la condition de la patiente et ce que j'attendais de lui. Il comprit parfaitement mes intentions et promit de me tenir fréquemment au courant de son état. J'avais sauvé la situation inquiétante de ma patiente et j'étais désormais certain que personne au monde, sauf le docteur Riley, sa garde-malade, une vieille personne discrète, et moi-même, ne saurait jamais rien de la faute de la pauvre petite affligée, qui se sentit plus rassurée et déjà beaucoup plus à l'aise quand je la quittai.

La petite malade et le docteur lui-même m'écrivaient très souvent. Quelques mois plus tard, j'étais appelé auprès d'elle pour lui donner mes soins pendant les derniers instants de la tragédie. Elle devenait mère d'un beau petit garçon.

— Docteur, me disait-elle, examinez soigneusement mon bébé. Cherchez bien si vous ne verrez pas certaines marques. Regardez mon sein gauche, juste au-dessus du mamelon; vous verrez ce qu'on appelle communément une tache de vin. Elle a la forme d'un petit papillon aux ailes éployées. Et là, au haut de mon omoplate droite, une autre tache en forme de croissant.

Chose étonnante, le bébé avait les deux mêmes signes aux mêmes endroits. Je présentai le bébé à sa mère qui constata avec plaisir, je dirai même avec orgueil, les taches de naissance.

Pauvre petite mère, elle aimait déjà son enfant d'un amour passionné. Elle voulait l'allaiter elle-même pour continuer à lui donner la vie et la beauté. J'eus toutes les misères du monde à l'en dissuader.

— C'est mon enfant, disait-elle, c'est mon amour, il ne m'en reste plus d'autre; c'est mon cœur, je sens qu'il bat comme le mien; c'est ma chair, la meilleure partie de moi; je veux qu'il suce avec mon lait mon amour, mon cœur, ma chair. Je ne veux plus que lui dans le monde, que m'importe le reste ? Qu'on me jette la pierre, qu'on

me bafoue, peu m'importe; mon enfant sera ma consolation, ma joie si je puis en avoir encore. Je ne veux plus vivre désormais que pour lui et pour lui seul.

—Malheureuse! ce que vous demandez est d'une absurdité inconcevable. Vous avez caché votre faute aux yeux du monde, aux yeux de vos parents, que voulez-vous maintenant ? La crier bien haut ? L'annoncer au monde pervers ? Je comprends l'amour que vous avez pour votre enfant. Mais est-ce tant l'aimer, dites-le-moi, que de le reconnaître publiquement comme l'enfant du péché ? Vous lui montrerez un bien plus grand amour en le laissant dans l'ignorance de sa naissance illégitime. Votre enfant est tout ce qui vous reste d'un fiancé tendrement aimé, c'est vrai; mais, hélas! c'est un souvenir qu'il vous sera quelquefois pénible de rappeler, parce qu'il renouvellera trop souvent la douleur cuisante de votre faute, à des moments où le bonheur aurait pu vous sourire à juste titre. Réservez-vous encore pour l'avenir quelques jours heureux; vous y avez droit. Dieu n'est pas si cruel qu'il vous demande une pénitence éternelle. Oubliez-vous que votre enfant n'est pas coupable et qu'il souffrirait de votre faute ? Cet enfant sera peut-être heureux un jour. Savez-vous ce que Dieu, dans sa miséricorde infinie, lui réserve ? Que votre amour soit raisonné et vous vous glorifierez peut-être un jour d'avoir donné un grand homme à la patrie ou un saint prêtre,

pour ne pas dire plus, à la religion. Parce que vous avez péché, il ne faut pas éteindre complètement la vie en vous. Vous avez assez pleuré pour que vos larmes aient en partie effacé votre peine. N'oubliez pas qu'à tout péché il y a miséricorde. Si vous vous obstiniez dans votre résolution, il ne vous resterait plus que la honte pour vous et votre enfant. Prenez garde.

"Et votre père et votre mère ne ressentiront-ils pas votre honte ? Les éclaboussures de votre opprobre ne jailliront-elles pas sur leur honneur ? Ne pensez-vous pas que la connaissance de votre malheur ne va pas les tuer ? Oh! non, il vaut mieux qu'ils ne sachent jamais rien. Votre enfant, vous l'aimez; mais ne pourriez-vous pas l'aimer autant sans le condamner à l'opprobre dès sa naissance ? Et quand il grandira ne pensez-vous pas qu'il souffrira le martyre d'entendre les clameurs d'ignominie qui s'élèveront sans cesse autour de vous ? Et quand il sera homme, pourrez-vous, vous-même, entendre le cri épouvantable qu'on lui jettera sans cesse à la face, par envie ou par haine: *bâtard*. Laissez-moi l'emporter. Je le mettrai dans une crèche où vous pourrez le voir ou au moins le savoir heureux non loin de vous. Ainsi vous ne jetterez pas votre enfant dans la rue; vous n'en ferez pas un renégat. Il ne deviendra pas un de ces déchets qui empestent la société. Croyez-moi, ayez, une fois de plus, confiance en moi. Donnez à votre enfant un abri sûr d'où

il sortira un jour tout vaillant, avec des idées saines, prêt à affronter heureusement les misères de la vie.

"Plus tard, si vous vous mariez — oh! ne vous récriez point, on ne connaît jamais les desseins de la Providence, — vous pourrez l'adopter, en faire votre enfant et l'aimer pour les jours que vous ne l'aurez pas eu près de vous."

Je restai encore quelques jours près de la jeune mère si heureuse. Sa santé se rétablissait rapidement. Quand je la quittai en emportant son cher bébé, elle pleurait abondamment et ne cessait de l'embrasser. A Montréal, je plaçais l'enfant à la crèche de la rue... Il recevait le nom d'Yvon Brosseau. Quelques heures avant, on avait inscrit, à la même crèche, un autre enfant sous le nom d'Yves Brosseau. Un mois plus tard, le docteur Riley permettait au père de venir chercher sa fille parfaitement rétablie physiquement et moralement.

La jeune fille rentrait chez elle toute réjouie en apparence au moins. La famille se retrouvait avec le bonheur des anciens jours. La vie reprenait avec un nouvel entrain dans cette maison si désolée pendant des mois. Je recevais des parents une longue lettre de remerciements pour la peine que je m'étais donnée. La jeune fille, dont la beauté semblait avoir acquis plus d'attraits, s'entourait de ses amies et amis les plus intimes et leur donnait

fréquemment des parties de cartes, des garden-parties, des soirées dansantes. Elle paraissait avoir complètement oublié sa cruelle mésaventure. Oh! non, elle n'avait rien oublié; elle voulait s'étourdir seulement. Le sort de son enfant l'inquiétait constamment; elle pensait toujours à lui. Parfois au milieu de ses grands plaisirs, dans ses fêtes mondaines où tout n'était que joie et délectation pour ses invités, elle devenait soucieuse, triste. Son cœur battait à d'autres pensées; son esprit était ailleurs; ses beaux grands yeux bleus devenaient rêveurs et par moment ses regards semblaient caresser les petits membres agités de son bébé loin d'elle. Parfois ses oreilles attentives paraissaient distinguer, entre les rires de ses hôtes, la voix plaintive de son enfant qui implorait sa présence et tout son amour.

Quand la fête était finie, quand ses invités étaient partis, oh! quel soulagement elle éprouvait; elle s'isolait dans sa chambre et, seule avec son chagrin et sa douleur, elle pleurait l'enfant qu'elle avait abandonné. Elle l'aurait voulu toujours près d'elle. Prenant dans ses bras la belle poupée que sa mère lui avait donnée autrefois pendant son enfance, elle la berçait, la dorlotait. Elle lui faisait dire: *maman, maman*. Elle écoutait avec une joie immense ces deux syllabes qui rendaient un son si doux jusqu'au plus profond de son cœur. Elle déshabillait la poupée, la mettait à nu et se faisait répéter: *maman,*

maman. Oh! quelle joie, quelle douceur! Elle mettait la poupée debout sur ses genoux, et la poupée ouvrait ses grands yeux bleus qui ressemblaient tant aux siens. Elle la pressait sur son cœur, sur ses lèvres. Elle baisait ses yeux bleus, ses joues roses, ses lèvres vermeilles. Puis elle la couchait sur ses genoux et la poupée semblait dormir en fermant ses beaux yeux sous les regards si doux, si aimants de sa petite maman. Et la poupée endormie se laissait emmailloter, poussant parfois son *maman, maman*, comme un enfant qui appelle sa maman en un rêve délicieux. Oh! qu'elle aimait son enfant dans sa belle poupée qu'elle berçait, berçait jusqu'à ce que le sommeil lui vînt à elle-même. La belle poupée rose et vermeille couchée dans le grand lit près d'elle, elle la regardait encore à travers ses paupières que le sommeil appesantissait. Et la nuit elle rêvait encore à son enfant. Et le matin, à son réveil, elle croyait que son enfant recueillait son premier sourire, comme elle le sien. Il lui semblait que son bébé agitait ses petits bras, ses petites pattes et qu'il lui demandait son sein pour y sucer la vie et la joie. Elle le prenait, le pressait sur sa poitrine, et elle ressentait toutes les joies de la maternité la pénétrer en entier, l'envahir jusque dans les moindres fibres de tout son être. Oh! douceur infinie de la jeune mère, hélas! elle n'en avait que le simulacre.

Souvent la jeune fille venait à Montréal. Je la re-

voyais toujours avec beaucoup de plaisir. Nous causions du bébé, du bébé seul. Oh! qu'elle l'aimait son chérubin! Elle se mettait une double voilette sur le visage pour ne pas être reconnue et nous allions voir ce chérubin. Nous demandions une chambre solitaire et la mère s'enfermait seule avec son beau bébé. Puis elle enlevait sa voilette pour manger à pleins yeux ce fruit qui lui coûtait si cher, pour dévorer à pleine bouche les joues si tendres, pour embrasser à satiété les petites lèvres qui ébauchaient déjà des sourires attendrissants. Elle déshabillait l'enfant. Elle le mettait à nu pour contempler son petit corps grassouillet, ses cuisses rondes, ses bras potelés, son dos plein de chair dure et tendre. Elle le caressait, le baisait, le dévorait. Elle le pressait sur son cœur et lui tendait le sein. Il lui semblait alors qu'elle devenait plus mère; qu'elle ressentait davantage les joies de la maternité. Oh! qu'elle aurait voulu toujours le tenir suspendu à son sein; elle en éprouvait tant de sentiments doux. Puis elle regardait l'enfant, et il lui semblait qu'elle n'avait pas les yeux assez grands pour le voir comme elle aurait voulu. Parfois elle lui trouvait tant de ressemblance avec le père, son fiancé, qu'il lui venait des larmes abondantes qui inondaient le petit visage et ruisselaient sur le corps grassouillet. Alors elle pleurait longtemps au souvenir de son cher fiancé disparu, et ses bras pressaient plus fortement l'enfant sur son sein.

L'horloge faisait tic-tac dans son mouvement perpétuel et la mère n'entendait rien. Les heures passaient, fuyaient et elle ne s'en apercevait pas. Quand la religieuse frappait à la porte, il lui semblait, pauvre mère, qu'elle n'avait pas suffisamment caressé son bébé, son beau bébé. Elle suppliait la religieuse de la laisser encore toute à sa joie, toute à son amour. Elle demandait encore des minutes pour rassasier son affection dans d'autres caresses. Puis elle baignait l'enfant dans la petite baignoire que la religieuse lui avait apportée, et elle s'amusait à faire mousser le savon parfumé sur le petit corps rondelet. L'enfant agitait ses grosses pattes et tapotait, de ses mains potelées, l'eau qui jaillissait en fines gouttelettes dans sa figure réjouie. Et la pauvre mère souriait au plaisir de son beau bébé. Il était encore tout trempé qu'elle le dévorait quand même de baisers ardents. Cette petite chair était si bonne, si succulente à son affection. Puis elle le couvrait, avec une houppe toute délicate et soyeuse, d'une poudre de riz, odorante comme son parfum préféré pour conserver toujours et partout la pensée, le souvenir de son enfant. Elle le vêtait avec tant de délicatesse que le bébé paraissait reconnaître la main d'une petite mère dont le cœur débordait d'amour. Quand elle le déposait dans son berceau avant de partir, elle lui mangeait encore ses mains et ses pieds potelés. Elle s'arrachait péniblement à ces caresses maternelles.

Elle partait et revenait aussitôt pour reprendre l'enfant le presser sur sa bouche, sur son cœur, et des larmes tombaient encore sur le petit visage mignon tout rose des gros baisers.

Mais un jour elle vint, hélas! l'enfant ne vivait plus. J'avais reçu quelques jours avant cette triste nouvelle. Comment la lui annoncer ? Ce jour-là, la jeune fille était plus gaie que jamais. Elle rayonnait de bonheur. Elle défaisait devant moi, avec une joie enfantine, un large carton qu'elle avait acheté dans un grand magasin de Montréal. Elle étalait, sur la table de mon bureau, des petites chemises en toile fine, de jolies chaussettes, des robes en soie, des bonnettes en dentelles. Oh! les belles choses et comme elle en était fière. Oh! la joie de la jeune mère qui prépare une surprise à son enfant. Elle était là qui admirait, qui s'extasiait, qui tendait dans ses mains, qui reposait sur la table les belles petites choses. Oh! ses beaux yeux, comme ils étaient tendres et sa bouche sinueuse, toute fraîche, comme elle souriait délicieusement. Et les petites chemises, les belles chaussettes, les jolies bonnettes, comme elle les pressait sur son cœur! Oh! tout son cœur était là sur ma table, dans ses mains.

— Mais, docteur, me dit-elle tout à coup, qu'avez-

vous ? Vous ne souriez pas. Vos yeux sont tristes. Dites donc, docteur, n'êtes-vous pas heureux comme moi et pour moi ? Est-ce que je vous peine ? Qu'y a-t-il ? Mon enfant, mon bébé chéri est-il malade ? Oh! docteur, je vous en prie, souriez, vous me faites peur.

Elle dardait sur moi des grands yeux inquiets, interrogateurs. Elle jeta ses deux mains sur mes épaules, et me secoua de toute la force de son désespoir comme si elle allait apprendre un grand malheur. Ses traits s'allongeaient; ses joues pâlissaient; ses lèvres, devenues blêmes, tremblaient et n'osaient exprimer les craintes qui semblaient suspendre sa respiration, précipiter les battements de son cœur.

— Docteur, docteur, mais parlez donc. Oh! que je suis malheureuse! Mon enfant est malade; il est mort ?

— Oh! mon enfant, lui dis-je, sortant enfin de mon mutisme, de ma torpeur, Dieu vous envoie une dernière épreuve et une grande consolation.

Je ne trouvais plus de mots assez calmes, d'expressions assez atténuées pour lui annoncer ce que j'aurais cru tout d'abord être la fin de toutes ses inquiétudes et le repos de son avenir. Je m'exprimai brutalement comme si j'avais annoncé, à un homme éprouvé, la fin de ses misères, l'espoir en des jours meilleurs.

— Oui, dis-je, votre enfant est mort.

Elle tomba foudroyée dans mes bras. Elle était pâle

comme une morte. Ses paupières s'étaient affaissées sur ses yeux éteints. Sa respiration s'était arrêtée. Les battements de son cœur étaient à peine perceptibles. Je la déposai sur le sofa. Elle était inerte, la tête penchée sur le côté, les bras ballants. La vie semblait s'être complètement retirée. Elle fut longtemps dans cet état de mort apparente. J'en étais tout effrayé. Je lui fis respirer des sels; je lui donnai des piqûres stimulantes. Enfin, quand elle reprit connaissance, je crus qu'elle était folle à tout jamais. Des paroles incohérentes, tristement, péniblement articulées, s'échappaient tantôt lentement, tantôt avec volubilité de ses lèvres rétractées, exsangues. Elle se leva brusquement comme un ressort qui se détend. Elle arpentait mon bureau à grandes enjambées ou s'arrêtait en se frappant le front de ses poings crispés. Ses doigts longs et blancs comme du marbre s'accrochaient dans sa chevelure dorée comme si elle eût voulu se dépouiller de toute sa beauté. Ses yeux hagards, vides de toute lumière, étaient secs. Elle était l'image de la folie qui se manifeste en une crise aiguë. Je cherchais à la consoler; mes paroles ne la frappaient point. Elle était sourde à toutes mes exhortations.

Elle se jetait à genoux devant moi, me tendait des bras suppliants et implorait mon secours pour son bébé dont elle ne comprenait pas la mort. Ses cris déchirants me fendaient le cœur. Je lui prenais les mains comme le

ferait un père pour adoucir le chagrin de son enfant, apaiser son désespoir.

— Non, non, docteur, disait-elle, je ne veux pas de vos consolations; elles sont mensongères. Vous êtes cruel. Vous avez laissé mourir mon bébé, laissez-moi mourir maintenant. Je ne veux plus de la vie sans mon enfant. Mon esprit se trouble, laissez-moi ma folie et je m'imaginerai toujours que mon enfant vit, que je le berce toujours dans mes bras, que je le mange de mes baisers. Je veux revoir toujours l'or qui brille dans ses yeux, les ondulations si belles de ses cheveux noirs et soyeux... Docteur, je ne vous aime plus. Je n'ai plus confiance en vous. Vous m'avez trop trompée... Mon enfant n'est pas mort car je l'aimais trop... Dieu ne pouvait pas me l'enlever... Oh! qu'ai-je fait à Dieu pour qu'Il me punisse ainsi ? Oh! c'est vrai, j'ai péché si grièvement; je l'ai offensé... Mais n'ai-je pas assez imploré son pardon... Que Lui fallait-il de plus ? Aimer mon enfant comme je l'aimais, n'était-ce pas assez pour apaiser la vengeance de Dieu, désarmer son bras courroucé ?... Oh! mon Dieu, je ne Vous aime plus, vous m'avez fait trop de mal... Docteur, rendez-moi mon enfant. Allons le voir, vous lui rendrez la vie. Vous en êtes capable car vous êtes médecin... Non, non, mon enfant n'est pas mort. Ce n'est pas vrai. Vous me trompez, docteur.

La pauvre petite mère se frappait la tête. Elle se

frappait la poitrine. Ses doigts crispés pénétraient dans ses chairs qu'ils déchiraient. Elle se labourait la gorge dans des mouvements de désespoir comme si elle eût voulu en extirper le cœur qui battait si tristement au-dessous. Puis la pauvre affligée se levait et allait se jeter sur le sofa. Elle était agitée de spasmes violents, et dans son délire elle continuait à proférer des mots incohérents, des phrases affolées. Elle faisait vraiment pitié à voir. C'était inutile pour moi de tenter plus longtemps d'adoucir sa douleur. Mes paroles de consolation semblaient l'agiter davantage. Les grandes peines s'apaisent plus tôt dans le silence et la solitude. Je sortis de mon bureau et je la laissai seule avec toute son affliction, tout en la surveillant sans y paraître. Peu à peu ses mouvements saccadés se tranquillisèrent, et elle finit par se calmer complètement. Elle se leva et vint s'asseoir dans le grand fauteuil en face de mon bureau. Elle se prit la tête à deux mains, les coudes sur les genoux, et elle resta dans cette posture très longtemps sans prononcer une parole, sans faire un geste. Quand je rentrai dans mon bureau elle releva la tête.

Ses cheveux ébouriffés lui tombaient en longues mèches sur les épaules et le long de ses joues que des larmes abondantes inondaient. C'était la fin de la crise de folie.

« O mon enfant, disait-elle en sanglotant, c'était le

fruit du péché, c'est vrai, hélas! mais c'était aussi la chair de ma chair; c'était le sang de mon sang. C'était plus qu'un de mes membres. Oh! mon bébé! c'était une partie de mon cœur, la meilleure partie. Oh! non, non; c'était plus que cela, c'était tout mon cœur, c'était tout mon être; c'était toute ma vie. Je ne vivais plus que pour lui. Oh! pourquoi l'ai-je abandonné ? La vie s'est retirée de moi; comment vivrai-je maintenant. Pourquoi suis-je sortie du néant ? Pour donner la vie à un petit être que je ne reverrai plus ? Oh! je serais plus contente aujourd'hui de glisser dans le néant pour retrouver mon bébé que je l'ai été un jour d'en sortir.»

La pauvre petite, image vivante du désespoir, se désolait, se lamentait. Bien des fois j'ai assisté à des scènes de douleur, de désespoir, mais aucune ne m'a jamais touché comme celle-là. Autant elle avait voulu en finir avec la vie quelques mois auparavant, quand elle avait senti la vie remuer dans ses flancs, autant et même plus elle désirait la mort, maintenant que le seul être qu'elle eût aimé était couché dans le petit tombeau, qu'elle ne retrouverait plus jamais pour y jeter des fleurs et des prières.

Deux années s'étaient écoulées depuis la mort de son enfant que mademoiselle X n'avait jamais cessé de pleurer dans l'isolement de sa chambre, cependant elle

semblait s'être reprise à la vie mondaine, mais en apparence seulement. Elle acceptait toutes les invitations aux parties de plaisirs, aux thés, aux soirées dansantes. Elle se plaisait à ouvrir largement les portes de son salon où régnait toujours une gaieté exubérante. On la retrouvait partout dans les bazars, les kermesses, les fêtes de charité. Mais jamais, dans les réunions mondaines ou dans l'intimité, elle ne laissait percer son chagrin. Toujours gaie, toujours aimable, elle paraissait jouir de la vie dans un bonheur parfait. Elle avait autant d'admirateurs que d'amis, et cependant elle n'avait suscité ou provoqué aucune jalousie mesquine parmi ses compagnes. On enviait bien un peu sa beauté, son esprit et son entrain mais on lui trouvait tant de grâce et de délicatesse qu'on lui pardonnait facilement d'être le centre d'une attraction qui en faisait la reine aimée de toutes les réunions. Ses amies et ses compagnes s'enorgueillissaient d'être ses sujettes et ses courtisanes. Toutes s'estimaient heureuses et fières de ses moindres attentions. Plus d'une fois les plus fortunés de ses admirateurs avaient demandé sa main. Mais jamais aucune coquetterie chez elle ne leur avait laissé supposer qu'elle recherchât l'amour et le mariage au sein de la richesse. Elle était si avenante avec tous que chacun pouvait se croire sur un même pied d'égalité dans son affection.

Ses parents étaient d'autant plus heureux de la voir

jouir si gaiement de la vie qu'à certain moment ils avaient craint qu'elle ne retombât dans une nouvelle crise de neurasthénie et de mélancolie. Ils n'épargnaient aucune dépense pour ses toilettes et ses plaisirs. Ils secondaient avec bonheur ses désirs. Ils encourageaient avec fierté toutes les manifestations de sa joie.

Mais dans quel but cette jeune fille, qui avait éprouvé le plus grand des malheurs, se lançait-elle dans tous les plaisirs ? Voulait-elle s'étourdir et chercher dans les distractions mondaines l'oubli de sa faute qu'elle seule connaissait ? Le souvenir de son enfant mort, croyait-elle le perdre dans le tumulte d'une folle gaieté ? Oh! non, elle l'avait trop aimé, cet enfant, pour l'oublier un seul instant. Elle y penserait toujours, toujours. Sa faute, pouvait-elle l'ignorer un seul moment ? Oh! non; elle en avait l'âme et l'esprit trop bourrelés. Le soir, isolée dans sa chambre, quand la faible lumière de sa veilleuse réveillait sa mélancolie, elle était d'autant plus triste, elle pleurait d'autant plus que le jour elle s'était plus amusée. Alors elle regrettait amèrement les plaisirs qu'elle s'était permis. Oh! comme elle aurait voulu alors n'en avoir jamais eu, et ne plus vivre jamais qu'avec le souvenir de son fiancé et de son enfant.

Elle était jeune encore, et le soir, isolée dans sa chambre, elle comptait, elle tablait toujours sans sa jeunesse. Elle ignorait son cœur, le cœur de la jeunesse

qui battait toujours dans sa poitrine. Elle voulait oublier mais la jeunesse était encore là qui bouillonnait en elle. Sa jeunesse était plus forte que sa volonté, plus forte que son premier amour dont elle éteignait petit à petit l'ardeur ancienne. Bientôt il ne lui resterait plus qu'un doux souvenir de ce qui avait été une passion, un culte. Son cœur était meurtri, c'est vrai, mais entre les meurtrissures ne pouvait-il y avoir une autre toute petite place encore saine où la semence d'un autre amour n'aurait pu germer. Sans qu'elle s'en aperçût, les déchirures de son cœur se cicatrisaient insensiblement, et, tel qu'en médecine, les plaies se fermaient par seconde intention, c'est-à-dire par granulations. Et dans son cas, les granulations c'étaient les plaisirs et les joies dont elle s'étourdissait au milieu des fêtes mondaines. En effet, un beau jour, elle s'aperçut qu'elle aimait de nouveau avec une ardeur telle qu'elle en oubliait son passé, le souvenir de son fiancé et de son enfant. Sur les plaies fermées de son cœur avait germé une fleur qui distillait un parfum si doux, si doux que désormais, le jour, elle recherchait constamment l'isolement pour en goûter seule toute l'ambroisie et que le soir elle n'aimait plus que la demi-obscurité de sa chambre pour aspirer avec volupté ce parfum qui lui procurait des rêves si délicieux.

Ses nombreux amis s'étaient aperçus tôt de son changement subit. Tous en étaient chagrins et enviaient

le sort de l'heureux mortel qui avait su faire la conquête de cette reine des fêtes et de l'intimité. Leur tristesse était d'autant plus grande qu'ils perdaient à tout jamais cette petite déesse qui s'en allait à Montréal. Son époux, jeune avocat distingué, l'amenait en effet dans cette dernière ville où il pratiquait avec succès.

Aimait-elle réellement cet époux pour lui-même et la situation brillante qu'il occupait dans le barreau ? Ce qui l'avait frappée surtout et avait fait qu'elle l'aima, c'était la ressemblance parfaite avec son premier fiancé. En effet, M. Duval, son époux, était beau, grand, brun, d'un teint animé. Ses yeux foncés brillaient comme des escarboucles entre de longs cils soyeux. Sa chevelure, d'un noir de jais, était légèrement ondulée. Sa voix avait des accents si insinuants qu'elle ne put s'empêcher de lui être soumise tout d'abord comme sous l'influence d'un hypnotisme réel. Oh ! elle l'aimait pour l'autre, le disparu, et pour lui-même. Elle fut vraiment heureuse avec lui. Deux ans plus tard, en 1898, une mère cigogne, un beau soir, déposa, dans le lit de leurs amours, une belle petite fille qu'on baptisa sous le nom de Berthe. Le bonheur était bien grand pour le père, mais la mère, tout en se réjouissant, essuyait furtivement une larme au souvenir qu'éveillait sa nouvelle maternité. Oh ! comme elle l'aurait aimé, couvert de baisers et choyé le petit

disparu. Elle avait tant de place dans son cœur pour l'amour! Il lui semblait que la place vide s'était agrandie davantage et que rien ne pourrait plus jamais la combler puisque la naissance de cette petite, tant attendue, ne faisait qu'aviver le souvenir de l'autre.

CHAPITRE III

HUIT ANS PLUS TARD

Berthe poussait un peu comme ces plantes privées des rayons vivifiants du soleil. Elle atteignait à peine sa huitième année et elle paraissait avoir dix ans révolus. Elle était grande, fluette. Ses yeux bleus, trop grands pour son pauvre petit visage, étaient si brillants que leurs feux semblaient allumés par des accès de fièvre comme chez les tuberculeux. Ses joues n'étaient pas trop décolorées cependant et ses lèvres avaient encore une teinte carminée. J'étais toujours le médecin de madame Duval, sa mère, qui me consultait très souvent sur la santé de sa fille. Depuis longtemps déjà je conseillais le séjour à la campagne au moins pendant les mois d'été. Mais l'épouse n'osait pas laisser son mari seul pendant de si longs mois. M. Duval, travailleur acharné, caractère casanier, n'était bien qu'à son bureau tout le jour, à sa maison tous les soirs. La présence de sa femme et de son enfant était sa meilleure distraction, son plus grand repos. Sans ces deux êtres chéris, l'ennui lui aurait

enlevé le goût du travail et les seules douceurs de la vie. Madame Duval comprenait si bien son mari et l'intérêt qu'il portait à sa profession qu'elle semblait parfois oublier l'état de santé de son enfant. La pauvre petite était devenue nerveuse; un rien l'irritait, et elle présentait certains symptômes avant-coureurs de la chorée. Devant mes exhortations constantes, les parents ouvrirent enfin les yeux et décidèrent de sacrifier un peu de leur bonheur mutuel dans l'intérêt de leur enfant.

Je conseillai à Madame Duval d'aller sur les bords du lac St-Pierre à quelque distance de Sorel. C'était un endroit idéal et avantageux au recouvrement de la santé de son enfant. Pour y avoir séjourné quelque temps, je connaissais parfaitement les lieux et les habitants: des gens aimables, avenants, d'une hospitalité remarquable, une grande maison avec tout le confort moderne, de vastes jardins, une plage miniature mais agréable; enfin tous les agréments de la campagne et ceux du lac. Et puis c'était si peu loin de Montréal que M. Duval s'y sentirait attiré pour les fins de semaine.

— Madame et monsieur Duval, leur dis-je, laissez-moi vous présenter monsieur Pierre Clément et sa famille chez qui je veux vous envoyer et vous jugerez après si j'ai raison de vous vanter les personnes et les lieux. Monsieur Clément est le fils d'un cultivateur riche d'une paroisse située à l'extrême limite de la partie est de la

province de Québec. Jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, époque où il épousa la fille d'un voisin, il a travaillé ferme sur la terre avec son père et ses frères. Sa jeune épouse aimait la terre où elle était née; elle y aurait passé volontiers toute sa vie. Mais l'idée de la vie aventureuse que monsieur Clément avait toujours rêvée le hantait tellement que, quelque temps après son mariage, il résolut d'en courir les hasards. Il partit donc avec sa femme pour l'ouest des États-Unis et l'Alaska à la recherche de l'or. Comme il avait toujours été économe, sans être avare cependant, il amassa en peu d'années une petite fortune qui lui permit, aux jours de la nostalgie, de revenir dans son pays, avec l'intention de reprendre les travaux de la ferme, près d'une grande ville où il pourrait écouler facilement les produits de ses champs. Il s'arrêta à Montréal pendant plusieurs mois, cherchant aux environs une occasion propice à l'achat d'une vaste propriété qu'il transformerait en une ferme modèle. Il trouva ce qu'il désirait, près de Sorel, sur les bords du lac St-Pierre. Il s'y rendit avec sa femme et son enfant âgé de six à sept mois. Absolument inconnu dans cette partie du pays, il se lia peu, et pour cause (ce que la suite de ce récit démontrera) avec ses voisins et les gens de sa paroisse. Ce n'est pourtant ni un sauvage, ni un prétentieux, mais l'intimité et l'amour de sa famille suffisent amplement à son caractère simple et paisible.

Il aime sa terre comme s'il y était né, comme si ses ancêtres depuis des générations l'avaient arrosée et fécondée de leurs sueurs. Dans ses pérégrinations à travers les États-Unis, il a étudié la vie des champs, comparé les méthodes de culture, appris l'élevage des animaux, aussi veut-il mettre à profit l'expérience et les leçons qu'il a puisées dans les grandes fermes de l'Ouest. Il refit complètement l'habitation qu'il espère occuper de longues années avant de la léguer à son fils dont il veut faire un cultivateur instruit. Il a donné à sa demeure une apparence plus moderne. Il l'agrémenta de tous les avantages qui procurent toute sorte de confort. En peu de temps ce ne fut plus une ferme banale, l'habitation du campagnard, mais une maison de ville, d'un style agréable. Il l'entoura de jardins spacieux où il planta avec un goût exquis différentes variétés d'arbres fruitiers, des érables, des ormes et des chênes pour ombrager les pelouses verdoyantes et les terrasses fleuries, et donner plus de charme à ce petit paradis terrestre qu'il rêvait depuis longtemps pour son épouse et son enfant. Du côté du lac, il a aménagé le jardin en une pente douce jusqu'à la grève d'où il a enlevé toutes les roches pour n'y laisser, dans toute sa pureté, que le beau sable jaune brillant comme des paillettes d'or. Il en a fait une plage en miniature où il jouit avec son enfant des plaisirs et des avantages des bains. A chaque extrémité de cette grève, il a élevé des

petits quais ou embarcadères que surplombent des kiosques ajourés d'où il contemple à loisir d'un côté son jardin fleuri, ses beaux grands arbres touffus ou chargés de fruits, ses tonnelles ombragées, sa maison élevée au toit flambant rouge, et de l'autre côté le lac aux eaux tantôt dormantes, tantôt agitées comme celles d'une mer intérieure que le vent soulève avec rage. Chaque année, M. Clément améliore son cheptel dont il tire beaucoup d'orgueil. Ses terres rendent à profusion les semences qu'il y jette, parce qu'il les fait plus nourricières par une plus grande abondance d'engrais artificiels appropriés. M. Clément vit heureux entre sa femme et son unique enfant sur cette belle ferme.

La description que je venais de faire à madame et à monsieur Duval avait frappé leur imagination, et c'est avec un enthousiasme très compréhensible qu'ils acquiescèrent à mes désirs. Madame Duval ne tarda pas à se rendre chez M. Clément. Elle, si habituée au faste d'une grande ville et au confort que procure la richesse, fut cependant tout étonnée de trouver à la campagne une demeure qui lui rappelait, sous beaucoup de rapports, sa propre maison. L'ami, qui lui avait conseillé de s'y installer, n'avait pas exagéré ses descriptions, ni fait trop présumer de l'accueil bienveillant qu'elle recevrait là. En effet la famille de M. Clément alliait à la simplicité et à la bonté du campagnard la politesse et le savoir-vivre

des gens plus élevés dans la hiérarchie sociale. Elle avait le cœur et l'affablité de l'*habitant* du Québec et l'aisance du citadin. La maison plaisait à madame Duval et la famille lui inspirait de la sympathie.

Madame Duval exposa le but de sa visite. Son unique enfant, une fillette de huit ans, s'était mal développée dans son tout jeune âge et malgré des soins infinis et une attention toute particulière de la part du médecin, elle éprouvait encore certains malaises, une faiblesse générale. Elle se fatiguait facilement. Le moindre exercice au jeu l'épuisait, et la lassitude l'obligeait à se coucher souvent pendant le jour. Un rien l'énervait. Le médecin lui prescrivait maintenant, plutôt que des médicaments dans l'air confiné de la ville, le grand air libre et pur de la campagne, embaumé du parfum des fleurs, de l'arome du trèfle et des foins, la brise du lac St-Pierre qui revivifie et enrichit le sang de globules rouges.

« Comme tous les enfants délicats, disait madame Duval, ma fillette aime les fleurs, les papillons, le chant des oiseaux libres, la verdure des champs. Je crois que je ne pourrai jamais trouver d'endroit plus propice au rétablissement de sa santé. Dans l'allée qui conduit à votre demeure, ma fillette s'extasiait déjà sur la beauté du site. Elle touchait délicatement les belles fleurs. Elle se penchait pour en aspirer l'arome. Elle était tentée de

monter sur les talus pour courir après les papillons dont les ailes blanches lui renvoyaient les rayons du soleil. Elle caressait le petit Terre-Neuve qui sautillait près d'elle comme un bon ami. Elle se plaisait déjà dans ce qu'elle ose appeler le paradis terrestre. « Maman, me disait-elle en se retournant sur le dernier degré du perron, le paradis terrestre, que tu me décrivais si bien l'autre jour, était-il plus beau que ce jardin ? Les arbres y étaient-ils plus grands et plus larges ? Les fleurs y avaient-elles plus de couleurs et plus d'éclat. Les pelouses y étaient-elles plus vertes ? Regarde là, maman, on dirait que le monsieur d'ici a étendu un grand tapis de velours vert comme celui de ton boudoir, et là de ce côté, reconnais-tu le tapis de ton salon avec toutes ses fleurs rouges, mauves ou blanches et les belles guirlandes vertes qui serpentent au milieu et tout autour ? Maman, si tu mettais notre piano dans ce coin-là près de la touffe fleurie, le sofa sous le petit arbre et nos grandes chaises par-ci par-là, il me semble que nous serions dans notre vrai salon! Ah! que c'est beau ici. Oh! que j'aimerais rester ici, c'est si agréable, ça sent si bon! Maman, veux-tu que je coure après le papillon blanc qui vient de se poser sur la fleur rouge ? Le monsieur et la dame ici doivent être bien bons, car ils aiment tant les fleurs. Non, non, ne sonne pas si vite; je veux regarder encore le beau jardin avec toutes ses belles fleurs et ses beaux papillons.

Quand la porte s'ouvrit pour livrer passage à madame Duval et à sa fillette, la lumière éclatante du soleil pénétra à flot dans la salle où régnait une douce tiédeur. Dans un coin de la pièce, un enfant lisait attentivement dans un livre illustré. Il n'avait pas entendu le son de la clochette, mais il s'était levé tout à coup, ébloui par les reflets dorés émanant des cheveux blonds de la fillette qui semblait prendre plaisir à projeter ça et là les rayons brillants que sa belle tête recevait du soleil.

L'enfant ouvrait de grands yeux pour contempler cette jeune fée qui l'invitait déjà, petite espiègle, à s'approcher d'elle. Un trait d'union existait déjà entre eux, c'était le petit Terre-Neuve, grosse boule de laine noire, qui gambadait de l'un à l'autre pour faire les présentations. La petite fée, plus vive, plus enjouée, s'approchait rapidement de la table sur laquelle l'enfant avait déposé son livre. Elle en tournait avec curiosité les feuillets pour en admirer les gravures. Et l'enfant tout étonné, tout émerveillé, regardait les beaux cheveux blonds de la fillette où les rayons du soleil semblaient toujours persister. Il regardait ses joues qui avaient emprunté la couleur des roses pâles de son jardin. Il regardait sa bouche si fine, si sinueuse, dont les lèvres paraissaient recouvertes de deux pétales empruntés à quelque œillet rouge. Et ses yeux! Ah! les beaux yeux! Ils avaient le bleu foncé des fleurs des clématites qui

grimpaient jusqu'au faîte de la tonnelle. Et les petits doigts qui tournaient les feuillets étaient si blancs, si agiles! L'enfant restait muet, en contemplation devant une beauté qu'il n'avait jamais vue que dans ses livres de contes, sur les calendriers ou les chromos accrochés dans sa chambre.

La fillette regarda l'enfant et le trouva très beau, mais en contraste frappant avec elle. Elle admirait ses cheveux noirs qu'elle comparait aux ailes de la corneille qu'elle venait de voir dans un arbre. Elle voyait avec plaisir ses grands yeux bruns avec des paillettes qui semblaient réfléchir l'or de ses cheveux à elle. Les deux enfants se sourirent. Les présentations étaient faites et l'amitié leur souriait déjà. La fillette sautillante prit la main de l'enfant qu'elle entraînait dans le jardin. Véritable papillon, elle courait de fleur en fleur. Elle les touchait, les sentait. Petite chevrette, elle enjambait les talus, les allées. Elle trottinait, elle courait et défiait son jeune compagnon de la rejoindre. Aux épines des rosiers elle accrochait les rubans et les fanfreluches de sa jolie robe, mais elle n'en avait cure. Le petit Terre-Neuve, fier de trouver une compagne aussi enjouée, aussi folle que lui, gambadait autour d'elle, la poursuivait, la devançait, revenait vers elle, s'accrochait à sa robe, à ses chaussettes qu'il trouait sans malice de ses crocs, de ses griffes. Mais qu'importait à la fillette ces petits

accidents, elle était si libre, si heureuse dans ce beau jardin, avec ce beau petit garçon qui riait de ses gestes et de ses gambades. Le petit garçon était, lui aussi, heureux du bonheur de cette petite enjouée, personnification du plaisir, de l'insouciante gaieté. Lui, sans compagnon, sans ami, toujours seul, se réjouissait déjà du bonheur qu'il aurait d'être associé à ce charmant petit être. Mais comment jamais aspirer à ce bonheur ? il n'était qu'un petit campagnard, fils d'un simple cultivateur, et elle était la fillette d'une grande dame de la ville. Oh ! ce n'était qu'une vision du bonheur ! Elle apparaissait dans sa vie comme un rêve charmant qui n'a qu'une durée éphémère.

Elle revint à lui, tout essoufflée, ses joues d'un beau rouge vif, ses lèvres carminées, ses yeux brillants de plaisir. Il l'amena choisir les plus belles fleurs. Il lui en cueillit tant qu'elle en avait tout plein les bras. Fillette, elle avait déjà cependant les goûts, les désirs, les impressions d'une jeune fille. Elle pressait les fleurs sur son cœur ; elle les baisait, en aspirait avec volupté les différents parfums.

— Mais comment t'appelles-tu, lui dit-elle ? Tu ne m'as pas encore dit ton nom.

— Je m'appelle Jean.

— Et moi, je m'appelle Berthe. Quel âge as-tu ? Moi, j'ai huit ans.

— Moi, j'ai douze ans.

— Tiens, Jean, je te donne ma plus belle fleur. Jean, sais-tu pourquoi nous sommes venues ici ? Si ton papa et ta maman étaient gentils, ils nous garderaient ici, maman et moi, tout l'été; c'est si beau et il fait si bon. Et puis, Jean, nous jouerions ensemble; nous nous amuserions tant. Je crois que je t'aimerais beaucoup. M'aimerais-tu, toi aussi ? Nous serions trois bons compagnons en comptant ton beau petit chien. Mais comment s'appelle-t-il ?

— Je l'appelle Pataud parce qu'il a de grosses pattes.

« Pataud, Pataud,» criait la fillette, et elle courait vers la maison de toutes les forces de ses petites jambes déjà fatiguées. Elle laissait sur la pelouse la trace de ses pas du trop plein de ses fleurs qui s'échappaient à chaque mouvement de son corps si gracile, si joli.

Le petit garçon, tout stupéfait, songeait, en la voyant s'éloigner, au bonheur dont la durée est si courte. Les fleurs, jonchant la pelouse, allaient se faner, leurs pétales s'envoler au vent et ne laisser que le souvenir des quelques minutes heureuses. Pauvre petit bonhomme, il avait déjà une âme de poète, sensible comme la lyre dont les cordes chantent ou pleurent sous le souffle de la brise. Hélas! plus tard il devait payer bien cher la rançon de sa sensibilité et de son amour.

La fillette était déjà entrée. Entendant sa mère discuter avec monsieur Clément, toute mignarde, elle sautait au cou de madame Clément et lui prodiguait ces caresses d'enfant, auxquelles on ne peut résister.

— N'est-ce pas, madame, disait-elle, que tu veux que nous restions ici cet été ? Nous prendrons peu de place dans ta grande maison. Tu parais si bonne, si douce, que je t'aime déjà beaucoup, beaucoup. Jean, ton enfant, est si gentil, si beau que je l'aimerai beaucoup lui aussi.

Cette dernière promesse était une vérité que, dans son ignorance de l'avenir, elle prophétisait. La source cachée jaillissait qui devait alimenter abondamment plus tard le fleuve de l'amour, large, immense, qui se jetterait, hélas! après avoir arrosé des rives enchanteresses, dans un gouffre sombre. Madame Clément ne put résister aux caresses de la fillette. Elle était vaincue et son mari se rendait aux arguments de madame Duval.

Quelques jours plus tard, madame Duval et sa fillette Berthe s'installaient chez M. Clément. On leur avait donné la plus belle chambre de la maison. Elle était spacieuse et garnie de meubles plus que modestes. Cette chambre, qu'on ouvrait rarement parce qu'elle était réservée aux parents et aux hôtes de la famille, était située au rez-de-chaussée, dans le coin le plus

ensoleillé. Une large baie faisait face au lac. Une autre, sur le côté de la maison, était entourée d'un bow-window qui avait toutes les apparences d'une petite serre. En vérité, c'est là qu'on conservait, en hiver, les plantes les plus rares, qu'au printemps on faisait germer les boutures et les jeunes pousses avant de les mettre en terre. Avant l'arrivée de madame Duval, on y avait mis sur les étagères un grand nombre de plantes fleuries, des bégonias variés, des fuchsias, des géraniums. Des lierres, plantés aux quatre coins, grimpaient le long des murs ou s'accrochaient aux cadres des vitres et allaient entrelacer au plafond leurs guirlandes toujours vertes pour retomber en festons comme les sarments touffus d'une vigne.

Le lit, destiné à madame Duval, vieille relique que M. Clément avait trouvé, je ne sais où, était en noyer, très élevé, avec un ciel d'où pendaient des rideaux en cretonne fleurie. Jean était heureux de prêter à sa petite amie la couchette dans laquelle il avait reposé pendant plusieurs de ses jeunes années. Il lui semblait déjà qu'elle y retrouverait sa pensée et ses rêves. Jean n'était encore qu'un enfant et cependant son esprit était plus avancé que son âge. Sans autre compagnon que son vieux chien Charlot et son petit Pataud, il n'avait aimé jusque là que ses livres, qu'il lisait et relisait, qu'il dévorait et dans lesquels il puisait des idées, des pensées et des désirs qui l'avaient mûri peut-être un peu trop vite. Il

se croyait plus vieux que son âge. Pour lui, Berthe n'était plus une fillette de huit ans. Il lui supposait un cœur comme le sien, déjà ouvert aux premiers sentiments de l'amour, aux effluves, aux illusions et aux rêves de l'adolescence. Aussi se promettait-il de l'aimer et de s'en faire aimer.

Dès le premier soir, à table, il choisit sa place entre madame Duval et Berthe dont il voulait être le cavalier servant. « Ma petite Berthe, pensait-il déjà, j'aurai bien soin de toi. Je te ferai servir les meilleurs morceaux. Je te donnerai les plus beaux fruits.» Le petit homme était sérieux, parlait peu, peut-être intimidé par la présence de cette grande demoiselle que son imagination vive faisait trop âgée. Mais la fillette n'avait que son âge et le babil intéressant de son enfance, aussi écoutait-on avec plaisir le gazouillement argentin de cette petite espiègle qui riait et faisait rire de grand cœur. Monsieur Clément surtout se plaisait à la taquiner. Il jouissait de ses fines réparties. Il lui posait toutes sortes de questions qui lui attiraient souvent des devinettes embarrassantes. « Pouvez-vous, disait-elle, monter l'escalier en bas ?... Pourquoi Napoléon portait-il des bretelles rouges ? Monsieur Clément restait souvent bouche bée, et alors elle répondait dans un éclat de rire: « enlevez vos chaussures et vous monterez en bas... Napoléon faisait comme vous; il portait des bretelles pour retenir ses pantalons.»

Le repas était à peine terminé que Berthe s'envolait vers le jardin en criant Pataud! Pataud! A son tour Jean se levait et appelait son fidèle ami Charlot que la vieillesse appesantissait, mais qui aimait toujours les caresses de son jeune maître qu'il suivait constamment avec joie. Berthe et Pataud couraient comme deux jeunes chiens fous de liberté à travers les allées, les pelouses, et les tonnelles. Mais Jean, plus posé, allait lentement vers l'un des kiosques. Tantôt il se retournait, tantôt il marchait à reculons pour jouir du plaisir de sa petite amie dont il enviait la tendre jeunesse. Il aurait voulu avoir l'âge de la fillette pour remplacer le petit chien qui jouait avec elle et dont il était jaloux. Hélas! il se croyait trop vieux, trop sérieux pour gambader et courir comme ces deux jeunes déchaînés. Quand il était dans le kiosque, assis sur le banc rustique, avec son vieux Charlot près de lui, il regardait toujours souriant la fillette qui s'éloignait ou se rapprochait, toujours suivie ou devancée par Pataud, heureux de japper pour répondre aux cris de joie de sa compagne. Cependant Jean aurait souhaité à la fillette moins d'entrain, plus de sérieux pour l'avoir près de lui et causer comme deux grands enfants, devinant déjà les premières taquineries de l'amour. Près d'elle, il aurait bien continué de caresser son Charlot dont la tête reposait sur ses genoux. Alors le vieux Charlot aurait ouvert de grands yeux pour sourire aux regards

pleins de tendresse que son jeune maître aurait adressés à sa compagne attentive. Le vieux Charlot aurait tendu ses longues oreilles pour écouter la voix de son maître qui se serait faite si douce pour dire ce que son petit cœur ressentait déjà près d'elle. Hélas! Berthe et Jean n'avaient pas le même âge, et elle n'aurait pas pu comprendre Jean bégayant ses premiers mots d'amour... Cependant Jean commençait d'espérer et pourquoi ?...

Pendant ce temps, Monsieur Clément, promenant madame Duval à travers les allées, lui expliquait la culture des fleurs et des plantes et tous les soins que telle ou telle variété exigeait, tandis que d'autres poussaient à profusion sans la moindre attention de l'horticulteur. Il entrait parfois dans tant de détails, tant de minuties que madame Duval, qui s'intéressait cependant vivement à sa promenade en un lieu si fleuri, n'en saisissait pas toutes les nuances. Monsieur Clément n'était pas un homme instruit, encore moins un érudit, cependant il avait tant observé dans ses voyages, il avait tant lu qu'il s'était formé un jugement sain et pondéré. L'instruction qu'il avait acquise par une longue expérience, jointe à ses lectures fréquentes et variées, lui donnait une supériorité incontestable sur les campagnards ses semblables. Il causait bien et savait se rendre intéressant. Le fils, qu'il avait formé à sa propre école, tenait de lui sans aucun doute le goût de l'étude, de la lecture,

le sérieux et la gravité même de son caractère qui en faisaient un petit homme avant l'âge.

Quand madame Clément eut tout mis en ordre dans la maison, desservi la table, fait les lits, elle rejoignit le couple qui inspectait le jardin, et tous trois se dirigèrent vers le kiosque que Jean occupait avec son chien. Berthe avait coupé une branche d'hydrangée, garnie de sa grosse fleur blanche. Elle en avait fait un collier à Pataud qu'elle menait en laisse vers le kiosque. Fatiguée, épuisée, rouge comme une pivoine, Berthe se jetait sur le banc tout contre Jean, heureux de la sentir si près de lui. Et Pataud haletant, sa petite langue vermeille sortant de sa gueule en vibrations saccadées, se jetait entre les pattes de Charlot qui le regardait de l'air de lui dire: « pauvre petit fou, pourquoi cours-tu tant ?»

Il faisait une de ces belles soirées de fin de juin. Le dôme céleste était tendu d'un velours bleu pâle. Les étoiles scintillaient par milliards. Les reflets de la lune caressaient la surface polie du lac. L'atmosphère était d'une langueur tiède que la brise, à peine perceptible et venant du côté de la terre, emplissait de l'arome se dégageant des milliers de fleurs du jardin. Tout portait à la rêverie, le ciel, la lune, le lac, le parfum des fleurs. Dans le kiosque tous se taisaient. L'heure paraissait mystérieuse. Dans l'air semblaient flotter des réminiscences ou des pensées

d'avenir et d'amour. Madame Duval, le regard perdu dans le lointain du lac, songeait-elle à ses premières amours, à son fiancé qu'une mort tragique lui avait ravi trop tôt ? Pensait-elle à l'enfant de ses amours qu'elle n'avait jamais oublié ? Voyait-elle dans l'avenir le sentier que suivrait sa fillette ?

A trente ans, Madame Duval n'avait rien perdu de la beauté et de la grâce de son adolescence. Les années paraissaient plutôt lui avoir donné un cachet d'une distinction plus majestueuse. Les courbes plus saillantes de son buste et de ses hanches, à la suite d'un très léger embonpoint, faisaient admirer davantage l'élégance de sa taille, de son maintien et de sa démarche. Les traits de sa figure, en se raffermissant, avaient creusé davantage les fossettes de ses joues, ce qui donnait à sa physionomie un air plus ravissant. L'or de ses cheveux plus bruni jetait toujours des reflets chatoyants qui inspiraient encore des pensées d'amour. Ses yeux étaient toujours beaux malgré une légère teinte de mélancolie qui semblait parfois en atténuer le brillant et la vivacité. Il y avait tant de sérénité et de mansuétude dans leur regard qu'on croyait y voir le reflet d'une âme noble. Ce soir-là, madame Duval était plus belle, plus ravissante que jamais. Etaient-ce les pensées , qui agitaient son imagination et remuaient certaines fibres de son cœur, qui lui donnaient cet air d'une inspirée, souriant au passé et à

l'avenir ? M. et Mme Clément ne pouvaient s'empêcher de la regarder. Mais elle était tellement absorbée dans ses pensées qu'elle ne s'apercevait pas des regards admiratifs dont elle était l'objet. Parfois elle laissait ses yeux errer sur Jean, assis en face d'elle. Elle le voyait comme enveloppé d'un voile mystérieux qui lui cachait sa véritable nature. « L'enfant de ma faute, pensait-elle, que j'ai abandonné, aurait à peu près le même âge. Je l'aurais voulu beau comme celui-ci, avec des cheveux ondés, d'un noir de jais, des yeux bruns pailletés d'or. Oui, mon fils aurait été gentil et sérieux comme celui-ci. Que je voudrais que Jean tienne la place de l'autre auprès de ma Berthe ! Que je l'aimerais comme le protecteur de ma fille devenue grande ». Et puis les yeux de madame Duval retournaient dans le vague lointain du lac, pendant que son imagination voyageait du passé à l'avenir.

Jean, lui, silencieux, regardait tour à tour Madame Duval et sa fille Berthe qui s'amusait toujours à taquiner Charlot ou Pataud. Il ne savait laquelle des deux il admirait le plus, de la beauté mûre de la mère ou de la joliesse naissante de l'enfant. Jean regardait madame Duval avec les yeux et le cœur d'un homme fait et il se disait : « C'est là Berthe que j'aimerais à trente ans ». Et puis son imagination le ramenait à l'enfance et il pensait en regardant Berthe : « C'est madame que je veux

aimer en sa fille. Elles sont tellement semblables qu'elles m'inspirent toutes deux le même amour à deux âges différents. Berthe doit être le portrait de sa mère à huit ans. Madame Duval, c'est Berthe à trente ans quand elle sera mon épouse. Oh! oui, je l'aime Berthe; elle sera ma fiancée, la compagne de mes jours.

"Mais pourquoi aimerais-je madame Duval si j'étais grand ? Est-ce parce que j'ai vu son portrait dans tous les romans qui me tombent entre les mains et que je lis en cachette ? On y dépeint toujours si bien l'héroïne dans son air majestueux de grande dame, dans son aisance de femme du monde, dépourvue de timidité et d'effronterie.

"Presque toujours son épaisse chevelure blonde, brillante comme de l'or, ressemble au diadème d'une reine et évoque l'idée de noblesse. Ses yeux bleus ont toujours la couleur du ciel pendant une nuit étoilée à l'heure où le mystère semble planer dans la nature. Son teint pâle comme les pétales de la rose blanche qui se nuance de rouge délicat, lui donne un air de distinction qui la fait rechercher et aimer. Dans la lecture de mes romans, il me semble que l'amour doux, profond et sincère se personnifie plus sensiblement sous les traits d'une blonde aux yeux bleus. Dans son regard on trouve tour à tour de la douceur, de la sympathie et souvent une teinte de mélancolie, emblème de l'amour qui veut se donner ou qui recherche une âme sœur. Oh! je l'aimerais

madame Duval, si j'étais grand, parce qu'elle est le portrait de la vraie amoureuse qui m'est resté gravé dans la mémoire à la suite de mes lectures. Mais je suis si jeune encore; j'ai si peu d'expérience et j'ai si peu lu que je n'ai pas encore vu et contemplé toutes les peintures que les romanciers ont faites des châtaines et des brunes qui ont peut-être plus de passion dans l'âme et le cœur et qui peuvent en inspirer plus que les blondes. Peut-être que je choisirais plus difficilement entre la blonde et la brune si je les connaissais mieux toutes deux. Le peu de romans que j'ai lus ne m'ont jamais fait connaître que les blondes qu'ils décrivaient avec tant d'enthousiasme qu'il me semble qu'on ne peut aimer que les blondes. Ma mère est blonde et j'ai tant d'amour pour elle que je ne puis aimer que les blondes. Ma mère a des yeux bleus qui sont si doux et si charmants quand elle regarde mon père qu'il me semble que seuls les yeux bleu de ciel peuvent aimer et inspirer le vrai amour. Oui, j'aime déjà, malgré mon jeune âge, les yeux bleus qui paraissent toujours cacher quelque mystère que je voudrais approfondir.

"Est-ce réellement pour l'or fauve de ses cheveux, le bleu de ses yeux, l'élégance de son port que j'aimerais, même que j'aime madame Duval ? Est-ce pour sa ressemblance avec les héroïnes des romans que j'aimerais cette belle dame ? Non, il me semble qu'il y a autre chose

que je ne comprends pas. C'est comme un aimant qui m'attire vers elle. Pourquoi, moi qui ne suis qu'un tout petit enfant, me sentirais-je tant d'attrait pour elle? Quand elle me regarde de ses yeux si doux, j'y vois tant de charme et tant d'amour invitant que je suis porté à lui sauter au cou, à l'encercler de mes bras avec frénésie, à l'embrasser avec ardeur. Oh! comme je me blottirais dans ses bras, sur son cœur. J'aime beaucoup, beaucoup ma mère et cependant jamais je ne lui ai fait autant de caresses que j'en ferais à madame Duval, si seulement elle voulait me prendre sur ses genoux. Cependant, quelquefois, elle a des yeux inquisiteurs qui me troublent, et alors je ne sais pourquoi, je pleurerais dans ses bras. Oh! j'aime madame Duval, non seulement parce qu'elle symbolise pour moi la grande dame aimable et sympathique, mais pour autre chose que je ne puis définir.

"Et la petite Berthe, malgré ses huit ans, je l'aime déjà parce qu'elle est une miniature très ressemblante de sa mère. Elle est si belle, si gentille! Déjà son amour a pris en mon cœur de fortes racines que je cultiverai si bien qu'elles produiront des fruits savoureux."

Et monsieur Clément, lui, promenait ses yeux ravis par la beauté de madame Duval au-dessus de ses champs dont il fouillait, en imagination, tous les replis et les monticules, et il songeait à l'abondance de ses foins qui

mûrissaient, à la richesse de ses moissons qui rempliraient bientôt ses vastes greniers. Et madame Clément regardait avec plaisir tour à tour madame Duval et son mari. Elle aimait tant la figure placide de son époux qu'elle en faisait l'image d'un dieu qu'elle vénérait, qu'elle adorait. Ce soir-là, il lui semblait plus beau que jamais tant le bonheur et l'espoir brillaient dans ses yeux. Quant à madame Duval dont les cheveux rutilaient comme des lames d'or aux rayons de la lune filtrant à travers les interstices du kiosque, plus elle la regardait plus elle admirait le profil délicat de sa figure et sa silhouette charmante aux belles lignes gracieuses. Madame Clément se taisait pour ne pas interrompre la méditation extatique de son hôte et la rêverie de son mari. Sa timidité naturelle la tenait toujours dans une sage réserve.

Subitement l'enchantement de l'heure mystérieuse se dissipa. Un bateau excursionniste apparaissait qui traçait de grandes raies lumineuses dans le bleu des eaux. Des fusées détonantes s'en échappaient qui éclataient dans les airs et retombaient en une pluie d'étoiles multicolores. Les notes de l'orchestre arrivaient adoucies par la distance. Monsieur Clément descendit du kiosque et alluma l'immense fagot qu'il dressait presque tous les soirs pour chasser les moustiques. La flamme s'en éleva en larges gerbes semblables à celles d'un feu de joie en

réponse aux pièces d'artifice lancées du bateau. Et l'on entendit, dominant les sons de la musique, les hourras des excursionnistes joyeux. Du kiosque l'on suivit longtemps des yeux le bateau jusqu'à ce que ses lumières se confondissent avec les étoiles et disparussent enfin.

Berthe s'était assoupie, sa tête reposant sur le gros dos du vieux Charlot, pendant que ses petites mains étaient enfouies, comme en un manchon, dans l'épaisse toison de Pataud. Quand monsieur Clément se leva et descendit, elle s'éveilla et le suivit des yeux jusqu'au moment où il jeta l'allumette dans le fagot. Elle se leva alors tout à coup et, saisissant les mains de Jean et appelant Pataud, elle les entraîna tous deux pour danser une ronde furibonde autour du bûcher.

Il ne restait plus rien du fagot que des cendres grises. Monsieur et madame Clément étaient rentrés, mais la nuit était si belle, la lune versait tant de lumière sur le lac endormi, que madame Duval, baignée dans la douceur du lieu et des parfums de l'air, voulut goûter plus longtemps cette fraîcheur délicieuse, enivrante comme une boisson enchantée. Sous l'influence de ce philtre qu'elle buvait avec avidité, elle revivait dans le passé et revoyait, comme en un rêve charmant, les belles années de ses jeunes amours qui avaient laissé tant d'empreintes dans son cœur et son esprit.

Berthe, fatiguée, était venue s'étendre sur le banc. Elle avait appuyé sa tête sur les genoux de sa mère et elle s'était endormie sous les caresses des belles mains qui se jouaient dans sa chevelure abondante. Jean, rêveur, suivi de son fidèle Charlot, se promenait lentement dans l'allée près de la rive. Il cherchait à vivre les lectures qu'il avait faites, les poèmes qui avaient frappé sa jeune imagination. Il était bien jeune et cependant il lui semblait qu'il n'avait jamais vécu d'heures aussi douces. Il était né poète et romancier. Au loin, un chien aboyant à la lune, fit dresser les oreilles au vieux Charlot, réveilla Berthe en sursaut et tira madame Duval de sa rêverie. Il était plus que temps d'entrer et de se reposer dans les bons lits de la campagne dont l'odeur si douce produit l'effet d'un soporifique.

Après avoir déshabillé Berthe, que le sommeil accablait, madame Duval la mit dans sa petite couchette qu'elle borda soigneusement, et elle alla s'accouder à la fenêtre. Depuis si longtemps qu'elle n'avait joui de pareilles délices, elle voulait épuiser jusqu'à la dernière goutte la coupe du souvenir. Même les heures de tristesse n'avaient plus pour elle rien d'amer parce que le temps en avait effacé les pénibles impressions.

Jean, qui avait tenu à accompagner madame Duval et sa fille Berthe jusqu'à la porte de leur chambre, dans

l'espoir de recevoir un baiser de la mère et une petite poignée de main de la fillette, avait été un peu déçu. La mère s'était bien penchée sur son front pour y mettre le baiser qu'il en attendait, mais Berthe, trop endormie, avait à peine balbutié un triste bonsoir sans tendre sa petite main que Jean aurait tant aimé toucher. Il en avait presque éprouvé un grand désespoir. Trop jeune, il ne comprenait pas encore que le sommeil est plus impératif que le réveil de l'amour, même de l'amitié. Jean monta à sa chambre et il alla, lui aussi, s'accouder à la fenêtre en face du lac où les étoiles trépidaient comme des petites flammes que la brise agite. Et ses pensées agitaient son petit cœur qui s'éveillait à l'amour, Berthe lui apparaissait comme une vision céleste qui changerait le cours de sa vie.

Quand il se coucha, ses idées continuèrent à papillonner autour de cet amour qu'il croyait déjà ressentir. Mais en réalité quels sentiments son cœur pouvait-il éprouver quand il était près de cette libellule, à peine échappée de l'état de chrysalide, qui ne connaissait rien de la vie que l'air libre dans lequel elle essayait ses ailes naissantes ? Le petit cœur de la fillette, qui battait sous cette gorge que le ciseau de la nature n'avait pas encore parfaitement ébauché, pouvait-il comprendre les pulsations de son cœur à lui ? Il l'aimerait, lui, il l'aimait déjà, parce que, toujours solitaire, il avait appris à sonder son

cœur et son âme toujours avides d'un il ne savait quoi, qui leur manquait. Il voyait le papillon rechercher le papillon, l'hirondelle et son compagnon toujours le même amasser les crins et en faire leur nid, les pigeons fidèles toujours vivre par couples, et il s'imaginait que certains effluves les attiraient les uns vers les autres. Il aurait voulu être le papillon, l'hirondelle ou le pigeon pour aimer ce petit être comme l'insecte ou l'oiseau aiment leur compagne. Mais elle, pouvait-elle l'aimer ? Comprenait-elle seulement ce sentiment du cœur ou de l'âme recherchant l'âme sœur ? Elle était si petite et si jeune, si légère et si ignorante de la vie qu'elle n'avait d'autre plaisir, d'autre souci que la joie de vivre ou de se laisser vivre. Cela se comprenait facilement à son âge; mais un jour viendrait où l'étincelle du feu sacré allumerait l'incendie dans son cœur devenu plus inquiet, et Jean se promettait d'être cette étincelle qui attiserait l'amour sommeillant, fallût-il pour cela employer tous les artifices que sa vive imagination lui suggérerait; fallût-il attendre des mois et des années; l'enfant était tenace.

Le lendemain dans la matinée, les deux enfants rejoignaient M. Clément qui, accompagné de deux employés, l'un cultivateur et l'autre jardinier, inspectait ses champs et son potager. Les deux enfants le suivirent

pas à pas. Son fils, très avide d'instruction, le questionnait sans cesse. Le père était heureux de répondre aux remarques de son fils dont il admirait la précocité intellectuelle. Tantôt il lui expliquait pourquoi les épis du blé, de l'avoine, de l'orge étaient moins fournis de grains, ou étaient plus lourds et faisaient pencher les tiges. La terre, naturellement plus riche dans certains champs, était plus nourricière, et la fumure qu'elle avait reçue, quoique en moins grande quantité, avait été suffisante pour lui faire rendre en abondance la semence qu'on y avait jetée; tandis qu'à d'autres endroits, la terre n'avait pas été suffisamment labourée, ou parce que, étant plus acide, elle n'avait pas été assez chaulée, ou parce qu'elle n'avait pas reçu les engrais chimiques appropriés. Aussi était-elle moins productive et les épis étaient-ils plus pauvres en grains. Tantôt dans les jardins, il expliquait la culture des légumes, des fruits et des fleurs. Telles plantes demandaient telle variété d'engrais; d'autres étaient plus avides des rayons du soleil, pendant que d'autres aimaient mieux l'ombre et la fraîcheur, comme d'autres plus assoiffées demandaient de grandes quantités d'eau.

Après avoir visité ses champs, M. Clément entra dans ses étables où un garçon étrillait soigneusement ses chevaux. Berthe, qui n'avait cessé de tenir M. Clément par la main pendant toute la durée de l'inspection,

s'écria tout à coup: « Oh! quel beau cheval blanc ». En effet c'était le plus beau de l'écurie. M. Clément avait eu un sentiment d'orgueil à l'exclamation de la petite. Le cheval était bien gras avec un gros dos tout rond. Son poil court, très légèrement passé au bleu, était luisant et semblait inviter la caresse de la main. Le cheval regardait Berthe avec des yeux si paisibles qu'elle s'enhardit jusqu'à lui flatter les flancs et passer sa petite main sur son naseau. Le cheval très doux paraissait jouir de cette caresse enfantine.

— Veux-tu monter dessus ?» dit M. Clément à la petite fille ?

— Oh! oui, oui, répondit-elle toute joyeuse.

Et M. Clément jetait une selle sur le dos du beau cheval blanc, lui mettait une bride sur la tête et le sortait de l'écurie. Berthe, en selle, était fière comme une reine dominant ses sujets du haut de son trône. Elle se cramponnait au pommeau de la selle pour ne pas perdre l'équilibre et faire la culbute. Jean était aussi heureux qu'elle. Il jouissait du plaisir et du bonheur de sa petite amie. Il marchait à la tête du cheval qu'il conduisait par la gourmette de la bride. Il aurait ainsi promené la fillette pendant des heures si elle l'avait désiré. Il était résolu à se plier à toutes ses exigences pour conquérir son amour si jamais il le sentait s'éveiller.

Quand elle descendit de cheval, Berthe était courba-

turée et ses petites jambes engourdies répondaient difficilement aux mouvements qu'elle voulait leur imposer. Elle ne se sentait plus l'envie de courir comme la veille avec Pataud sur les pelouses ou dans les allées du jardin. « Viens, disait-elle à Charlot qui avait suivi le pas lent du cheval pendant la promenade, viens, mon vieux Charlot, nous irons lentement sur nos vieilles pattes (les miennes sont aussi impotentes que les tiennes en ce moment) dans le kiosque nous reposer ».

— Oui, c'est ça, disait Jean, allez dans le kiosque et attendez-moi. Je cours à ma chambre chercher mes contes de fée que je vous lirai. Ils sont si beaux qu'ils vous intéresseront grandement.

Quelques minutes plus tard, Jean accourait. Il apportait une brassée de livres dans l'espoir d'exciter la cusiosité de Berthe en lui promettant de lui lire autant d'histoires qu'elle aimerait à en entendre. Les unes étaient assez drôles pour faire rire les morts; et, si elle aimait rire, bien que vivante, elle serait obligée de se tenir les côtes quand elle les entendrait. D'autres étaient plus sérieuses et même l'effraieraient quelque peu parfois, mais il ne tenait pas à les lui lire. Il préférait lui raconter ces contes où les fées métamorphosent les personnages en princes charmants et les transportent auprès des princesses qui attendent les oiseaux bleus

leur apportant l'amour. La politesse et l'amabilité de Jean étaient toutes deux intéressées. Se rendre aimable, n'était-ce pas gagner l'amitié et peu à peu l'amour qui lui tenaient tant au cœur ?

Jean en était à sa première séance de séduction. Il voulait intéresser Berthe et déjà la retenir plus souvent et plus longtemps près de lui. Elle était jeune et préférait jouer et courir. Elle se serait contentée de s'amuser avec Pataud, faute du petit garçon qu'elle aurait désiré plus enjoué, plus tapageur. Mais lui, plus sérieux, préférait la promenade tranquille, la lecture et la causette. Il se demandait comment il concilierait ces deux tendances de leur caractère si opposées. Ne valait-il pas mieux laisser à la fillette, encore bébé, sa gaieté folle et exubérante, plutôt que de la jeter dans l'esclavage de l'esprit grave et de l'âme sérieuse toujours dans la contrainte. Berthe était une très petite femme en herbe, et pourquoi alors ne pas lui laisser tout ce qui fait la femme aimable et captivante ? N'était-ce pas plutôt à lui de se rajeunir, d'oublier parfois la gravité de son propre caractère, de se faire petit et de se mettre au même niveau que sa belle et charmante compagne ? Ah ! oui, il jouerait avec elle au cerceau ; il danserait à la corde ; il courrait à travers les pelouses et les allées ; il grimperait dans les arbres pour cueillir des fruits. Il s'amuserait avec elle tant et si vite qu'il la fatiguerait tôt et qu'elle serait

obligée de venir s'asseoir dans le kiosque, où tous deux deviendraient plus sérieux en se reposant. Et alors ils causeraient longtemps. Il lui lirait les contes et les histoires qu'elle préférerait. Elle le trouverait aimable et elle s'attacherait de plus en plus à lui.

Le petit homme prit au sérieux, pendant tout l'été, son triple rôle de galant, d'amoureux et de protecteur. Avec Madame Duval, il était d'une politesse et d'une prévenance presque obséquieuses. Ces deux qualités paraissaient innées en lui. Ça lui venait naturellement, sans effort. Il était heureux de rendre les moindres services à madame Duval toujours surprise de constater que ses pensées ou ses désirs étaient devinés par celui qu'elle croyait si jeune. Aussi se demandait-elle souvent d'où lui venaient, à lui, cette intelligence précoce, et ce désir de toujours plaire. Il n'était que le fils d'un simple cultivateur et cependant il avait les instincts et les qualités de l'enfant issu d'une classe sociale plus élevée. Il avait vite gagné les bonnes grâces de madame Duval, dont l'intérêt pour sa petite personne allait toujours grandissant. Elle aimait à causer avec lui et elle était souvent étonnée de ses réparties vives et spirituelles.

Avec Berthe, il était gai, enjoué ou sérieux suivant les caprices de la fillette. Aimait-elle à s'amuser, à jouer ou à folâtrer, il lui devenait un compagnon agréable

ou un concurrent infatigable. Il était devenu son maître d'équitation et de natation, deux exercices qu'elle aimait beaucoup.

Au début des vacances, Berthe était un peu comme le jeune poulain qui s'échappe au champ pour la première fois. Son plaisir c'était de courir, de gambader. Elle portait peu d'intérêt aux contes ou aux histoires que Jean lui lisait par moment, quand elle était trop fatiguée de ses exercices. Mais elle n'était pas sitôt assise qu'elle se sentait vite reposée. Elle arrachait, des mains de Jean, le livre qu'elle déposait sur le banc, saisissait son compagnon par le bras, appelait Pataud et c'était de nouveau la course dans le jardin ou dans les eaux du lac où elle prenait un malin plaisir à asperger son ami. Mais lui, trop gentil, n'aurait jamais osé jeter une goutte d'eau sur ses beaux cheveux de peur de ternir l'éclat de l'or qui luisait si bien au soleil. Peu à peu, l'accoutumance aidant, elle se lassa des jeux bruyants, et finit par préférer les contes de fée ou ceux de Perrault que Jean savait si bien lui choisir à son goût. Oh! alors quelle joie pour Jean d'avoir tout près de lui sa petite amie qui l'écoutait si attentivement.

Jean savait bien lire, mais il savait encore mieux raconter. Aussi Berthe aimait-elle mieux entendre raconter. Elle s'imaginait alors que Jean avait vécu ce petit

roman ou au moins qu'il en avait été le témoin oculaire; ce n'était plus un conte mais une histoire vraie puisque Jean en avait été le héros. Jean préférait lui aussi raconter sans lire, parce qu'il pouvait suivre plus facilement, sur la figure de sa petite amie, toutes les impressions ou les émotions que le récit provoquait. Il la regardait dans ses beaux yeux bleus qui devenaient plus brillants, plus tristes ou plus langoureux suivant les sensations que son cœur ou son esprit éprouvaient. Il était heureux alors de voir comme elle s'intéressait au récit. Parfois volontairement il omettait un épisode dans le courant de l'histoire pour le simple plaisir d'éprouver la mémoire ou d'exciter davantage la curiosité de sa jeune auditrice. Elle ne manquait jamais de lui en faire la remarque, de le reprendre, et alors Jean intercalait de nouveau dans le récit les événements qui semblaient lui revenir à l'idée. C'est ainsi qu'à la fin des vacances les deux enfants passaient de longues heures dans le kiosque, lui jamais fatigué de raconter et elle toujours anxieuse d'entendre.

Entre temps, madame Duval organisait des petites fêtes et des pique-niques sous les charmilles ou dans les bois. La dînette se faisait sur l'herbe verte, près d'un ruisseau d'où l'on puisait l'eau fraîche pour se désaltérer après avoir bien joué, bien couru. Charlot et Pataud n'étaient jamais oubliés; ils étaient toujours de la fête,

et même ils en étaient les principaux acteurs, surtout Pataud qui grandissait beaucoup et courait déjà plus vite que Berthe.

Quand M. Duval venait à la campagne, Berthe avait beaucoup de joie de revoir son père. Elle lui montrait avec orgueil son jardin, à elle, qu'elle pensait entretenir mieux que celui de son petit ami, qui cependant venait souvent lui donner des leçons sur la façon de ratisser les allées, de sarcler, d'arracher les mauvaises herbes, de couper les fleurs avant qu'elles ne se fanent trop afin de diriger la sève vers les boutons plus jeunes. Berthe amenait son père dans le poulailler où elle appelait les poussins, ses favoris, qu'elle mettait dans son tablier, qu'elle caressait ou approchait de ses joues pour sentir le fin duvet qui la chatouillait agréablement et lui donnait des petits frissons, semblables à ceux que la fine moustache de son père faisait naître quand il l'embrassait. Après, c'était la visite des étables où elle était fière de montrer le beau cheval blanc sur lequel elle se promenait tous les jours, accompagnée de l'aimable Jean monté sur le cheval rouge beaucoup moins doux. Et puis quand on revenait à la maison ou dans le kiosque, elle répétait à sa manière les contes que Jean disait si bien. Oh! elle l'aimait bien Jean; il était si gentil, si bon. « Et maman, disait-elle, l'aime beaucoup aussi. Tous les soirs, quand il lui dit bonsoir, maman l'embrasse sur ses deux belles

joues rouges comme des pommes fameuses. Papa, je voudrais bien y goûter moi aussi à ses belles pommes rouges, mais je suis trop gênée, je n'ose pas. Papa, si je m'avançais, penses-tu qu'il me tendrait ses joues ? Oh! que je voudrais l'embrasser, lui sauter au cou. Tiens, papa, comme cela, comme je t'embrasse toujours, bien fort, bien fort. Oh! il est si bon Jean, si aimable pour moi. Papa, veux-tu que je l'embrasse ? Il me semble que lui-même parfois me tend sa petite bouche. Quand il me donne la main en me disant bonsoir, il me semble qu'il me demande: veux-tu, Berthe ? Et ses yeux noirs deviennent plus brillants, alors. Veux-tu, papa, je l'embrasserai seulement le soir quand nous nous quittons ? Oui, tu veux. Oh! je l'aime tant."

C'est ainsi que ces premières vacances se passèrent. Elles furent si agréables et laissèrent tant de doux souvenirs dans l'esprit et le cœur de Berthe que, longtemps après être revenue à Montréal, elle éprouvait encore la nostalgie des beaux jours et des charmantes soirées passés près de Jean qui racontait si bien les contes de fées. A l'école, dans le grand silence de l'étude ou de la classe, ses compagnes la voyaient parfois battre des ailes. Elle imitait avec ses pieds le galop du cheval, pendant que, de ses lèvres à demi closes, sortaient des sons qui

semblaient exciter la vitesse d'un coursier. « Où es-tu, Berthe ? lui disaient ses petites voisines, tu rêves ».

« Non, non, répondait-elle, je suis à la campagne, avec mon bon petit Jean. Je monte mon beau cheval blanc, et, lui, son grand coursier rouge que ma monture ne peut suivre. J'entends la cadence des sabots du cheval qui s'éloigne, et je vois mon beau Jean dont les bras s'élèvent et s'abaissent comme les ailes d'un oiseau dans un vol rapide. Ah! Jean, il rapetisse, rapetisse toujours. Il est tout petit, tout petit maintenant; il est si loin. Oh! mon bon et beau Jean, que ne puis-je te suivre toujours, toujours ». Et Berthe se remet à l'étude oubliant bientôt son Jean, car elle est si petite, si légère.

Mais Jean, plus âgé, plus sérieux, pense souvent à sa petite Berthe. A l'étude, en classe, en récréation, au dortoir, il la revoit; il lui parle comme si elle était toujours et partout présente. Il ne peut plus l'oublier jamais, jamais. Souvent il est distrait. Sa pensée vole au loin vers la campagne si douce, si douce; elle voltige de fleur en fleur; elle s'élance au-dessus des pelouses toujours vertes, au-dessus des allées dont elle entend crisser le sable blanc et jaune toujours brillant comme des paillettes d'or et d'argent; elle s'en va se reposer dans le kiosque près de la petite Berthe toujours anxieuse d'entendre les belles histoires des princes charmants.

Ainsi les années passent, amenant d'autres vacances toujours désirées avec ardeur, toujours attendues avec impatience, toujours écoulées trop rapidement. Chaque été, Berthe veut revoir son beau jardin que Jean a promis de lui préparer, de lui ensemencer, ses jolies fleurs qu'elle a hâte de cueillir pour en faire des bouquets à sa mère chérie, pour en offrir à son Jean dont elle se souvient quelquefois quand elle ne pense pas trop au jeu avec ses compagnes. Elle veut revoir Pataud, son Pataud, courir et jouer avec lui. Mais Pataud vieillit tous les ans; il doit être bien gros, peut-être hargneux ? Aimera-t-il toujours gambader avec elle ? Et Charlot vit-il encore ? Et Jean, son Jean, ne sera-t-il pas trop grand, trop sérieux pour lui conter encore des histoires de fées ? Ne lui préférera-t-il pas la course sur son grand cheval rouge qu'il monte si bien, si cavalièrement, sans crainte de la vitesse et des obstacles ? Et elle, pauvre petite Berthe, si timide, si craintive, comment pourra-t-elle le suivre sur son cheval blanc trop doux et trop lent ?

Pauvre Berthe, elle désire toujours les vacances, mais elle appréhende le retour dans la belle campagne de ses jeunes années. A chaque renouvellement de la saison fleurie, elle se demande toujours comment Jean l'accueillera. La trouvera-t-il toujours aussi belle ? Pour lui, ses cheveux dorés auront-ils toujours le même éclat du précieux métal qu'il aimait tant regarder quand le

soleil y mirait ses rayons ? Ses yeux auront-ils toujours pour lui le brillant humide de la mer bleue et profonde ? Il a grandi, lui. Il est plus beau que jamais, mais comment va-t-il la revoir ? Ses yeux auront-ils toujours la même convoitise d'autrefois quand il la regardait avec tout son amour ? D'année en année, Berthe a senti son propre amour grandir et se fortifier, mais Jean ne détournera-t-il pas des regards plus aimants vers une autre beauté plus parfaite, plus éclatante ? Elle veut toujours le revoir parce qu'elle l'aime du plus profond de son cœur, mais lui l'aime-t-il toujours autant ?

Et Jean se pose à peu près les mêmes questions. Il aime sa Berthe, mais elle, reviendra-t-elle, comme l'hirondelle fidèle, vers le nid où elle a vu éclore son premier amour ? Reviendra-t-elle avec le même amour ? Et tous les ans à la belle saison, Berthe et Jean se retrouvent avec un amour plus grand, plus sincère, éprouvé et fortifié par l'ennui et les inquiétudes d'une longue absence.

CHAPITRE IV

LES INQUIÉTUDES DU MÉDECIN

Les années ont passé, Jean est étudiant en médecine à Montréal où il séjourne neuf mois l'an. Tous les jours il revoit sa Berthe qu'il aime d'un amour toujours croissant. Les trois autres mois s'écoulent encore en une idylle tendre avec sa Berthe, qui revient toujours avec sa mère, veuve depuis quelques années, dans la campagne où l'amour lui sourit tant. Tous les étés, cette chère Berthe aime à revoir la grande maison au toit si rouge, les plates-bandes où tant de fleurs s'épanouissent qui répandent des parfums si délicieux, les belles allées au sable doré qui crisse sous ses pas alanguis quand elle se promène, la main dans la main, avec son Jean chéri. Tous les étés, elle veut retrouver ces beaux clairs de lune dont les reflets paillettent en longues traînées les eaux du lac, ou se jouent entre les feuilles des vignes et des clématites grimpant le long des parois des kiosques. Elle veut entendre de nouveau dans ces kiosques, demeure des petits cupidons, la voix enchanteresse de son

Jean, qui ne lui conte plus des histoires de fées, mais qui sait toujours lui dire ces mots, lui exprimer ces sentiments dont le cœur aime tant à se nourrir. Oh! son Jean, comme il l'aime et comme elle l'aime! Toujours le revoir, toujours l'entendre jusqu'au jour où il sera à elle seule pour toute l'éternité! Oh! s'aimer dans cette campagne à l'ombre des grands ormes, ou sous les charmilles fleuries. Oh! s'aimer dans le balancement de l'esquif qui vogue au gré de la brise dans la nuit mystérieuse qu'illumine seul le scintillement des étoiles. Dans ces soirées délicieuses, en des paroles tendres, ils se sont si souvent dit leur grand amour, ils se sont si souvent promis l'un à l'autre, qu'elle veut goûter toujours et toujours le charme de cette campagne. Là dans cette campagne, au bord de ce beau lac, elle croit toujours entendre l'écho des chants de l'amour et retrouver partout les souvenirs des beaux jours.

Jean était dans sa cinquième année de médecine, sa dernière. Il avait toujours été un modèle de régularité, un travailleur acharné. Peut-être même avait-il mis trop d'ardeur à l'étude pendant les derniers mois, car il se sentait déprimé. Aussi éprouvait-il le besoin de consulter un de ses professeurs.

Une certaine après-midi, c'était dans les premiers

jours du printemps de l'année 1917, ma salle était remplie de dames attendant leur tour de passer à mon bureau. J'avais remarqué parmi elles un jeune homme tout intimidé de se trouver en une si belle compagnie de jeunes et jolies femmes qu'il ne connaissait pas. Quand il me vit il vint s'excuser de s'être présenté sans rendez-vous. « Docteur, me dit-il, si vous voulez me fixer un rendez-vous, je reviendrai un autre jour ».

— Tiens, tiens, monsieur Clément, lui répondis-je en reconnaissant un de mes meilleurs élèves. J'avais justement pensé à vous aujourd'hui pour un travail intéressant dont je voulais vous faire esquisser les grandes lignes. Veuillez passer dans ma bibliothèque si vous en avez le temps; vous vous amuserez à feuilleter mes vieux bouquins d'obstétrique qui datent de 1700 et quelques années. Vous ne vous ennuierez point en attendant votre tour de passer dans mon bureau. Je suis certain que vous ne trouverez pas le temps trop long en compagnie des antiquités de ma bibliothèque. Vous serez étonné même de trouver, dans Madame Lachapelle et madame Boivin, des vieilleries qui vous paraîtront, malgré leur grand âge, toujours jeunes. Elles sont comme de vieilles personnes toujours assez jeunes pour ne jamais radoter. Après, si la curiosité vous en prend de feuilleter les classiques modernes, vous reverrez souvent ces deux noms cités à propos de telle ou telle théorie

toujours à la mode. Mesdames Lachapelle et Boivin sont deux vieilles sages-femmes dont on aime à se rappeler souvent le souvenir.

Quand la dernière patiente fut partie, je rappelai le jeune étudiant. « Eh bien! mon cher ami, vous ne vous êtes pas trop ennuyé en compagnie de la vieillesse. Elle est si drôle, si amusante parfois qu'on aime à converser avec elle dans nos moments libres. Elle vous a un tas d'histoires qui font sourire quelquefois, mais qui amusent toujours et instruisent constamment.

— Mon cher maître, j'aimerais revenir souvent sans rendez-vous, pour avoir une nouvelle occasion de passer toute une après-midi si agréablement. J'ai connu des personnages dont j'ignorais complètement les noms: madame Lachapelle, madame Boivin, Deventer, Mauriceau et d'autres. Ce vieux français qu'ils parlent, savez-vous, il est très intéressant: les leçons qu'ils donnent sont très instructives. L'histoire de l'Obstétricie par Siebold m'a vivement captivé, et cependant je n'en ai lu que quelques pages.

— Il ne tient qu'à vous, mon cher, de venir bûcher dans cette forêt. Vous pourrez y tailler de la bonne besogne.

— Mon cher maître, il est tard, je ne voudrais pas

prendre plus de votre temps. Je reviendrai un autre jour quand vous me le permettrez.

— Mes élèves, surtout les bons, ne prennent jamais trop de mon temps. Je suis toujours heureux de converser avec eux et de leur être utile et agréable. Quel bon vent vous a dirigé aujourd'hui vers moi.

— Cher maître, je suis fiancé et dans quelques mois j'épouserai une bonne jeune fille de Montréal. Mes parents, de braves cultivateurs, sont relativement riches. Je suis fils unique et leur seul héritier, c'est dire que je mettrai dans la corbeille de noce quelques beaux reflets d'or et d'argent. Mais instruit par vous sur les conséquences de l'hérédité physique, je voudrais y ajouter une autre chose plus précieuse: la santé sans tare. C'est pour cela que je viens vous consulter. Mon père et ma mère jouissent d'une excellente santé. Je ne me rappelle pas les avoir jamais vus malades. Cependant mon père souffre quelquefois de lumbago, le lendemain d'une journée de travaux un peu harassants; c'est tout le mal que je lui connaisse. Il est le vrai type du cultivateur canadien fort et vigoureux. Il est un peu plus grand que moi, sec et toujours de bonne humeur. Docteur, je vous ai dit que ma mère était bien portante, j'ai peut-être exagéré, faussé la vérité; je n'ai peut-être pas dit toute la vérité. Depuis deux ans, elle se plaint souvent de son estomac, Ses digestions ne se font pas

toujours très bien. Elle paraît maigrir depuis quelques mois. Elle est âgée de cinquante ans, je crois. Aurait-elle un cancer qui commence ses ravages ?

— Faites venir votre mère. Je l'examinerai et je vous tranquilliserai à son sujet. C'est probablement une simple dyspepsie due à son âge.

— Moi-même, docteur, je n'ai jamais été malade. Par ci, par là peut-être un petit rhume de cerveau que j'attribue aux exercices violents que je prends parfois. Vous le savez, je suis très amateur de sport. Je m'adonne à tous les jeux: crosse, balle au mur, balle au camp, hockey. J'y mets la même ardeur, la même ambition qu'à mes études de médecine, et, vous le savez, je n'aime jamais être le dernier. Ne vous rappelez-vous pas tout l'intérêt que je mettais dans mon travail pendant mon internat dans votre service ? Je voudrais savoir si je n'ai rien au cœur; mes exercices violents ont pu le fatiguer, l'hypertrophier. Mes poumons sont-ils sains ? Enfin puis-je me marier avec toute l'assurance que j'apporterai à mon épouse un cadeau de noce plus précieux que l'argent: une santé parfaite.

— Vous voulez un examen complet. Je vous approuve, mon cher ami. Je vous trouve comme toujours très sage. Vous me donnez une nouvelle preuve de l'intelligence que vous avez toujours montrée dans mon service; je suis fier de vous. Veuillez vous dévêtir.

En voyant à nu la poitrine du jeune homme, je fus frappé subitement d'une tache rougeâtre qu'il portait au-dessus du mamelon gauche. J'auscultai, j'examinai longtemps, très longtemps. J'avais écouté les bruits du cœur, le rythme de la respiration. Le cœur et les poumons étaient sains, sains comme une balle suivant l'expression vulgaire. Mais j'étais tellement intrigué par la vue de la tache que je m'attardai dans mon examen que je prolongeai indéfiniment. Je remettais partout le stéthoscope machinalement, sans penser au cœur, aux poumons dont je n'entendais plus ni rythme ni froissement. Le signe, en forme de papillon, au-dessus du mamelon gauche m'avait tellement frappé que je ne pensais plus à autre chose qu'à compulser, à feuilleter en imagination toutes les pages de mes dossiers pour y retrouver ce vieux souvenir dont je me rappelais vaguement la date et les circonstances qui en avaient entouré la première apparition à mes sens. Après un long examen de la paroi antérieure du thorax ou plutôt après avoir longtemps réfléchi et pensé, je demandai au jeune homme de se retourner pour que je pusse ausculter la paroi postérieure de son thorax. Quelle ne fut pas ma surprise de constater sur l'omoplate droite une autre tache en forme de croissant. J'étais abasourdi et je demeurai perplexe. C'est alors que je me rappelai moins vaguement ces deux signes que j'avais remarqués autrefois, il y avait bien longtemps,

mais quand ? sur le thorax d'un enfant naissant, garçon ou fille, ici la mémoire me faisait défaut quant au sexe. Mais voici le mystère: comment comprendre cette analogie, cette similitude de deux mêmes signes parfaitement identiques chez deux êtres complètement étrangers l'un à l'autre. Ce jeune garçon que j'ai vu pour la première fois au début de ses cliniques obstétricales, ne peut pas être l'enfant que j'aurais mis au monde il y a bien longtemps. Je n'ai jamais ni connu, ni vu ses parents qui demeurent dans une campagne éloignée de Montréal. Il est fils unique de riches cultivateurs qui ont toujours vécu sur leurs terres, qui ne sont jamais venus à Montréal qu'ils connaissent seulement depuis que leur fils suit les cours de médecine.

Ce mystère m'intriguait tellement que je demandai au jeune homme de revenir quelques jours plus tard pour que je pusse approfondir certains symptômes sans importance que j'avais remarqués au cœur. C'était simplement un prétexte que je me donnais pour revoir le dossier de toutes mes malades afin de retrouver quelque part la solution du problème. Cependant je ne dis rien au jeune homme des doutes que je tenais à éclaircir. Je passai près d'une semaine à feuilleter, jour et nuit, mes dossiers vieux de plus de vingt ans. Enfin je pus lire sur l'un d'eux: *l'enfant né aujourd'hui d'une jeune fille nom-*

mée ... a, au-dessus du mamelon gauche, un naevus en forme de papillon, et sur l'omoplate droite, un autre naevus en forme de croissant. La mère présente les mêmes taches de formes exactement semblables et aux mêmes endroits.

Cette trouvaille n'était pas faite pour apaiser mes inquiétudes et diminuer l'intérêt de l'intrigue qui me déconcertait absolument. J'en étais là à méditer sur les tours que la nature nous joue souvent, lorsque le jeune homme m'amena ses parents. Sa mère était anxieuse de me consulter sur les malaises qu'elle ressentait à l'estomac et sur l'amaigrissement progressif qu'elle constatait depuis plusieurs mois. La mère entra seule dans mon bureau; le père attendit dans la salle voisine et le jeune homme s'en alla à ses cours.

— Docteur, me dit madame Clément, je souffre tellement depuis quelque temps de mon estomac que je crains de manger quoi que ce soit. J'ai fondu depuis quelques mois. Suis-je atteinte de cancer ? J'aimerais à le savoir. Ne craignez pas d'être indiscret, je n'ai pas peur.

Je pratiquai un examen complet et minutieux de tous les organes que je trouvai absolument sains. Rien d'organique du côté de l'estomac, un simple trouble fonctionnel, occasionné par un grand chagrin à la suite de la mort d'une sœur tendrement aimée que madame Clément avait toujours considérée comme sa mère, parce

qu'elle l'avait élevée, dorlotée et qu'elle avait toujours demeuré avec elle. Je ne manquai pas de rechercher chez cette femme les signes que son fils présentait, signes que j'avais remarqués autrefois chez la fille-mère. La peau de madame Clément était absolument saine, sans tache aucune. L'absence de ces signes chez cette femme ne fit qu'augmenter mon anxiété, ma curiosité. L'intrigue n'en était que plus profonde.

— Madame, lui dis-je, avec un peu de bons soins, une nourriture appropriée et beaucoup de distractions, vous allez revenir ce que vous étiez auparavant. Madame, y aurait-il indiscrétion de vous demander si vous n'avez pas subi aucune opération après la naissance de votre enfant ?

— Non, docteur; je n'ai subi aucune opération.

— C'est curieux, c'est étrange même que vous ayez eu un enfant. Quand vous étiez plus jeune, si je vous avais examinée sans savoir que vous aviez donné naissance à un enfant, je vous aurais dit: vous avez été frappée de stérilité par la nature même qui vous refusera toujours les joies de la maternité. Je ne comprends pas la naissance de votre enfant; mais la nature est si étrange et fait tant de choses incompréhensibles à notre faible intelligence que nous sommes souvent obligés de constater les faits sans trop chercher à en connaître les causes.

La science est bien pauvre quand elle cherche à expliquer tous les mystères de la nature.

— Docteur, me promettez-vous de tenir à tout jamais secrète la confidence que je vais vous faire ?

— Madame, la confession que le médecin entend s'oublie à tout jamais quand les derniers mots en sont prononcés.

— Hé bien ! docteur, le fils que vous nous connaissez n'est pas réellement notre fils. Je n'ai pu lui donner ni mon sang, ni ma chair. Tout ce que j'ai pu lui donner c'est mon grand amour. Oui, je l'ai aimé de tout le grand amour maternel dont mon cœur était abreuvé. Je me sentais les entrailles, le cœur, l'âme d'une mère et cependant je souffrais de ne pouvoir être mère. J'en étais au désespoir. Je priais, je suppliais tous les saints, toutes les saintes et surtout sainte Anne. J'en attendais toujours un miracle qui ne s'accomplissait jamais. Il y avait déjà plusieurs années que j'étais mariée. Je pleurais souvent en cachette de mon mari, parce que je le savais aussi affligé que moi. Je crois qu'il était encore plus peiné que moi, car il était fou des enfants. Partout où il allait, il s'amusait plus avec les enfants qu'avec les grandes personnes ; il jouait avec eux, les caressait, les comblait de cadeaux.

J'en concevais de plus en plus de chagrin. Quand j'étais seule à la maison je me lamentais souvent. Plus

d'une fois, mon mari, de retour à la maison, me trouva tout en larmes, ou les yeux encore rouges des pleurs que j'avais versés. Jamais je ne pouvais me décider à lui dire la cause de ma peine qu'il attribuait plutôt à la fatigue que j'éprouvais dans nos pérégrinations continuelles, ou à la misère qui s'est acharnée sur nous pendant les premières années que nous avons passées dans l'Ouest à la recherche de l'or. Enfin, un jour que j'avais pleuré plus que d'habitude, et que j'étais devenue inconsolable, mon mari, si bon, me supplia tant que je lui avouai la cause de mon chagrin. Ce jour-là, mon mari avait réuni chez nous, dans notre grande maison et dans le vaste jardin qui l'entourait, tous les enfants de ses amis. Ils étaient très nombreux, les petits surtout. C'est avec ces derniers principalement que mon mari s'amusa. Il était si enjoué qu'il paraissait plus petit et plus enfant que le plus jeune d'entre eux. Il se roulait dans l'herbe avec eux. Il les montait sur son dos et galopait comme un jeune poulain. Il jouait à cache-cache. Il courait et trébuchait pour les laisser prendre les devants. Oh! les bons rires et les cris de joie aux chutes réitérées de mon mari. Oh! vous ne sauriez croire comme j'enviais son bonheur et son plaisir, et comme je regrettais de n'avoir pas d'enfant au milieu de cette marmaille. Un enfant à nous, c'eût été le bonheur parfait pour mon mari, et pour moi donc

quelle joie de caresser cet enfant et de savoir que notre vie se continuerait en lui.

« Pendant cette fête d'enfants, j'avais le cœur bien gros et je retenais difficilement mes larmes tout au bord de mes paupières. Mais quand mon mari agita la cloche pour assembler les enfants autour des tables, je ne pus plus contenir ma peine. J'éclatai en sanglots et je me sauvai pour ne plus entendre les joyeux éclats de rire. Mon mari seul s'aperçut de mon absence, les petits s'amusaient trop pour la constater. Quand le bruit de la fête s'apaisa et que le dernier enfant fut parti, mon mari s'empressa de me rejoindre dans la chambre où je sanglotais. C'est alors que je lui dis toute ma douleur et que lui-même manifesta, par des larmes qui coulaient lentement sur ses joues, tout son chagrin de n'avoir d'enfants.

— Oh! femme, me dit-il, console-toi. Nous verrons un spécialiste. Peut-être qu'une simple opération nous donnera le bonheur et la joie de revivre en nos enfants.

« Quand le médecin apprit à mon mari la cause de ma stérilité, son désespoir ne fut pas moindre que le mien. Pour me consoler, un soir que nous étions au coin du feu qui flambait dans la grande cheminée et qui cependant ne nous empêchait pas de grelotter parce qu'il nous manquait de la chaleur au cœur, mon mari me dit: « Femme, si tu voulais nous retournerions au Canada et nous adopterions un enfant que nous ferions nôtre et

nous sentirions un jour son amour réchauffer nos cœurs». Où a-t-il pris cet enfant si beau, si bon, si aimable, qui fut notre joie et notre bonheur ? Je ne sais. Oh! si vous saviez comme il nous aime et comme nous l'aimons. Faites entrer mon mari qui attend dans l'autre salle; il vous donnera ces renseignements que j'ignore. Docteur, promettez-nous le secret le plus absolu, et surtout que jamais le jeune homme ne sache qu'il n'est pas notre propre fils. Nos parents eux-mêmes croient que c'est un enfant que nous avons eu pendant notre séjour aux États-Unis.

— Monsieur, dis-je au mari entré dams mon bureau, j'ai examiné votre femme. Je ne lui ai rien trouvé d'anormal. Le chagrin seul, à la suite de la mort de sa sœur, a pu affecter son système nerveux qui agit sur son estomac. Tranquillisez-vous, tout va rentrer rapidement dans l'ordre. Dans quelques jours votre femme sera parfaitement bien. Quand je lui exprimai mon étonnement de la naissance de votre fils, elle m'avoua que l'enfant n'est pas votre propre fils, mais un fils adoptif.

— C'est vrai, docteur. Elle a dû vous dire aussi notre chagrin pendant les premières années de notre vie commune et pourquoi nous avons adopté cet enfant. Où l'ai-je pris ? Sur la recommandation de notre bon curé, aujourd'hui défunt, je suis allé à la crèche de la rue X... Je vis beaucoup d'enfants, mais un surtout me parut prédestiné. Il était beau, grassouillet. Il avait des

cheveux noirs, ondulés; une petite bouche, sinueuse, souriante; des joues roses, bonnes à embrasser; un menton carré qui semblait présager la force, la vigueur de l'intelligence et de la volonté; des beaux grands yeux bruns, humides, dont le regard s'attachait à moi comme une invitation à se donner tout entier. Il me tendait ses petites mains, ses petits bras potelés. Ses grosses cuisses, ses grosses jambes repliées s'agitaient de joie. Il avait six mois. Je lui tendis les mains. Il s'agita davantage. Je l'enlevai dans mes bras. Ses deux bras s'enroulèrent dans un élan d'affection autour de mon cou et sa petite tête, aux cheveux ondulés, se colla sur ma joue. Je frissonnais comme si je prenais mon premier-né dans mes bras. Oh! la caresse de ses petits bras, de ses petites mains; c'était si doux, si doux. Je n'avais jamais senti rien de pareil. Oh! la douceur de sa petite joue si chaude, si chaude sur ma joue; ça m'allait au cœur. Il était pour toujours mon enfant, notre enfant.

« La bonne religieuse me disait: « Nous lui avons donné le nom d'Yves Brosseau. Dans le berceau, à côté, son petit voisin, apporté à la crèche le même jour, portait le nom d'Yvon Brosseau. Ce dernier est mort la semaine dernière. Monsieur, vous prendrez bien soin de ce beau poupon que nous vous donnons sur la recommandation de votre bon curé que nous connaissons bien».

« Docteur, encore une fois, le secret absolu. Que

jamais notre enfant sache qu'il n'est pas véritablement notre fils.

J'étais mis en possession d'un secret qui me mystifiait davantage et allait peser sur ma conscience d'un poids d'autant plus lourd que j'étais dans l'impossibilité, comme médecin, de ne rien divulguer et de ne pouvoir empêcher un mariage qui serait frappé de nullité. Tout de même, j'étais résolu d'approfondir ce mystère qui m'enlevait l'appétit et le sommeil tant il me donnait d'inquiétudes. Je me rendis à la crèche de la rue X... et je demandai la Supérieure qui vivait à cette institution depuis peut-être cinquante années. Elle me reçut avec toute l'affabilité qui distingue toutes ces bonnes religieuses qu'on élève à la dignité de Mère Supérieure dans nos communautés canadiennes. Elle avait une douceur angélique, un regard d'une tendresse infinie, un sourire aimable et tout de bonté. Sa voix lente, toute faible, était sympathique et faisait penser à la beauté des hymnes qu'elle adressait souvent au Seigneur, son Dieu. Oh! la bonne et sainte Mère Supérieure, comme elle m'écoutait avec une attention toute religieuse. Ses mains étaient croisées sur ses genoux, sa tête un peu inclinée, son dos voûté. Elle était l'image vraie, fidèle de la mère qui s'asseoit près du berceau de son enfant, et se penche au-dessus de lui pour lui sourire et lui apprendre à pro-

noncer, en son langage zézayant, les mots qui débordent de son cœur à elle: *Jésus, Marie, Joseph.*

J'exposai à la supérieure le but de ma démarche. « Il y a vingt-trois ans, lui dis-je, j'apportais ici un enfant né quelques jours auparavant. L'enfant avait deux signes très caractéristiques, deux naevi, l'un en forme de papillon au-dessus du mamelon gauche, l'autre en forme de croissant sur l'omoplate droite. On lui donna le nom de Yvon Brosseau. On le plaça dans un petit berceau près d'un autre enfant, reçu le même jour, à qui on avait donné le nom d'Yves Brosseau. Les deux enfants auraient vécu côte à côte pendant six mois. Je venais souvent avec sa mère voir le petit Yvon. Après notre dernière visite, les deux enfants auraient-ils été changés de lit ? Je l'ignore; mais depuis les derniers événements qui se sont passés ces jours-ci, et certaines constatations que j'ai faites, j'ai lieu de croire qu'il y a eu une erreur de commise à la mort de l'un et à l'adoption de l'autre enfant. Quelques jours après la mort du petit Yvon, j'ai reçu une lettre de votre communauté m'annonçant ce décès. J'ai su tout dernièrement que, après la mort d'Yvon, le petit Yves avait été adopté par un bon cultivateur de... Mais voici où commence le mystère qui m'intrigue. Yves Brosseau, enfant adopté qui est aujourd'hui un beau jeune homme à la veille d'être reçu docteur en médecine, porte les marques distinctives

d'Yvon Brosseau, enfant naturel de la jeune fille qui venait si souvent, à votre institution, voir son poupon qu'elle aimait tant. J'étais toujours avec elle. Vous le rappelez-vous ? Quant à moi, je me remémore parfaitement votre figure, et surtout le timbre de votre voix qui n'a pas changé, et qui m'est toujours resté dans la mémoire comme un air divin que j'aimerais souvent entendre. Tenez, voici un fait qui vous fera souvenir. Pendant que la jeune mère s'enfermait dans la chambre solitaire, à l'angle du grand dortoir, vous m'accompagniez dans ma visite à chaque petit lit. Je distribuais des bonbons ou des jouets aux plus âgés, et je m'amusais des regards d'envie que chaque bébé jetait à son voisin qu'il croyait plus fortuné. Mais ce qui m'amusait le plus, c'était la vue des jumeaux, dans leurs petites couchettes, placées tout au centre de la salle. « Leur mère, me disiez-vous, est une négresse, tout ce qu'il y a de plus négresse. Son teint est d'un noir d'ébène. Ses cheveux sont crépus; son nez est écrasé; ses lèvres sont épaisses. Cependant, vous le voyez, ses jumeaux sont de types diamétralement opposés. Le garçon ressemble parfaitement à la mère quant aux traits, aux cheveux et à la couleur de la peau. La fille a les traits d'un beau bébé de race blanche. Seuls son teint quelque peu foncé et ses cheveux légèrement crépus font penser au mélange de deux races. Vous rappe-

lez-vous toutes les questions que vous me posiez au sujet de ce qui vous paraissait un jeu bizarre de la nature ?

— Vous avez bonne mémoire, mon cher docteur.

— Revenons, madame la Supérieure, au sujet qui m'amène ici. Cette jeune fille-mère, que j'accompagnais toujours, a épousé, quelque deux ans plus tard, un jeune avocat déjà célèbre. De leur union est née une fille, maintenant âgée de dix-neuf ans. Et le croiriez-vous, madame, cette dernière enfant est fiancée au susdit Yves Brosseau, qui est en réalité Yvon Brosseau, son frère ? Comprenez-vous la gravité des conséquences de l'erreur qui aurait été commise ici, il y a vingt-trois ans ? Il y a peut-être un peu de ma faute si une telle erreur n'a pas été réparée plus tôt. En apprenant la mort de l'enfant, j'aurais dû venir faire les constatations qui s'imposaient. Le fait que les deux enfants, du même âge, étaient voisins de lit, et qu'ils portaient des noms presque identiques, pouvait prêter à erreur. Oui, j'aurais dû venir et m'assurer par moi-même que le survivant ne portait aucune des marques qui distinguaient l'autre. Il est encore temps de réparer l'erreur, mais comment le faire sans dévoiler le secret professionnel et jeter le trouble et la discorde dans deux familles parfaitement honorables ?

La bonne religieuse parut réfléchir pendant quelque temps, puis elle m'avoua en toute sincérité ce qui s'était passé alors. Sa mémoire me parut vraiment prodigieuse,

car elle me rappela les faits avec tant de naturel que j'en fus étonné.

— Docteur, je me rappelle parfaitement votre figure, votre démarche, et avec quelle douceur et quelle affabilité vous parliez à la petite dame que vous accompagniez toujours. Je me souviens comme cette mère aimait son enfant qu'elle comblait de hochets, de belles petites robes, de chaussettes et de bonnettes en soie et en dentelles. Oh! je me souviens comme elle pleurait quand elle quittait l'enfant qu'elle n'avait cessé de caresser et d'embrasser pendant toute sa visite. Et vous, pendant ce temps, vous alliez de berceau en berceau vous amuser et jouer avec les autres bébés, qui s'agitaient et vous tendaient les bras. Souvent vous les preniez dans vos bras et leur donniez de gros baisers retentissants sur leurs joues mouflues. Vous en souvenez-vous autant que moi, docteur ?

"Oui, docteur, il y a eu une erreur et dans le temps nous n'avons pas osé la réparer parce que nous ne la croyions pas grave. Voici les faits; ils sont tout frais à ma mémoire parce qu'alors j'étais chargée spécialement de la crèche. J'avais sous mes ordres d'autres religieuses et quatre ou cinq toutes jeunes novices, dont l'une était la bonté même, le dévouement personnifié, mais elle était distraite d'une manière inconcevable. Souvent il lui arrivait de changer les enfants de lit. C'est ainsi que l'erreur a

été commise. Et puis les deux prénoms se ressemblaient tellement:—Yves et Yvon,—que l'erreur n'a été reconnue que plus tard après l'adoption du supposé petit Yves. Maintenant s'il n'est pas trop tard pour réparer notre sottise, je puis vous affirmer que c'est bien Yves qui est mort et que le jeune homme que vous connaissez pourrait bien être Yvon Brosseau adopté par M. Clément, comme vous pourrez le constater dans nos registres. L'erreur a été corrigée dans nos livres aussitôt que nous nous en sommes aperçus.

"Mon cher docteur, je puis vous assurer que c'est la seule erreur qui ait jamais été commise dans notre maison. Elle ne date pas d'hier; elle est vieille de près d'un quart de siècle. Depuis nous prenons tant de précautions et nous prêtons tant d'attention dans notre service modernisé qu'il est absolument impossible que pareille chose se répète. Vous le savez, partout dans toutes les crèches et toutes les maternités, on a adopté un système nouveau qui élimine toute cause d'erreur. Il n'y a plus la moindre crainte à avoir sur la substitution des bébés.

— Ma révérende Mère, rappelez-vous que je suis venu ici comme médecin et que ma démarche doit demeurer absolument secrète. Je vous ai fait une confession; vous m'en avez fait une; nous sommes tous deux tenus au secret professionnel le plus absolu.

Au début de notre entretien, la bonne religieuse paraissait un tout petit peu perplexe, mais elle se remit vite de son émotion. Il fallait vraiment l'œil exercé du médecin pour apercevoir son léger trouble. Seule une pâleur insignifiante trahit ce que sa conscience éprouvait de cette erreur qui aurait pu avoir les suites les plus funestes. Il m'a semblé qu'elle était comme toutes les supérieures des communautés qui doivent leur élévation et leur dignité à la tranquillité de leur esprit et à leur sang-froid. Elles savent si bien cacher leurs pensées et leurs sentiments qu'elles ne paraissent jamais émues. Aussi faut-il de grands embarras, de grandes tracasseries, pour qu'on puisse lire, dans leurs yeux ou sur leurs traits, ce que leur âme ressent, ce que leur cœur éprouve. Et encore! Elles sont un peu, beaucoup plutôt comme le médecin qui reste toujours calme et froid en face des situations les plus difficiles, les plus tristes. Mais supérieures et médecins n'en éprouvent-ils pas moins en eux-mêmes des impressions qui leur remuent les entrailles et agitent fortement leur cœur? Mais rien ne s'extériorise. La bonne religieuse avait gardé, pendant tout l'entretien, la même pose qu'au début. Sa figure avait conservé la même placidité. Son regard n'avait manifesté aucune surprise ni aucune crainte. Ses mains croisées sur ses genoux ne s'étaient pas déplacées. Sa voix

douce et chantante avait terminé l'entretien par ces ces paroles qu'elle prononçait lentement et tout naturellement: "Soyez tranquille, mon cher docteur; ayez confiance en la Providence divine; Elle sait si bien arranger toute chose".

Je quittais, madame la supérieure bien moins à l'aise qu'elle l'était ou au moins qu'elle le paraissait.

Mais à quoi me servait ma démarche et cette nouvelle certitude sur l'identité du jeune homme ? A me mettre en face d'un dilemme accablant qui allait pour longtemps m'enlever tout repos. J'étais en possession d'un secret qui me donnait la clef du mystère de la naissance du jeune homme; j'avais donné, comme médecin, ma parole que jamais je ne dévoilerais l'identité de ce jeune homme; je connaissais le secret de la jeune fille, mère du jeune homme et de la fiancée, sa sœur; que faire ? Parler, c'était dévoiler le secret de la religieuse, le secret des prétendus parents, le secret de la jeune fille-mère. Je ne pouvais donc parler, car médecin, je n'avais rien vu, rien entendu. Parler c'était jeter la honte à la figure de la mère, la rendre odieuse à sa fille qui la considérait comme une sainte, une mère idéale, sans tache, sans reproche. Ne rien dire, c'était laisser un mariage s'accomplir dans des conditions qui le rendaient nul. Et qu'aurais-je ressenti quand j'aurais entendu le prêtre,

du haut du prône, après la publication des bans, prononcer la formule: *si quelqu'un connaît un empêchement à ce mariage, il doit le déclarer* ? M'en tenir à mon serment de médecin ? Ah! triste chose parfois que d'être médecin, et de laisser le mal s'accomplir, involontairement sans doute, si des circonstances favorables, complètement en dehors de notre volonté et de notre conscience, ne viennent pas nous tirer d'embarras sans que nous ayons manqué à notre serment qui doit toujours être inviolable.

Je passais mes jours dans la tristesse; mes nuits étaient remplies de cauchemars quand je pouvais dormir. Le jour, j'étais distrait, bourru parfois; mes malades en souffraient. Pendant mes longues soirées d'insomnie je méditais, je jonglais avec mes idées, et je ne pouvais trouver aucune solution à ce problème angoissant. J'aimais tant ce bon jeune homme, mon ancien interne préféré, qui m'avait tant montré d'amitié et de respect, et je le savais si bien doué, avec un avenir si brillant devant lui, que je lui souhaitais tout le bonheur possible; mais, hélas, je sentais que le malheur allait peser sur lui de tout son poids. Hélas! épouser sa sœur, et si un jour la vérité lui était démontrée! Cette pensée me déchirait le cœur, me troublait l'âme. Et puis, la jeune fille, sa fiancée, j'avais appris à l'estimer, à l'aimer, parce qu'elle venait souvent chez moi avec sa mère, que deviendrait-elle ? Un jour que je broyais le plus de noir, l'âme acca-

blée par ce dilemme qui ne me laissait plus de repos, je reçus la visite de madame Duval et de sa fille. Le temps des noces approchait rapidement et la mère tenait à me consulter à propos de sa fille qui lui inspirait des craintes, peut-être imaginaires, quant à sa santé. Qu'allais-je lui dire ? Lui mentir sur l'état de sa santé dans le but de retarder indéfiniment le mariage, gagner du temps, et peut-être que la Providence viendrait à mon secours dans l'intervalle ? Mais pourquoi alarmer la mère, inspirer des craintes à la jeune fille ? Ah! non, non, je ne pouvais pas; ma conscience de médecin honnête ne me permettait pas ce subterfuge qui aurait pu porter une atteinte grave à la santé de la jeune fille et la rendre réellement malade.

Je causai longtemps avec la mère seule dans mon bureau. Elle me disait ses inquiétudes sur l'état de sa fille. Elle me disait tous les soins dont elle l'entourait et comme sa jeune fille la payait de retour par un amour plein de tendresse et de bonté. « On ne peut pas aimer sa fille plus que j'aime la mienne. Je l'aime de tout mon cœur, de toute mon âme; elle est si belle, si bonne, si aimable. Je crois que j'ai pour elle l'amour de toutes les mères de la terre réunies. Je l'aime pour elle-même et cependant quand je l'embrasse, quand je la serre dans mes bras, il me semble que je l'embrasse pour deux, que je la serre dans mes bras comme si, en elle, il y avait deux enfants que j'admire, que j'adore: elle est l'enfant que

j'ai perdu, que je regrette toujours. En elle je le revois; quand je la regarde je pense toujours à lui. La nuit je le revois encore dans mes rêves. Oh! très souvent je pleure à son souvenir. Comment l'oublierais-je ? il était si beau, avec ses cheveux noirs ondulés, ses grands yeux brun foncé, sa petite bouche toujours souriante. Et je lui ai si peu souri, et je l'ai vu si peu, si peu qu'il me semble que jamais je ne puis penser assez à lui, jamais assez l'aimer de l'amour que je lui devais.

"Docteur, vous souvenez-vous de lui ? Vous avez trop bonne mémoire pour avoir oublié ma joie quand vous avez constaté et m'avez montré les deux signes en tout semblables aux miens, qui me le feraient reconnaître entre mille, dix mille enfants, vivrais-je cent ans. Si vous aviez perdu le souvenir de mon enfant, je vous montrerais mon sein gauche, mon épaule droite, et vous retrouveriez subitement son image.

"Oh! docteur, il faut tant de jours, tant d'années pour adoucir, au cœur d'une mère, le chagrin de la perte d'un enfant qu'il me semble que toutes les eaux de toutes les rivières, de tous les fleuves de la terre se seraient perdues dans l'océan avant que la source de mes larmes ne fût tarie. Le temps effacerait plutôt les traits patinés du marbre, rongerait l'airain des statues, avant d'effacer de la mémoire d'une mère aimante, la figure de son enfant vécut-elle des siècles."

Pauvre mère, quand elle me parlait ainsi, de grosses larmes coulaient toujours dans les sillons que d'autres larmes avaient creusés dans ses joues. Je sentais le prix qu'elle aurait donné pour retrouver son enfant vivant.

Je fis entrer sa jeune fille dans mon bureau. Je la rassurai complètement sur l'état de sa santé qui n'avait jamais été aussi florissante. Je la taquinai un peu sur ses amours, m'informant de la rapidité exagérée des battements de son cœur quand elle attendait au salon son promis qui retardait quelque peu; et, quand il ne venait point, son désappointement était-il bien grand? Je lui décrivais comment nous faisions l'amour dans notre jeune temps; je lui demandais si les méthodes en étaient changées.

Pendant que je taquinais ainsi la jeune fille, je tapotais nonchalamment, avec mon coupe-papier, les paperasses éparpillées sur mon pupitre. Tout à coup mes regards tombèrent sur trois cartes d'admission à une joute de crosse entre les étudiants des deux Universités de Montréal: Laval et McGill.

« Tenez, dis-je, voilà de quoi nous distraire un peu. Vous accepteriez bien sans doute de m'accompagner samedi après-midi à une joute de crosse entre les étudiants. C'est très amusant, très excitant. Vous serez émervéillées en outre de l'agilité et de l'adresse du cher fiancé qui vous tient tant au cœur à toutes deux. Il est

d'une habilité incroyable à attraper la balle dans les filets de sa crosse et à la lancer dans les buts; mais il est un peu trop prompt et parfois trop brusque, et sa crosse, guidée par sa rudesse, s'abat quelquefois trop fortement sur la tête ou les bras de ses adversaires. Il met tant d'entrain dans le jeu qu'on lui pardonne volontiers ces petites frasques qui sont de mise tant que le juge ne les voit pas. Malheureusement les juges le connaissent et ont trop souvent l'œil sur lui, aussi attrape-t-il fréquemment des punitions. Vous ne regretterez certainement pas ses fautes et les pénitences qui y sont attachées, car vous le verrez avec plaisir visiter le pénitencier, situé tout près de la loge que nous occuperons. Vous aurez alors l'occasion de causer avec lui et de lui faire oublier momentanément l'impatience de retourner dans la mêlée, de taquiner ou de rudoyer ses adversaires. Les foules sont tellement enthousiastes du jeu national que leur délire vous gagnera vite. Votre voix et vos gestes se mêleront tôt aux cris et aux trépignements des spectateurs affolés. Ce sont tantôt des vociférations de colère, tantôt des acclamations à ébranler l'estrade.

Le samedi suivant, je conduisais les deux dames à la joute de crosse. Le jeu débuta avec entrain du côté de McGill. Les passes des Anglais étaient admirables, étonnantes, si vives que les Canadiens français en étaient

abasourdis, comme stupéfaits. Ils s'attendaient si peu à cette agression dès le début qu'ils en étaient complètement paralysés. Les Anglais avaient déjà compté deux points quand les Canadiens se sentirent piqués par les huées des spectateurs qui ne leur ménageaient pas les épithètes sonores. Au deuxième quart, les Canadiens se réveillèrent et le jeu reprit plus d'équilibre. La partie s'animait des deux côtés. L'entrain des joueurs gagnait tous les spectateurs qui suivaient la balle avec de grands yeux, avides de la diriger dans les buts. Les têtes s'échauffaient et les adversaires se livraient une lutte frénétique. Ils se donnaient sournoisement des crocs-en-jambe, des coups de crosse. Les pénitences pleuvaient si dru que parfois le jeu en était réduit à la moitié des joueurs. A un certain moment le jeune Clément attrapa la balle dans le filet de sa crosse. Il était tout près de la loge de sa fiancée, qui lui jetait un cri d'encouragement. Il n'en fallait pas plus pour lui mettre des ailes aux pieds. Il s'élança, dans une course furibonde, vers les buts des adversaires où il logeait la balle. Dans l'estrade, ce fut du délire, de la frénésie. La petite fiancée, debout sur son siège, agitait ses bras, ses gants, son mouchoir avec un enthousiasme surprenant. Sa voix se mettait à l'unisson des acclamations de tous les spectateurs fous de joie. Dès lors la partie changeait d'aspect; la fortune souriait

aux Canadiens qui comptaient en un instant deux autres points.

Le troisième quart commençait avec plus de furie des deux côtés, les Anglais pour reprendre l'avantage perdu, les Canadiens pour maintenir l'avance. Le jeune homme, dans des courses affolées, avait déjà parcouru deux ou trois fois toute la longueur du terrain. Il était tout près des buts. Il allait y lancer la balle quand un adversaire lui asséna un coup de crosse sur le bras. Son point était perdu, mais sa crosse, bien dirigée, s'abattait sur la tête de son brutal ennemi qui perdit connaissance. Il y eut un corps à corps avec d'autres joueurs au cours duquel le chandail du jeune homme fut déchiré d'une épaule à l'autre. Le juge avait vu la manœuvre défendue et il envoyait le jeune homme en pénitence pour cinq minutes. La rage dans le cœur, le jeune homme se dirigea vers le pénitencier. Il était tout en nage. La sueur l'aveuglait qui dégouttait de ses cheveux collés aux tempes et sur le front. Il s'épongeait la figure toute rouge, congestionnée. Son chandail déchiré, tout mouillé, s'abaissait par la pesanteur de l'eau sur sa poitrine bombée et haletante. Dans un mouvement que fit le jeune homme pour saisir le mouchoir sec que sa fiancée lui présentait, le chandail s'abaissa davantage et découvrit le sein gauche où madame Duval, mère de sa fiancée, reconnut le signe fatal, le naevus en forme de papillon.

Un instant auparavant cette femme avait regardé avec admiration ce bel athlète et pensait à son enfant, qui aurait peut-être le même âge s'il avait vécu et qui serait peut-être aussi beau, aussi vaillant. Quand elle vit le papillon, le papillon de son enfant peut-être, elle devint tout orgueilleuse, mais ce sentiment de fierté ne persista pas longtemps. Les mouvements de son cœur s'accélérèrent; les artères de ses tempes battirent avec des bruits sourds. Un malaise général l'envahit. Ses mains devenaient moites. Assis près de madame Duval, j'avais vu comme elle le papillon néfaste et j'observais, sans y paraître, les impressions qu'elle pouvait éprouver.

Les cinq minutes de pénitence étaient écoulées, et le jeune homme, qui avait conversé avec sa fiancée pendant ces cinq minutes, se retourna pour s'élancer dans le jeu. A ce moment la mère découvrait le deuxième nævus sur l'épaule droite du jeune homme. Ce fut vraiment une clarté soudaine, fulgurante qui jaillissait devant ses yeux. Toutes ses idées voltigeaient en tourbillon dans son cerveau. C'était véritablement un cyclone de pensées et de souvenirs tristes et amers qui obscurcissaient son intelligence. Elle devint toute pâle, prête à défaillir. Il lui semblait que son cœur avait cessé de battre, que sa respiration manquait. « Docteur, me dit-elle, allons-nous en; reconduisez-moi à mon appartement. Il me semble que je vais mourir ».

Quand nous fûmes rendus chez elle, elle me congédia tôt. « Docteur, je suis mieux. La tranquillité, le repos me remettront. Je ne me suis jamais sentie aussi mal que cette après-midi sur l'estrade. Le soleil était si ardent, si humide, les clameurs si ahurissantes, la foule si compacte, que je n'ai pu supporter plus longtemps cette brutalité du jeu. Il me semblait qu'à chaque moment, un joueur allait s'affaisser sous l'ardeur du soleil ou sous les coups de ses adversaires. Docteur, vous pouvez me laisser; mais revenez demain. Au besoin, ma fille vous téléphonera."

Quelle nuit de tortures, cette mère dut endurer qui avait cru reconnaître son fils, le voir vivant et le savoir fiancé à sa fille, sa sœur. Une vie nouvelle lui apparaissait avec des horreurs innommables. Elle ne voyait plus que la honte, l'opprobre, le désespoir. Retrouver l'enfant du péché et lui donner sa fille comme épouse, sa faute était donc sans rémission ? Quel châtiment plus terrible que cette perspective ? Quel châtiment plus terrible que de se prosterner devant sa fille qui la croyait si pure, si sainte, et lui avouer le péché de sa jeunesse ? Le pourrait-elle jamais ? Oh! quels tourments aussi durs que ceux de l'enfer n'endurait-elle pas en ce moment ? Avouer, c'était tuer l'amour de sa fille pour elle, et, elle-même pourrait-elle vivre sans le respect et l'amour de sa

fille ? Avouer, c'était tuer sa fille qui la mépriserait avant de mourir. Avouer, c'était s'attirer le mépris du jeune homme qu'elle avait abandonné. Comme elle sentait à ce moment tout l'amour qu'elle avait pour sa fille, et aussi tout l'amour qui reprenait racine en son cœur pour l'enfant qu'elle avait privé de caresses pendant si longtemps. Oh! c'était son enfant et elle devait l'aimer de tout ce qu'une mère peut avoir d'amour. Se taire, c'était jeter sa fille et son fils dans les bras du malheur et leur faire une vie de souffrance et de remords. Pouvait-elle avouer ? Pouvait-elle se taire ? Oh! nuit d'horreur et de sanglots. Jamais âme n'avait enduré autant de cruauté du sort, de la malédiction. Jamais cœur n'avait saigné aussi abondamment par les mille déchirures cuisantes que l'amour y avait faites. Jamais corps humain n'avait autant souffert dans sa chair. Jamais yeux n'avaient eu autant de larmes à verser sur le passé, sur l'avenir. Pauvre mère, elle se tordait sur un lit de misère; les douleurs de son corps brisé, meurtri, criaient aussi haut que celle de son âme qui ne pouvait demander la mort et l'accueillir comme une libératrice, parce que, si elle fût partie en se taisant, sa fille tombait dans les bras de son fils. Oh! horreur! Y penser seulement, c'était pire que la mort qu'elle en était venue à désirer pour ses deux enfants. Dans son désespoir, elle souhaitait que la foudre vengeresse les frappât et les couchât côte à côte dans un même

tombeau avant qu'ils ne connussent leur malheur et son péché. Elle avait péché et ses enfants en portaient le fardeau écrasant. Elle aurait voulu élever la voix contre la vengeance céleste, mais son âme toute chrétienne lui dévoilait la figure sévère du Seigneur, son Dieu, dont elle craignait encore la terrible colère contre ceux qui le blasphèment.

Dans la matinée, je retournai voir ma patiente. Malgré son air apparemment résigné et les efforts qu'elle faisait pour ne pas paraître trop accablée, trop malade, je constatai chez elle un changement si grand que je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque. Elle était affaissée. Les traits de sa figure blême étaient étirés, tendus. Des grandes ombres bleuâtres cerclaient ses yeux rougis. Sa voix éteinte était triste. Ses cheveux blonds n'avaient plus les reflets de l'or; ils étaient ternes, plus pâles, comme si la vieillesse les avaient déjà touchés.

— Docteur, me dit-elle, mon fils n'est pas mort. Je l'ai vu; je l'ai reconnu. C'était le bel athlète, le fiancé de ma fille. Docteur, je vous en prie, dites, que faut-il faire? Mon fils, le fiancé de ma fille, le croiriez-vous? Est-ce possible? Je ne puis plus vivre avec cette idée; j'en deviens folle. Est-ce possible que ce soit vous, docteur, qui m'ayez annoncé autrefois la mort de mon fils pour me rendre la vie moins dure, moins pénible? Ne saviez-vous

pas qu'il était vivant et que peut-être il m'apparaîtrait un jour dans ma vie. Docteur, ce n'est pas possible, vous n'avez pu me tromper à ce point. Oh! dites que je divague. Une idée fixe me poursuit; je le sens moi-même. Mon intelligence se trouble. Je ne sais plus ce que je dis; je ne cesse de répéter les mêmes sottises, les mêmes folies. Oh! que ne suis-je morte en donnant la vie à mon fils, je ne lui aurais pas donné plus tard une sœur qui deviendrait sa fiancée. Non, docteur, vous ne m'avez pas menti, mais on vous a trompé. Dites, vous le saviez, et vous ne vouliez pas que je le sache. Voyez, docteur, je vais me calmer; je vais reprendre mes sens. Je veux apprendre la vérité quelle qu'elle soit, et vous allez m'y aider. Nous irons à la crèche de la rue... où vous aviez placé mon enfant, où toute joyeuse j'allais le voir, l'embrasser, le cajoler. On vous a faussement dit que mon enfant était mort; on l'avait donné. Je veux savoir la vérité, toute la vérité."

CHAPITRE V

DÉSESPOIR DE JEAN

Je laissai cette mère éplorée dans l'ignorance absolue des faits que je connaissais déjà et je me laissai guider pour ainsi dire dans les recherches qu'elle entreprenait. Je ne pouvais pas parler, car j'étais tenu au secret professionnel. A la crèche, la Supérieure nous fit encore bon accueil, cependant elle se montra plus réticente envers la mère. Elle feignit de faire des recherches et de ne rien trouver. Sa mémoire faisait défaut. Elle ne pouvait reconnaître l'ancienne visiteuse, qui était toujours voilée. Elle ouvrait le grand livre tiré du coffre-fort et placé sur le pupitre. Elle le feuilletait, mais ne trouvait rien. A un moment elle fut appelée par l'assistante-supérieure pour une affaire urgente. Elle s'excusa en promettant de revenir bientôt. Pendant son absence, madame Duval s'approcha du grand livre. Elle l'ouvrit à la lettre B. C'était d'abord une série de vingt ou trente Bachand, d'une vingtaine de Bagot, d'autant de Benoit, de Bernard, enfin d'une cinquantaine de Brosseau. Pour dési-

gner chaque enfant, on semblait avoir adopté, dans cette maison, la nomenclature de l'almanach des adresses de Lovell. Madame Duval eut tôt fait d'arriver aux deux noms Yves et Yvon Brosseau. Elle apprenait dès lors ce pour quoi elle était venue. Elle lut l'erreur et la correction que la religieuse m'avait déjà mentionnée. Elle était fixée; elle ne tenait plus à en savoir davantage. Elle vint s'asseoir près de moi. La religieuse revenait d'un pas moins glissant, plus pesant comme pour annoncer sa présence. Dans l'antichambre, elle replaça même une chaise qui devait être à sa place. Avait-elle intentionnellement laissé le grand livre ouvert sur le pupitre pour que madame Duval pût le consulter en son absence ? Je le crus. Elle ne voulait pas dévoiler à cette dame, qu'elle ne connaissait pas, un secret qui n'était pas le sien, mais elle la laissait libre de commettre, en son absence, une indiscrétion dont elle ne se croyait pas responsable. Sur le refus de la religieuse d'ajouter quoi que ce soit à ce qu'elle nous avait dit, nous primes congé d'elle.

Oh! si vous aviez vu le désespoir, si vous aviez entendu les lamentations de madame Duval... quand elle rentra chez elle, vous auriez difficilement enduré cette douleur. Heureusement sa fille était absente. J'appelai sa femme de chambre; je lui conseillai de mettre sa maîtresse au lit. Je prescrivis une potion calmante du

système nerveux et je promis de revenir bientôt. On me rappela le même soir. Madame Duval atterrée n'avait pu supporter le choc, elle était atteinte d'une fièvre cérébrale. Un frisson violent avait précédé la haute température que je constatais. La céphalalgie était intense, atroce. Les vomissements se répétaient fréquemment et bientôt le délire se manifestait. Les jours suivants il y eut peu de changement. Durant le jour, la malade était presque continuellement dans un état de mutisme, de torpeur profonde; la nuit le délire revenait. C'était un délire tranquille, marmottant, pendant lequel la patiente répétait toujours les mêmes phrases, les mêmes histoires. C'était toujours le cauchemar de son enfant, de son bébé qui fatiguait son cerveau. « Oh! apportez-moi mon bébé: laissez-moi le dévêtir; laissez-moi contempler le beau papillon qu'il a sur son sein gauche, le croissant de son épaule droite. Donnez-moi mon bébé. Il y a si longtemps que je l'ai vu, que je l'ai abandonné. Ah! oui, c'était un beau petit garçon. Oh! comme je l'aimais quand j'allais le voir à la crèche; comme je l'embrassais fort, très fort. J'aurais voulu l'emporter, toujours le garder avec moi, l'aimer, le chérir; mais le docteur (et elle me nommait) ne voulait pas que je l'emporte. Oh! le méchant docteur... Mon bébé est mort; je n'ai plus de bébé ». Puis elle pleurait; elle sanglotait, demandant toujours son bébé.

Heureusement le délire ne revenait que la nuit. Je n'aurais pas voulu pour tout au monde que sa jeune fille l'entendit délirer. Je craignais cependant les indiscrétions de la garde-malade qui paraissait comprendre quelques allusions à un passé qui n'avait pas toujours été sans tache. « Garde, lui dis-je un jour, ne prêtez aucune attention aux divagations de votre patiente. Madame Duval est une romanesque qui a gâté et perdu son esprit et son cœur par la lecture de livres trop licencieux. Elle se croit très souvent l'héroïne de ces romans qui ne prônent que l'adultère. Elle serait une actrice émérite, même en dehors de son délire, parce qu'elle s'identifie tellement avec les personnages de ses romans qu'elle se croit réellement l'âme dirigeante de tous les drames qu'elle lit. Elle s'attribue toutes les qualités et surtout tous les défauts, tous les vices des héroïnes qui l'ont charmée. Je la connais de longue date, et je sais que son imagination fantasque lui suggère des idées abracadabrantes que toute personne, qui ne connaît pas son caractère, peut s'imaginer être vraies. Pauvre femme, elle délire même sans fièvre, même quand on la croirait en pleine possession d'une intelligence absolument saine. Dans son délire, comme vous l'avez remarqué, elle dit des choses vraiment stupéfiantes, invraisemblables. Ce sont des souvenirs, des cauchemars qui lui reviennent de ses mauvaises lectures. Ne répétez rien à personne, surtout ne

prononcez pas le mot délire devant sa jeune fille. Pauvre jeune fille, elle croit que sa mère repose avec calme toute la nuit. N'allez pas troubler cette jeune âme, ne lui inspirez pas de craintes sur l'état de sa mère qu'elle croit en bonne voie de guérison; laissez-lui toutes ses espérances. Soyez discrète; vous êtes tenue au secret autant que moi ».

La maladie se prolongeait avec des alternatives de mieux et de pire. La garde-malade était elle-même fatiguée, épuisée, mais elle ne voulait pas céder sa place auprès de cette patiente qu'elle aimait beaucoup depuis longtemps. Le jour elle se faisait remplacer quelquefois par la jeune fille ou quelque autre personne de son choix; mais la nuit elle tenait absolument à veiller. Un soir, le jeune Clément s'offrit à la remplacer quand la malade serait calmée et endormie. La garde-malade s'alla reposer sur le sofa dans la chambre voisine, pendant que le jeune homme s'assit sur une chaise près de la porte dans la chambre de la malade. Il avait allumé une veilleuse placée sur une table près de lui. Il tenait un livre qui lui cachait presque toute la figure; mais il était plus attentif au moindre mouvement de la patiente qu'à la lecture de son livre.

Quelques minutes plus tard, la malade immobile dans son lit, les yeux fixés au plafond, commençait un

délire tranquille. « Garde, dit-elle, approchez-vous de mon lit. J'ai un secret à vous dire. Je parlerai tout bas; je ne veux pas que d'autres m'entendent. Mon premier bébé, un beau petit garçon, avait des marques que je reconnaîtrais encore si je le voyais... Il doit être bien grand aujourd'hui; mais il ne peut pas l'être puisqu'il est mort tout petit, il y a vingt-trois ans... Au-dessus du mamelon gauche, il avait une tache en forme de papillon, une autre en forme de croissant sur l'omoplate droite... Garde, tenez bien le secret pour vous seule; ne le dites jamais. Personne ne le connaît parce que c'est l'enfant du péché... Je l'ai abandonné dans une crèche. J'allais le voir souvent avec le docteur (elle me nommait encore) qui l'avait mis au monde. Oh! je l'aimais beaucoup... Puis je ne l'ai plus revu puisqu'il est mort tout petit... Oh! non, non; je me trompe, je l'ai revu puisqu'il est ressuscité... C'est un bel étudiant en médecine. Je l'ai reconnu, il jouait à la crosse dans une joute entre étudiants... Gardez bien mon secret; ne le dites pas à l'étudiant parce qu'il mépriserait sa mère qui l'a abandonné... Oui, je l'ai vu dans la joute de crosse dont il était le champion... Il avait la figure congestionnée, toute rouge. Il était tout en nage; la sueur dégouttait de son front, de ses cheveux. Son chandail était tout déchiré, tout trempé. Je ne l'avais pas encore reconnu parce qu'il était le fiancé de ma fille. J'en était fière, car il

avait beaucoup d'entrain, beaucoup d'ambition... Et ma fille, qui l'aimait tant, le voyait s'approcher tout souriant et heureux de subir sa punition près d'elle... Oh! le bel athlète!... Il prenait le mouchoir que ma fille lui présentait pour s'essuyer le front, la figure, la poitrine. C'est alors que j'ai vu et reconnu le signe de mon enfant. Oui, c'était vraiment mon enfant, mon fils; et mon fils était le fiancé de ma fille... Il était mon fils comme elle était ma fille... Puis il se retourna pour s'élancer au jeu et je vis l'autre signe sur l'épaule; et puis après je ne vis plus rien, j'avais perdu connaissance... Quand je repris mes sens, j'étais dans mon lit, le docteur et ma fille à mes côtés... Mon fils n'y était pas... Garde, je veux vous montrer mon sein; voyez-y le papillon; regardez mon épaule, voilà le croissant... Si jamais vous soignez mon enfant, vous le reconnaîtrez facilement, prenez ma place auprès de lui. Soignez-le comme je le soignerais moi-même mais ne lui dites jamais mon secret ».

La malade fatiguée, épuisée, se retourna dans son lit et s'endormit paisiblement. Le jeune homme, qui n'avait pas bougé, pour ne pas dévoiler son identité, se leva tout chancelant et s'enfuit. Une sueur froide inondait son front. Il était d'une pâleur verdâtre de cadavre. C'est en titubant qu'il descendit l'escalier et gagna la porte de sortie. Dans son cerveau, c'était la nuit sombre,

ténébreuse, remplie de cauchemars, de spectres dansant une farandole interminable. Il zigzaguait le long des maisons, au bord des trottoirs, évitant les rues éclairées, s'asseyant parfois sur quelque banc isolé dans le fourré d'un square. La rage plein le cœur, il maudissait le sort, il regrettait sa naissance; il implorait le néant de le reprendre dans ses abîmes; il suppliait la mort de venir à son secours. Puis sans but, insouciant des traîtrises du chemin, il marchait à travers les rues de la ville, indifféremment sur la chaussée ou le trottoir. Les autos rapides le frôlaient. Il ne les voyait pas ou en désirait le choc qui lui donnerait la mort. Il était fou de désespoir, fou de douleur au cœur. Quand il pensait, c'était à sa Berthe qui semblait glisser dans un précipice profond. Il la voyait dans sa chute interminable, lui tendre les bras. Il s'entendait appeler par sa voix si chère. Et puis plus rien que le vacarme de la cataracte au fond du précipice qui avait englouti sa chère Berthe. Des tourbillons de pensées noires lui donnaient le vertige, lui martelaient la tête comme des coups de marteau sur une enclume. Il s'asseyait encore au bord des trottoirs, ou sur des bancs isolés, et la tête entre ses mains, les coudes sur les genoux: « Ma mère à moi ? pensait-il, cette femme que j'ai entendue, dans son délire, se vanter d'être ma mère, serait-elle réellement ma mère ? c'est impossible. Oh! non, c'est moi qui ai déliré. Quand je me suis assis près de la porte pour

veiller cette malade, j'étais fatigué, accablé de sommeil: Je n'avais pas dormi depuis plusieurs nuits afin d'étudier mes examens. Je tombai dans un sommeil lourd et, dans un accès de somnambulisme, je me suis approché du lit de la patiente; je me suis assis tout près, et j'ai rêvé que j'étais la garde-malade, que la patiente me parlait, qu'elle me dévoilait son passé, un passé coupable. Dans mon rêve, j'ai cru qu'elle me montrait son sein, son épaule, le papillon, le croissant que j'avais tant remarqués sur moi. Cette histoire que je croyais entendre, ce sein que je croyais voir, c'était ma folle imagination qui les créait. Comme on sort d'un rêve pénible qui donne le cauchemar, je me suis éveillé tout ruisselant de sueurs froides et tout effrayé de me voir si près du lit. Oh! non, non, je n'ai pas rêvé; c'est la malade qui m'a parlé, qui m'a montré son sein, son épaule... Est-elle réellement ma mère comme elle le dit ? Comment le savoir ? Quand elle recouvrera la raison, quand elle sera guérie, pourra-t-elle me voir sans frémir ? pourra-t-elle me reconnaître comme son enfant, l'enfant qu'elle aurait abandonné ?... Alors que deviendra Berthe, ma fiancée ? Horrible cauchemar! Oh! non, non, Berthe n'est pas ma sœur; elle est ma fiancée. Je la veux tenir dans mes bras, sur mon cœur Elle ne sera jamais à d'autre que moi. Non, non, cette femme n'est pas ma mère, et sa fille n'est pas ma sœur;

non, elle est ma fiancée. Elle sera à moi seul pour l'éternité, l'épouse de mon cœur. la compagne de ma vie ».

Dans les rues de la ville, les lampes électriques ne donnaient plus de lumière, tout juste un petit point à peine brillant comme une luciole, dont l'éclat s'évanouissait rapidement dans la grande lueur du jour naissant. Quelques voitures, cahotant sur le pavé, réveillaient les échos endormis depuis la veille. Quelques passants cheminaient, qui s'arrêtaient tout étonnés de voir un jeune homme debout, adossé comme une personne ivre au tronc d'un arbre. Il était blême, d'un ton verdâtre. Il avait la tête penchée sur la poitrine, les yeux ternes, fixes, les cheveux ébouriffés, les bras ballants. Une vieille femme passait qui s'en allait à la première messe. Elle s'arrêta devant le jeune homme qui ne la voyait pas, qui ne bougeait pas. Elle lui toucha trois fois l'épaule « Jeune homme, dit-elle, êtes-vous malade ?» Le jeune homme crut qu'un fer rouge touchait le croissant de son épaule. Il en éprouva une douleur vive qui le réveilla de son cauchemar affreux. Il regarda la vieille avec des grands yeux effrayés, et sans répondre, il s'enfuit dans une course affolée vers sa demeure où il se jeta sur son lit en proie à une agitation fiévreuse, délirante. Là encore des idées sombres, des pensées amères continuèrent à marteler son cerveau. Il en était arrivé à maudire la vie,

à maudire l'amour de son père, de sa mère, et les bienfaits qu'il avait reçus d'eux.

« S'ils ne sont ni mon père, ni ma mère, comme cette femme en délire le prétend, disait-il dans des crises de rage, pourquoi m'ont-ils tiré de cette crèche où, inconnu, je n'aurais jamais connu ni l'amour, ni les douceurs de la vie, qui pèseront désormais du poids le plus accablant sur mon âme à jamais meurtrie, sur mon cœur toujours saignant, sur mon esprit pour toujours obscurci. O! mort, je t'appelle à grands cris; si tu ne veux pas de moi, laisse au moins la folie, ta sœur, venir à mon secours. Que je ne sente plus rien de la vie, que mon corps tombe en pourriture, que mon intelligence sombre à tout jamais, que je ne reconnaisse plus mes parents si bons, que je ne revoie plus cette mère dénaturée qui a tué mon bonheur, qui m'a jeté dans les tourments de l'enfer, voilà ce que je veux. O! mère cruelle, c'est dans l'enfer, oui dans l'enfer que tu me précipites, car ne plus aimer Berthe comme ma fiancée, c'est le feu de cet endroit maudit qui me brûle; mon corps en souffre et en endure des angoisses inénarrables, et mon âme souffre encore plus du bonheur qu'elle ne pourra jamais atteindre. Oh! souffrance de ma chair, désespoir de mon âme. Mais toi, ma Berthe, que deviendras-tu si je meurs de corps et d'esprit ? Ne souffriras-tu pas autant que moi dans ta chair et dans ton cœur ? Pourquoi donc ai-je vu tes beaux cheveux dorés

qui font rêver à l'aurore ? tes beaux yeux bleus qui font penser au ciel ? ta bouche toujours souriante où j'espérais goûter le bonheur avec tes baisers ? Pourquoi ai-je entendu soupirer ton cœur si aimant qui battait dans un synchronisme parfait avec le mien ? ta voix si enchanteresse qui appelait l'amour et la passion... Non, O! ma Berthe, je ne suis pas le fils de ta mère. Non, je ne suis pas ton frère. Je suis ton fiancé... Cette femme, ma mère ? Oh! non, je n'ai jamais goûté ses baisers, je n'ai jamais senti ses caresses; je n'ai jamais perçu les battements de son cœur sur ma poitrine; ma tête ne s'est jamais reposée sur son épaule; ma bouche n'a jamais sucé à son sein le lait de l'amour maternel, de l'amour filial, elle ne peut donc pas être ma mère. Non, non, cette femme n'est pas ma mère; et toi, Berthe, tu n'es pas ma sœur; tu es ma fiancée, ma fiancée bien-aimée... O! Dieu cruel, pourquoi, si c'est vrai, m'as-tu fait naître de cette femme qui devait être la mère de ma fiancée ? Dieu impitoyable, pourquoi as-tu mis Berthe sur ma voie ? N'était-ce pas assez de m'avoir fait deux fois enfant du péché... O! mon Dieu! que dis-je ? je blasphème ton saint nom. Pardonne à ma folie; O mon Dieu, pardonne à mon délire. O! mon Dieu, je ne sais ce que je fais, ce que je dis. Cette nouvelle, comme un coup de foudre, a paralysé mon esprit. Mon intelligence en est complètement obscurcie. Mon imagination ne comprend plus rien à la vie. Où suis-je et que

suis-je ? Moi, le fils de cette femme ? Mais qui donc l'a dit ? Elle, cette femme ? Mais elle délire; elle est folle. Puis-je croire cette démente dont la fièvre surexcite davantage le cerveau ? N'est-ce pas plutôt moi qui ai rêvé, qui ai fait un de ces cauchemars qui donnent le délire même après le réveil ? La fatigue à la suite de mes études prolongées, la douleur de voir la mère de ma fiancée si gravement malade, le chagrin de constater le retard indéfini à notre union, n'est-ce pas suffisant pour épuiser toutes les forces de mon cerveau, l'anémier, l'affaiblir au point d'en devenir fou ? O! mon Dieu, qui donc me dira qui je suis ? Non, non, je ne suis pas le fils de cette femme. Oh! plus tard je serai heureux, quand elle recouvrera tout son esprit, quand j'unirai ma vie à celle de ma bien-aimée Berthe, de l'appeler ma mère et de la vénérer comme telle puisqu'elle est la mère de ma fiancée; mais aujourd'hui elle n'est pas ma mère et Berthe n'est pas ma sœur. Cependant si son délire seul a pu me dévoiler un secret qu'elle m'avait toujours caché, si elle m'avait dit la vérité dans sa folie... Mais qui me le prouvera ? Alors je ne serais plus que le remords vivant d'une mère que je n'ai jamais connue, la punition de son crime, la malédiction qui retombe sur la tête d'une progéniture innocente. Si c'était vrai, que ferais-je, que deviendrais-je ? Et ma Berthe ?... O! mon Dieu, Dieu miséricordieux, épargnez-moi cette douleur, cette affliction plus cruelle

que la mort; éloignez de moi ce calice d'amertume... Si c'était vrai, O! mon Dieu, donnez-moi la force d'expier pour elle. Qu'elle soit pardonnée; qu'elle devienne heureuse. O! mon Dieu, jetez sur mes épaules tout le fardeau qui l'accable, qui l'écrase depuis trop longtemps. Je suis prêt à en porter tout le poids. Mais ma Berthe qui est innocente, qui est le fruit d'une union légitime et sainte, doit-elle supporter ce poids trop lourd pour ses faibles épaules ? Doit-elle payer la rançon de cette faute dont le secret m'écrasera ?... Oh! son cœur, son pauvre cœur .. Non, non; j'ai le délire... j'ai été contagionné cette nuit... La folie de madame Duval s'empare de mon cerveau. Pauvre femme, elle est atteinte d'une méningite cérébro-spinale... Le microbe qui la tue a déjà envahi mes méninges... Je le sens... Ma tête est lourde; elle va éclater... Ah! que je souffre... Est-ce que je divague réellement... Pourquoi ces frissons violents qui agitent mes membres ?

Jean prenait son pouls. Son cœur battait précipitamment. Des bouffées de chaleur lui montaient à la figure. Ses membres inférieurs semblaient se dérober sous lui. Il portait à sa bouche le thermomètre qu'il craignait de briser tant ses dents claquaient. Pas de température. Et il lançait avec force contre le mur le thermomètre qui mentait. Puisqu'il n'avait pas de fièvre,

il n'était donc pas malade; il ne délirait pas. C'était donc vrai ce que lui avait dit madame Duval. La rage le reprenait. La folie l'aveuglait. Il blasphémait. Il maudissait cette femme coupable qui lui avait dévoilé un secret qu'elle aurait dû emporter dans la tombe. Il regrettait avec des paroles acerbes sa complaisance envers la garde-malade dont il avait eu pitié de la fatigue.

Quand il se jetait sur son lit pour pleurer dans ses oreillers, le sommeil semblait alourdir ses paupières, mais bientôt des cauchemars épouvantables le rejetaient dans des transes inénarrables. C'était la mort qui le guettait. Dans sa main ensanglantée, il tenait un poignard acéré qu'il avait plongé dans le cœur de sa Berthe gisant à ses pieds. Et de la large plaie un sang noir giclait qui l'éclaboussait tout entier. Madame Duval lui arrachait le poignard des mains et le lui plongeait dans le cœur d'une main ferme, avec un rictus diabolique. Et Jean se levait pour chasser les cauchemars. Et il appelait sur lui-même toutes les malédictions, excepté celle de perdre sa Berthe. Perdre sa Berthe c'était pour lui souffrir tous les tourments de l'enfer. Par moments cependant, ses pleurs paraissaient calmer ses angoisses et moins agité il se disait: « Pourquoi attacher tant d'importance aux idées délirantes d'une pauvre malade ?»
C'est ainsi que Jean passa la plus triste nuit de sa vie. Tard le matin, ses sanglots s'apaisèrent et il s'endormit

avec l'espérance que son professeur, qu'il ne tarderait pas à voir, lui rendrait complètement le calme et le bonheur de toujours aimer sa Berthe.

Quelques heures plus tard, Jean me demandait par téléphone un rendez-vous pour une question urgente. Je lui fixais une heure. A l'instant convenu, le pauvre jeune homme était dans mon bureau. Ah! quelle triste mine il avait. La surprise, les inquiétudes, les tourments étaient écrits en gros caractères sur sa figure. Le peu de sommeil qu'il avait pris n'avait pas été assez réconfortant pour dissiper les idées sombres qui flottaient dans son esprit. Le trouble continuait à agiter son imagination. Il était nerveux, tenait difficilement en place. Il gesticulait constamment, se prenant la tête à deux mains ou se passant une main devant les yeux comme pour en chasser quelque nuage qui lui obscurcissait la vue. Ses lèvres blêmes se contractaient énergiquement sur ses dents serrées, ou s'entr'ouvraient comme pour donner libre cours à des paroles qui s'étranglaient dans son gosier.

— Qu'y a-t-il donc, mon cher ami, lui dis-je, vous êtes tout agité, tout nerveux. Je vois, vos examens vous fatiguent. Soyez tranquille, soyez calme. Vous vous épuisez; vous travaillez trop. Etudiez le jour; dormez vos nuits entières, et vous ne serez pas le dernier aux examens.

— Docteur, me répondit-il, mes examens ne m'in-

quiètent pas. Si vous saviez la nuit infernale que j'ai passée, vous comprendriez mon énervement. Depuis cette nuit, je ne comprends plus la vie. Mon passé, que j'avais cru heureux, rempli de douceurs et d'amour, s'est effondré en un instant. Je tombe dans un gouffre dont je ne puis voir le fond. Je ne suis plus le fils de mes parents qui ont cru, dans leur bonté, me donner tout ce que la vie pouvait avoir de bien-être, de jouissance. Je ne suis plus le fils de M. et Mme Pierre Clément... je ne suis plus un Clément... je ne suis plus Jean, le Jean de ma Berthe... je n'ai plus de nom... je suis un bâtard... Une femme, cette femme que j'aurais aimée comme une mère, puisqu'elle est la mère de ma fiancée, m'a dévoilé, cette nuit pendant un accès de délire, le secret de ma naissance illégitime... Elle se dit ma mère, et c'est vous qui m'avez mis au monde... Je serais le fils naturel de cette femme... O! docteur, comprenez-vous maintenant mes hésitations, mon trouble, ma folie ? Moi, un bâtard!... Quoi, je n'aurais plus de parents; je n'aurais plus de fiancée ? Et ceux qui m'ont élevé, qui ont guidé mes premiers pas, qui m'ont appris à prononcer les doux noms de père et de mère, ne seraient plus rien pour moi. Pouvez-vous vous imaginer ce qu'ils ont été pour moi et ce qu'ils seraient désormais si c'était vrai ? Oh! je suis leur fils, et ne veux être que leur enfant. Nuls autres qu'eux ne connaîtront jamais mon amour filial. C'est à eux que je dois la vie et

c'est à eux seuls que je vouerai à jamais toute ma reconnaissance .. Je ne crois pas cette femme en délire. Elle ment; elle n'est pas ma mère... Non, non, je ne suis pas son fils... Si elle était ma mère, je n'aurais plus de fiancée... Mon Dieu, que vais-je devenir ? Et ma Berthe...

— Que dites-vous là, malheureux jeune homme ? D'où vous vient ce délire, cette folie ? Vous prenez trop de stimulants pour soutenir vos forces et vous tenir éveillé afin d'étudier plus. Abandonnez l'usage de la strychnine; ne buvez plus de café et ne goûtez pas à l'alcool.

— Ecoutez-moi, docteur, vous jugerez après si je puis être calme quand vous aurez entendu les révélations qui m'ont été faites cette nuit. Vers minuit, j'ai voulu remplacer auprès de madame Duval la garde-malade exténuée pour qu'elle prît un peu de repos. La malade reposait. Un livre à la main, j'étais assis près de la porte. Une toute petite veilleuse faisait beaucoup d'ombre dans la chambre. Tout à coup, madame Duval parut s'éveiller. Elle avait les yeux fixés au plafond, et de sa main elle m'indiquait une chaise tout près du lit: « venez me dit-elle, vous asseoir ici. Garde, j'ai un secret à vous dire, mais vous ne le dévoilerez à personne.» Dans son délire, la patiente me prenait pour la garde-malade. Je crus qu'il n'y avait aucun inconvénient à entendre ce secret illusoire d'une délirante. J'avais entendu, sans

jamais y attacher aucune importance, tant d'aberrations des idées pendant mon séjour à l'hôpital que je crus qu'il n'y avait pas plus de mal à entendre de nouveau ces divagations d'une délirante.

"Je m'approchai du lit. Hélas! ce secret, c'était l'aveu du péché; c'était l'aveu de ma naissance, cachée à tout le monde excepté à vous qui m'aviez mis au monde. La malheureuse avouait tout. Vous étiez son médecin. C'est vous qui m'aviez placé dans une crèche. C'est avec vous qu'elle venait souvent me voir. C'est de vous qu'elle apprit ma mort quand j'étais tout petit. Elle me donna la preuve irréfutable que j'étais son fils. Elle me montra son sein gauche où je vis le papillon en tout semblable à celui que j'avais sur le sein gauche. Elle me fit toucher du doigt le croissant de son épaule droite encore semblable à celui que j'ai sur mon épaule droite. Puis la patiente s'endormit de nouveau. Je me sauvai en proie au trouble le plus accablant. J'errai comme un fou par les rues de la ville et je ne réintégrai ma chambre qu'au jour levant. Et là encore des tourments affreux me déchiraient l'âme et le cœur. Ah! quelle nuit épouvantable! Me comprenez-vous maintenant ? Vous expliquez-vous mon délire, ma folie ?... Suis-je le fils de cette femme, le frère de ma fiancée ? Ah! docteur, dites, dites la vérité. Oh! non, non; je ne suis pas le fils de cette femme, le frère de ma fiancée. Ce serait pire que la mort, ce serait le

désespoir qui conduit à la véritable folie. Oh! docteur, dites-moi que je ne suis pas son fils, plutôt tuez-moi avant de m'avouer cette vérité ».

— Mon cher enfant, répondis-je à ce jeune homme fou de douleur et de désespoir, on ne doit attacher aucune importance au délire des fébricitants. Madame Duval était une lectrice assidue, passionnée des livres les plus licencieux. Elle a façonné son caractère et son esprit sur ces modèles odieux qu'elle trouvait si bien décrits.

"Ne savez-vous pas que ces auteurs pornographes ou simplement pervers, qui se sont donné pour mission de corrompre la jeunesse, savent si bien envelopper leurs œuvres néfastes dans des fioritures de style qu'ils les rendent attrayantes pour les esprits faibles, les intelligences plus ou moins fantasques. Ils savent enjoliver les actions les plus obcènes dans des cadres gracieux pour leur donner l'apparence de la vertu qui naît de l'ordure de la vie sociale. Ils décrivent impitoyablement, crûment les choses les plus vulgaires, les plus basses, comme si c'était tout naturel de les démontrer dans toute leur laideur pour en faire sourdre ensuite quelques conclusions à peine ébauchées que les lecteurs, friands des descriptions de la malhonnêteté, oublieront plus tôt et plus facilement que le mauvais exemple qui leur a été donné tout d'abord. On a écrit un livre à thèse qui porte le mal en soi. On a conclu par deux mots semblant réparer

l'erreur et c'est tout. Hélas! le mal est fait et l'esprit du lecteur en reste tout imprégné. Ne ferait-on pas mieux de décrire une jolie fleur plutôt que de brasser le fumier d'où elle prend sa vie ? Malheureusement, trop se complaisent à la lecture de ces romans et se délectent des odeurs malsaines qui en émanent.

« Eh bien! le croiriez-vous, madame Duval est une lectrice passionnée de ces romans à thèse néfaste. Mais elle est tellement bien élevée, si délicate et si discrète que, lorsqu'elle n'est pas malade, lorsqu'elle a tout son bon sens, vous ne pourriez jamais vous douter de sa passion. Pas une seule insinuation de son goût dépravé n'est jamais sortie de sa bouche, et cependant aujourd'hui qu'entendez-vous ? Son cerveau malade, surexcité par la haute température, ne se souvient plus que des mauvaises lectures qui l'ont imprégnée si fortement. Aujourd'hui, madame Duval est la délirante qui se confesse tout haut des fautes d'autrui qu'elle prend à sa charge. Un soir, je l'ai veillée et j'ai été tout étonné des choses les plus abracadabrantes qu'elle disait. Ce n'était pas la première fois que j'assistais à des scènes semblables. Qui ne sait que les personnes les plus innocentes, les plus rangées et je dirais même les plus saintes, ont parfois, durant leur maladie, des délires à nous faire supposer les choses les plus abominables, à nous faire croire qu'elles sont des impudiques.

« Bientôt j'eus le secret de la direction du délire de madame Duval. Pendant qu'elle reposait paisiblement, je me promenais à pas feutrés dans sa chambre et le boudoir attenant. Contre mes habitudes, je commis une indiscrétion bien involontaire qui me révéla l'espèce de délire dont j'étais le témoin. Dans un coin du boudoir, j'avais remarqué un beau secrétaire en acajou. La clé du compartiment vitré était dans la serrure. J'eus la curiosité de l'ouvrir pour admirer de plus près les belles reliures des quelques livres qui s'y trouvaient. Hélas! c'étaient tous des volumes qu'une jeune femme ne doit pas lire. J'en fus tristement édifié et je compris dès lors le délire navrant de madame Duval.

« Comprenez-vous maintenant, mon cher ami, et pouvez-vous attacher une réelle importance à la fausseté des paroles qu'elle prononce dans son délire ? Je connais assez l'honnêteté de cette sainte femme pour vous dire: soyez tranquille; continuez d'aimer votre chère Berthe, car elle vous est destinée.»

Je mentais; mais de tels mensonges ne sont-ils pas permis quelquefois au médecin, pour cacher les secrets qu'il ne peut dévoiler et pour détourner les soupçons malveillants de l'esprit de ceux qui recherchent la vérité par des voies indirectes.

« Madame Duval, ajoutais-je, s'imagine qu'elle a vécu ces drames de l'amour adultère. Et si elle s'accuse

d'une faute qu'elle n'a pas commise, c'est qu'un souvenir des mauvais romans revient à son cerveau malade.

« La première atteinte de son délire, de sa maladie actuelle, lui est venue à la joute de crosse où vous avez si bien conquis l'enthousiasme des spectateurs. Il faisait horriblement chaud cette après-midi là. Un soleil de plomb fondu répandait des vagues de feu sur l'estrade. Les acclamations, les cris féroces des spectateurs, la brutalité du jeu, tout enfin contribua à augmenter le malaise que madame Duval éprouvait déjà avant de monter sur l'estrade. Cette chaleur, ce vacarme lui donnèrent un transport au cerveau dont je m'étais aperçu rapidement. J'avais offert à madame Duval de nous retirer. Elle refusa; sa jeune fille prêtait tant d'attention au jeu qu'elle n'osait pas la priver de cette distraction et de ce plaisir. C'est au moment où madame Duval vit votre signe au sein qu'elle perdit connaissance; mais croyez-moi, cette vue n'avait rien eu à faire avec son évanouissement momentané. Quelle relation peut-il y avoir entre ces signes que vous présentez tous deux, madame Duval et vous ? Quand vous aurez pratiqué la médecine pendant de longues années, vous verrez des taches semblables chez des personnes parfaitement étrangères les unes aux autres; vous rencontrerez des sosies si ressemblants que vous vous demanderez si ce ne sont pas des jumeaux. Faut-il voir là un retour à l'atavisme

qui a pris sa source deux cents, trois cents ans auparavant ? Vieux praticien, vous ne vous étonnerez plus de rien, ou plutôt vous serez toujours étonné sans pouvoir donner d'explication à la fortuité des rencontres.

— Cher maître, je vous comprends ; vous ne pouvez me répondre franchement ni oui, ni non. Vous êtes tenu au secret. J'ai imaginé un autre moyen de savoir la vérité. Mes parents sont très superstitieux ; ils croyent fermement à la réalité ou à l'accomplissement des rêves. Je vais me rendre chez eux et je vais leur dire bien posément, quand nous serons encore à table, après le repas, à causer de choses indifférentes : « chers parents, depuis une semaine, toutes les nuits, j'ai des cauchemars, des songes troublants. Un rêve effrayant me revient plus souvent. Une femme blonde, jolie, tout en larmes, m'apparaît. Elle s'approche de mon lit. Elle étend le bras en me disant : regarde ton sein, regarde le mien, n'y vois-tu pas le même papillon. Prends ce miroir, me dit-elle encore, regarde ton épaule, regarde la mienne ; n'y vois-tu pas le même croissant ? Me reconnais-tu par ces signes. Je suis ta mère. Je t'avais perdu, je te retrouve ; reviens à moi. Oh ! si tu savais comme je t'aime, comme j'ai souffert en te cherchant toujours ». A ce moment je regarderais mes parents bien en face pour lire la vérité dans leur physionomie. Leur expression ne me mentira pas. Leur surprise déchirera le voile qu'ils ont jeté sur le secret de ma nais-

sance, s'ils ne sont pas réellement mon père et ma mère. Ils se regarderont tout étonnés; ils rougiront, ils pâliront tour à tour, et ils resteront pendant quelques instants bouche bée.

— Malheureux enfant, vous avez encore le délire. Laissez calmer vos nerfs, laissez tomber votre fièvre avant d'entreprendre une pareille épreuve, une si cruelle démarche auprès de vos bons parents. Réfléchissez et vous comprendrez tout ce que vous devez à ceux qui vous ont tout donné. Qu'avez-vous à leur reprocher ? Parce qu'une patiente en délire vous a suggéré un fait inacceptable, une chose absurde, vous vous croyez justifiable d'aller en un instant rompre le charme d'une vie si heureuse. Soyez juste, soyez honnête pour ceux qui vous ont donné la vie et fait ce que vous êtes.

Le pauvre jeune homme, toujours en proie au doute et dans des angoisses mortelles, sanglotait dans mon bureau. J'eus beaucoup de misère à le calmer et à ramener un peu de paix dans son âme. Il partit moins malheureux, me promettant d'oublier cet incident qui l'avait si cruellement éprouvé.

CHAPITRE VI

CHANGEMENT DANS LA VIE DE MADAME DUVAL

La maladie de madame Duval fut longue; la convalescence traîna également. Le mariage, qui devait se faire dans les premiers jours de juillet, après la collation des diplômes aux médecins nouveaux, comme il avait été convenu avant la maladie de madame Duval, était remis de mois en mois de consentement mutuel entre les deux fiancés. Les jours d'attente paraissaient bien longs aux deux amoureux; mais la jeune fille aimait tant sa mère qu'elle ne pouvait se faire à l'idée de la quitter un seul instant avant de la voir parfaitement rétablie. Epouse, elle voulait donner toutes les heures, tous les instants de sa vie au bonheur de son époux, ne plus le quitter, être à lui seul. L'obstacle à leur mariage semblait aiguillonner davantage l'amour des deux jeunes gens. Ils étaient plus souvent ensemble. Le jeune homme, riche par ses parents, ne pensait pas encore à s'établir avant son mariage. Il paraissait avoir oublié complètement les

révélations que madame Duval lui avait faites pendant son délire. Au contraire la cruelle épreuve par laquelle il avait passé semblait lui donner un regain d'amour, et plus d'ardeur dans l'épanchement de ses sentiments. Malheureusement, malgré sa présence presque continuelle à la demeure de sa fiancée, il pouvait la voir rarement seule. La jeune fille ne quittait jamais sa mère qui demandait encore beaucoup de surveillance. Elle prenait du mieux tous les jours, cette pauvre mère ; cependant elle avait encore souvent des accès de mélancolie, de mutisme qui faisaient craindre un retour de la maladie ou une aggravation de certains symptômes inquiétants. Les deux amoureux étaient forcément confinés dans le boudoir ou sur la véranda avec cette mère qu'il fallait distraire et ne pas quitter. La vue et la présence muette de l'objet de leur amour ne leur étaient pas suffisantes. Comment pouvaient-ils épancher le trop-plein de leur cœur devant cette pauvre malade ? Que de choses ils auraient aimé se dire qu'ils étaient obligés de sous-entendre ou de taire ! Ils en souffraient beaucoup. Parfois ils se demandaient si madame Duval, réellement malade, ne devenait pas trop exigeante ou trop égoïste ? Ne feignait-elle pas plutôt la maladie ou l'ennui pour leur éviter des tête-à-tête qu'elle ne leur permettait plus. Le jeune homme surtout se désespérait de cette présence continuelle. Il en vint presque à haïr cette femme qui lui

enlevait tant de bonheur. Mais pouvait-il s'empêcher de revoir sa Berthe, de contempler l'or ruisselant de ses cheveux, de se mirer dans l'azur de son regard humide, de se plaire au carmin de ses lèvres qui appelait ses baisers. Pouvait-il se priver de la mélodie de sa voix ? La voir, la revoir, l'aimer même en silence, c'était pour lui une joie céleste ; mais était-ce suffisant à son grand amour ? Berthe, elle-même, consumée par un amour sans épanchement, sans extériorisation, languissait, et par moments de gros soupirs exprimaient toute sa souffrance, la souffrance de l'amour qui ne peut se déclarer, qui ne peut dire ce que le cœur le plus aimant renferme de si beau, de si doux, de si tendre. Berthe aurait entendu toujours, oui toujours, la voix harmonieuse de son chéri ; le jeune homme aurait écouté inlassablement la parole mélodieuse de sa bien-aimée, mais tous deux étaient privés de ce chant qui leur plaisait tant. Dire qu'on aime c'est si doux à prononcer, si harmonieux à entendre, et ils étaient privés de se le dire et de l'entendre. Mais toute mélodieuse qu'elle soit, la parole est un chant qui s'évapore, qui s'enfuit avec la minute. L'écho ne s'en répercute pas longtemps ; le son s'éteint vite, et il ne reste plus, quand on voudrait dans la solitude entendre de nouveau la douceur de cette voix, qu'un faible souvenir dans le cœur que l'oreille ne perçoit pas. Aussi, sevrés trop tôt de ces tendresses de l'amour qui s'épanche dans les tête-à-tête

par des paroles, presque toujours les mêmes, mais si tendres, nos jeunes amoureux firent comme les amants dont l'amour n'est jamais satisfait s'il n'emprunte pas le billet doux où la missive quotidienne, ils s'écrivirent de longues lettres où ils retrouvaient tout leur cœur, toute leur âme. Ils y mettaient plus que leur bouche n'aurait pu en dire. Que de secrets, en effet, le papier peut-il recevoir que les lèvres n'osent dévoiler! Les sentiments y trouvent plus d'ardeur, les pensées plus d'éloquence. On les revoit toujours ces mots si doux; les yeux s'en saturent; la bouche les prononce à satiété; l'esprit s'en délecte; le cœur s'y réchauffe. Que de lettres se sont-ils écrites! Que de serments se sont-ils faits dans ces missives qu'ils ont conservées pour retrouver leur jeunesse plus tard! Leur amour était empreint des sentiments les plus chaleureux.

Les jours passaient et la malade devenait moins triste, plus souriante. Elle était très affable pour le jeune homme qu'elle invitait souvent à sa table. Elle s'interposait moins souvent dans le tête-à-tête des jeunes gens qu'elle semblait chérir davantage. Eux jouissaient de plus de liberté. Toujours gaie devant le jeune homme, madame Duval devenait quelquefois songeuse quand elle était seule avec Berthe. Dans ces moments de tristesse, Berthe l'entourait de soins plus assidus, mais elle pouvait rare-

ment dissiper ces accès de mutisme. A quoi pensait alors cette mère dont la vie s'était métamorphosée ? Elle avait des jours de gaieté folle, alternant avec des heures de tristesse sombre. Elle recherchait le monde et ses plaisirs, ou la solitude qui permet à l'âme de se replier sur soi-même, au cœur de se scruter, à l'esprit de méditer. Berthe ne comprenait plus sa mère.

Avant sa maladie, madame Duval aimait les plaisirs et les joies qu'on trouve en dehors des sociétés ou réunions nombreuses et mondaines où les femmes font assaut de frivolités, étalent leurs toilettes comme aux expositions, exhibent leur décolleté et beaucoup de leur nudité comme dans un marché d'esclaves; où les hommes, papillons volages, aiment à tuer le temps dans des flirts continuels sans autre but qu'une galanterie excessive, parfois niaise et de mauvais aloi. Madame Duval était riche, instruite, très intelligente; elle aurait pu briller dans ces réunions, mais elle aimait mieux la simplicité, la tranquillité du petit groupe d'amis qu'elle s'était choisis selon ses goûts. Elle aimait beaucoup le fiancé de sa fille. Elle était donc heureuse et ne demandait pas plus à cette vie qui lui souriait et satisfaisait pleinement son enfant. Berthe n'était heureuse qu'avec son bien-aimé. Elle refusait constamment toutes les invitations mondaines où elle sentait tout le vide de ces grandes réunions.

Après sa maladie, madame Duval n'était plus la même. Elle se lançait dans les plaisirs, les bals, les soirées ; elle voulait jouir de la vie. Elle cherchait à y entraîner sa fille. La vie tranquille n'avait plus aucun attrait pour elle. Elle ouvrait fréquemment ses salons à la jeunesse. Elle se rajeunissait elle-même au milieu de cette jeunesse turbulente, frivole. Berthe partageait sans entrain les plaisirs de sa mère, parce qu'elle y voyait la distraction propre à la santé de celle qu'elle aimait tant. « Maman, disait-elle parfois à sa mère, je ne te comprends plus. Nous étions si heureuses autrefois soit en famille, soit au milieu de notre petit cercle d'amis. Tu étais toujours souriante, toujours gaie. Nous nous suffisions. C'était le temps du vrai bonheur. Aujourd'hui tu es d'une gaieté folle ou d'une tristesse que je ne puis m'expliquer. Pourquoi cette gaieté qui me semble factice ? Pourquoi cette tristesse qui t'accable et me fait tant de mal ? Si tu savais comme toutes deux me font souffrir ? Mère, je te voudrais si heureuse comme autrefois. Pour toi, mère, je supporterai les plaisirs où tu m'entraînes ; mais que m'importent-ils ? Je n'y tiens aucunement. Quand je t'accompagne aux soirées, aux réceptions, je vais au supplice où j'immole mon amour pour toi. Je suis fiancée ; j'aime le jeune homme à en mourir. Je n'en aurai jamais d'autre pour époux. Si je le perdais, je quitterais le monde, et j'irais m'enfermer dans un cloître. Que me disent ces papillons

qui voltigent autour de moi au bal ? Ils m'énervent, ils m'agacent autant que ces gros bourdons dont on craint la morsure. Mère, tu es si gaie l'après-midi aux parties de cartes, le soir au bal, pourquoi es-tu si triste le matin quand tu es seule dans ta chambre, et la nuit quand tu y reviens, je t'entends pleurer, gémir. Pourquoi donc, ma mère, tout ce chagrin ? Souvent, mère, quand je veux entrer dans ta chambre, hélas, je n'ose y pénétrer, car tu es toujours à genoux devant le grand crucifix en ivoire qui orne la tête de ton lit. Tes prières sont si ferventes que j'attends longtemps inutilement à ta porte. Et puis je te vois pleurer, gémir. Pourquoi, mère, tes prières sont-elles si longues si absorbantes ? Autrefois tu priais, mais tu me sentais près de toi quand je m'approchais, mais aujourd'hui tu ne comprends plus mon pas. Pourquoi tant pleurer ? Est-ce que je ne t'aime pas assez ? T'ai-je offensée ? T'ai-je causé de la peine ? Dis-le moi, ma mère, car j'en souffre trop ? N'aimes-tu pas mon fiancé ? Il est si bon; il t'aime tant ».

"Ne ressens-tu plus comme autrefois tout l'amour qu'il éprouve pour nous deux ? Si tu savais comme il t'estime, comme il t'aime. Souvent il me dit sa hâte de te donner le doux nom de mère. Il met tout son cœur dans ce désir qu'il m'exprime tous les jours. "Elle est si jolie ta maman, me répète-t-il souvent, elle est si aimable, si douce que l'approcher c'est l'aimer.

Que sera-ce donc quand je vivrai entre toi, ma chérie, et ma belle-maman ? Oh! non pas ma belle-maman, mais ma maman. Comme toi, je l'appellerai maman, ma bonne maman, et si parfois je dis ma belle-maman ce sera pour lui rappeler comme je la trouve belle." Est-ce parce qu'il t'aime trop que tu veux le détacher de moi, ta fille ? Je me rappelle encore le désir que tu exprimais si souvent quand nous nous retrouvions chaque été dans la belle campagne où tu avais toujours hâte d'habiter. "Berthe, ma fille, me disais-tu, me répétais-tu, aime-le ce joli petit garçon; cultive son amour. Moi, je l'aimerais comme mon fils, le protecteur de ma fille. Vois-tu ses yeux intelligents, son esprit pétillant, son front haut et noble d'où semble jaillir une lumière vive ? Ce jeune enfant porte les traits caractéristiques d'un homme auquel l'avenir sourit déjà. Aime-le sincèrement et que ton amour réponde à son jeune cœur qui brûle déjà d'une flamme vive pour toi." Te rappelles-tu, maman chérie, tes paroles d'encouragement ? J'étais timide, craintive, devant cet enfant qui me paraissait si supérieur à moi; j'étais peut-être trop enjouée pour son caractère sérieux, cependant je l'aimais sans le lui dire, et sans savoir comment le lui dire. Et c'est toi, bonne maman, qui cherchais à le lui faire comprendre. Il était jeune alors et cependant tu le croyais tellement destiné à

de grandes choses que tu le voulais absolument pour l'époux futur de ta fille. Maintenant qu'il est grand et qu'il rentre dans l'avenir où ses talents brilleront, tu sembles me détourner de lui; tu ne veux plus de son amour pour moi, tu parais ne plus le désirer comme ton fils. Maman, pourquoi as-tu tellement changé dans tes idées, dans tes amours ? Moi, je l'aime toujours, je l'aime plus que jamais, et tu crois pouvoir éteindre cet amour qui me brûle, mais dont les sensations ardentes me délectent. Pourquoi ne veux-tu plus de son amour pour ta fille ? N'est-il plus le jeune homme prédestiné ? Son amour pour moi n'est-il plus aussi grand, aussi sublime ? Ma mère, je ne te comprends plus. Ce jeune homme a travaillé vaillamment. Il a réussi comme il le méritait. J'ai été son but. Et quand il entre plein d'espérances dans la vie active, tu voudrais, maman, éteindre ce flambeau, dont il voyait depuis longtemps les feux à travers les nuages de sa vie d'étudiant. Ce flambeau, c'est son amour pour moi, c'est mon amour pour lui. Jamais il n'y aura de vents assez tempétueux pour l'éteindre. Quoi que tu fasses, maman, il brillera toujours et nous nous aimerons jusqu'à l'éternité. Peu m'importent tes idées nouvelles, tes désirs récents, tes projets que j'ignore, je te suivrai dans le monde, parce que je sais qu'il te faut des distractions pour refaire ta santé, mais n'espère

en aucune manière changer ou seulement amoindrir mon amour pour mon Jean. C'est lui seul que j'aime, que j'aimerai toujours."

— Ma fille, disait la mère, je n'aime pas le monde; je le déteste; mais je veux que tu le connaisses avant de te marier. C'est pour toi que je fais ce sacrifice de sembler jouir du plaisir quand il me dégoûte tant. Tu n'es jamais sortie dans le monde. Tu n'as eu qu'un ami, un seul ami que tu as connu trop tôt dans l'enfance et que tu crois aimer beaucoup. Comment peux-tu savoir que tu n'en aimerais pas un autre qui aurait peut-être plus de qualités et plus d'avenir. Oh! ma fille, je redoute ce mariage dont tu attends un si grand bonheur. Et ton fiancé, connaît-il plus le monde que toi ? Vous allez entrer dans la vie comme deux ignorants, deux inexpérimentés. Jouis de ta vie, et laisse-le en jouir. La chaîne que vous avez tressée avec les roses de votre amour est peut-être très fragile. Vous ne vous êtes pas encore piqués aux épines. Connaissez-en la douleur avant qu'il ne soit trop tard. Je vous aime tant tous deux, ton fiancé et toi, que je vous veux un bonheur parfait, un bonheur céleste. Ma fille, si tu savais comme j'aime ton fiancé tu me comprendrais. Dans mon cœur vous avez la même place, le même amour. Je ne pense jamais à toi sans penser à lui. Soyez raisonnables; obéissez-moi. Voyez le monde, connaissez-

en toutes les faussetés, toutes les hypocrisies comme ses joies parfois innocentes.»

Pendant tout l'automne, ce fut une succession ininterrompue de fêtes, de soirées et de bals qui réunissaient une jeunesse nombreuse et sélect. Les deux fiancés, condescendant bien à contre-cœur aux désirs de madame Duval, se rendaient à chacune de ces réunions mondaines. Souvent madame Duval les accompagnait et son plus grand plaisir était de présenter à sa fille la plupart des jeunes gens qu'elle croyait dignes de l'intéresser et habiles à lui faire la cour. Elle recherchait même les plus jolies filles dont elle vantait, peut-être sans les connaître suffisamment, la beauté, les qualités et la richesse, au fiancé de sa fille qui ne se montrait pas toujours d'une affabilité sincère. Elle agissait beaucoup comme ces vieilles femmes entremetteuses qui mettent toute leur gloriole dans l'accomplissement de mariages pas toujours des mieux assortis.

Madame Duval, autrefois si simple dans ses goûts pour ses toilettes et celles de sa fille, était devenue d'un orgueil incompréhensible. Elle ne trouvait plus rien d'assez beau et d'assez riche pour elle et sa fille qu'elle voulait lancer dans le monde pour le lui faire connaître. Quelle arrière-pensée avait-elle en la produisant ainsi dans une société mondaine quand les goûts de la jeune

fille étaient si peu extravagants ? Berthe, pour plaire à sa mère, se laissait faire. Elle allait sans récrimination chez la première couturière de la ville, où elle se prêtait à toutes les fantaisies de sa mère. Chez la couturière, quand elle se regardait dans les psychées à trois faces, elle admirait les toilettes au fin tissu qui lui seyaient si bien, arrondissaient sa taille fine, découvraient la grâce délicieuse de ses épaules et un peu de sa gorge d'une peau fine, blanche, satinée. Elle regardait avec plaisir ses belles joues que le tissu de sa toilette, assorti à son teint, colorait en un rose tendre. Elle se trouvait vraiment belle, élégante, mais n'en prenait aucun sentiment d'orgueil pour elle-même. Elle ne pensait nullement aux conquêtes qu'elle pourrait faire dans les soirées. Elle ne voulait être belle que pour son fiancé, son bien-aimé. Que lui importaient tous les regards des profanes, tous les désirs des inconnus pourvu qu'elle plût à son fiancé.

Dans les salons elle était aussi gentille, aussi aimable que belle. Elle plaisait à tous les jeunes gens. Les jeunes filles l'admiraient, la jalousaient et beaucoup, qui auraient eu son élégance, sa beauté, se seraient montrées plus coquettes qu'elle. Mais elle ne savait pas être coquette ; elle n'allait aux soirées que pour sa mère et son fiancé. Cependant là elle feignait d'oublier, par politesse et savoir-vivre, celui qu'elle aimait le plus au monde. Quand elle revenait près de lui, comme elle était heu-

reuse, et lui aussi. Quand ils revenaient seuls le soir, comme ils étaient fiers et heureux d'être délivrés de cette retenue, de cette contrainte qui les avaient ennuyés toute une soirée. Ils s'aimaient davantage et ne cessaient de se le dire. Ils oubliaient tout ce qui n'était pas leur amour et ne pensaient plus que l'un à l'autre. Ces plaisirs qu'ils venaient de goûter leur étaient insipides, ennuyeux. Leurs tête-à-tête, dans le boudoir maternel, à la lueur affaiblie par l'abat-jour ou à la promenade dans la pâle clarté de la lune, leur étaient si doux, si pleins de charmes qu'ils les regrettaient dans ces grands salons, éclairés par des centaines d'ampoules électriques, qui jetaient trop d'éclat sur le fard des joues, le rouge saignant des lèvres, les épaules trop nues, les gorges trop découvertes. Ils y voyaient trop de frivolités, trop de coquetteries. Là tout leur était mensonge. Entre eux seuls, c'était le cœur qui parlait le vrai langage de l'amour, et comme ils savaient en faire vibrer toutes les cordes les plus sensibles comme les plus sonores. Ils auraient voulu ne jamais se quitter, ne jamais revoir le monde entre eux.

Au contraire, madame Duval jouissait et voulait les entraîner continuellement dans le tourbillon des plaisirs et des fêtes où elle espérait rencontrer le vrai galant, le beau jeune homme qu'elle aurait donné à sa

fille comme le compagnon de sa vie, celui qui aurait rempli toutes ses espérances et lui aurait procuré le bonheur véritable. Un soir, dans une réunion encore mieux choisie que d'habitude, madame Duval crut enfin à l'accomplissement de ses désirs. Deux jeunes messieurs se firent présenter à elle par l'hôtesse; ils désiraient faire la connaissance de sa jeune fille qui les avait frappés par sa beauté et son élégance. « Elle paraissait si gaie, si aimable, disaient-ils, qu'ils auraient plaisir à causer avec elle et ils tenaient à l'honneur de danser avec elle ». C'étaient deux jeunes gens d'une élégance, d'une éducation et d'une instruction remarquables. L'habit leur donnait un port si noble et leur seyait si bien qu'ils semblaient n'avoir jamais porté autre chose. Ils étaient tous deux grands, droits et portaient la tête haute, mais sans forfanterie. Leur chevelure noire, bien fournie, quelque peu ondulée et rejetée en arrière contrastait agréablement avec le teint mat de leur figure mâle, un peu anguleuse. D'épais sourcils et de longs cils, de même couleur que leur chevelure, ombrageaient leurs beaux grands yeux brillants d'un brun foncé. Leurs regards toujours souriants étaient sympathiques. Une fine moustache, légère comme un coup de pinceau délicat, ne jetait aucune ombre sur leurs lèvres minces, spirituelles, ni sur leurs dents du plus bel ivoire. On aurait pris ces deux jeunes gens pour deux statues animées coulées dans

le même moule, ou deux copies d'un même portrait. Ils étaient cousins et semblaient plutôt deux frères jumeaux. L'un était avocat, et quoique jeune, il avait déjà fait sa marque dans le monde judiciaire en gagnant une grande cause criminelle dont le succès paraissait incertain. L'autre était un ingénieur civil, principal associé d'un chef de bureau qui contrôlait les grandes entreprises de la métropole. Son vieil associé l'estimait beaucoup et lui promettait sa succession à brève échéance. L'avocat et l'ingénieur étaient donc deux jeunes gens de grand avenir; aussi madame Duval espérait-elle mettre la main sur l'un d'eux pour l'offrir à sa fille et en faire son beau-fils. Le premier soir qu'elle les rencontra, elle en fut tellement entichée qu'elle les invita à une partie de cartes qu'elle donnait expressément pour eux quelques jours plus tard. Puis elle les invita fréquemment à des soirées plus intimes, à des déjeuners ou à des dîners de quelques convives seulement. Près de la mère, le fiancé perdait peu à peu sa place. Le plus souvent il était relégué à l'autre bout de la table, entre des indifférents et loin de sa fiancée, de sa bien-aimée. Au jeu de cartes, il était encore séparé de sa dulcinée qui avait comme partenaire l'avocat ou l'ingénieur. Pauvre jeune homme, il souffrait affreusement de cette situation. Mais ses souffrances morales n'égalaient peut-être pas celles de sa fiancée, qui en pleurait amèrement quand elle était seule dans sa cham-

bre ou avec sa mère à qui elle reprochait sa cruelle fantaisie.

— Mère, disait Berthe, jamais je n'aimerai l'un de ces jeunes messieurs que vous voulez me faire épouser. Ils sont beaux tous deux; ils sont aimables. L'avenir leur sourit. Mais je ne puis les aimer; je ne puis associer ma vie à la leur. Je repousserai toujours leurs avances, quoi que vous fassiez. J'aime Jean, mon fiancé; je n'en aimerai jamais d'autres. Si vous m'empêchez de l'épouser, il faudra le chasser et je partirai avec lui ou j'irai m'enfermer dans un cloître. Je fuirai le monde. Que m'importent la grandeur du nom, les honneurs, les richesses; je n'en ai aucun souci. J'aime mieux le bonheur tranquille d'une vie obscure, que j'entrevois dans mon ménage futur avec le fiancé de mon cœur, que les fêtes mondaines et tout le luxe que vous croyez entrevoir dans une vie avec l'un de ces brillants jeunes gens. O! mère, laissez-moi épouser cet ami de mon enfance, de mon adolescence. Lui seul me plaît. Lui seul m'aime comme je l'aime. Je vous le répète, si vous me refusez cette grâce, je fuirai le monde et seul le cloître aura la dépouille de mon amour.

Madame Duval n'en persista pas moins dans sa ferme résolution de donner la main de sa fille à l'un de ses deux préférés. Elle multipliait les invitations et les occasions de rencontre; mais Berthe, de son côté, mettait autant d'acharnement à contrecarrer les désirs de sa mère.

Très souvent elle feignait la maladie pour éviter la rencontre de ceux qu'elle détestait de tout son cœur. Ses accès de migraines étaient plus fréquents que réels. Ils étaient violents, intolérables seulement quand madame Duval venait à la chambre de Berthe s'informer de son malaise ou la supplier de descendre au salon ou à la salle à manger pour tenir compagnie à ses invités. Sitôt madame Duval partie, Berthe donnait un tour de clef à sa porte et elle écrivait de longues lettres à son fiancé, lui exprimant tout son grand amour et toute la douleur qu'elle éprouvait d'être privée de sa présence. Elle aimait mieux souffrir en silence dans l'isolement de sa chambre plutôt que donner trop d'espérance aux deux prétendants si haïs. Elle assurait son fiancé qu'elle ne pensait qu'à lui et qu'elle ne serait qu'à lui, dût le reste du monde périr. Elle lui donnait des rendez-vous à la maison ou à la promenade aux jours et aux heures qu'elle croyait ne pas rencontrer les deux jeunes amis de sa mère. Cette dernière n'était pas sans s'étonner de la disparition soudaine des migraines de sa fille quand elle était seule avec son fiancé après le départ des deux autres jeunes gens.

Cette lutte entre la mère et la fille, lutte qui ne faisait qu'augmenter l'amour des deux fiancés, dura quelques mois. La santé de Berthe commençait à en ressentir les atteintes. Les migraines n'étaient plus imaginaires,

ni volontaires. Pauvre petite Berthe, elle se plaignait souvent de maux de tête, de vertiges, de faiblesse. Elle pâlissait ; ses yeux se fonçaient d'un grand cercle bleuâtre. Son appétit se perdait. Elle était triste, pleurait à propos d'un rien. Les conseils, les exhortations et les promesses de sa mère n'avaient plus aucune influence sur ses désespoirs. Elle ne souriait plus qu'à son fiancé, qui seul avait le don de sécher ses larmes. Enfin madame Duval comprit toute la désespérance de sa fille et elle cessa d'inviter les deux cousins dans le but de donner un peu de calme à sa fille, dont l'état de santé lui donnait des inquiétudes réelles.

Oh ! lutte terrible, longue, persistante entre la mère et la fille. Berthe empruntait tour à tour toutes les armes que son cœur, son âme, son esprit lui suggéraient. Parfois elle devenait douce, câline ; elle se faisait toute petite enfant. Elle s'asseyait sur les genoux de sa mère. Elle lui encerclait le cou de ses deux bras dans des caresses tendres, affectueuses. Elle l'embrassait passionnément comme une amante. Elle avait une voix si douce, si sympathique pour plaider sa cause. Elle appuyait sa tête sur l'épaule de sa mère, sur son sein. Elle écoutait les battements précipités du cœur maternel et elle lui disait, en la regardant avec des yeux si beaux, si chatoyants : « O mère, ma mère, tu veux, n'est-ce pas ? Oh ! tu l'aimes beaucoup mon fiancé ; je le sens aux pulsations rapides de

ton cœur si bon. Dis oui, maman chérie; tu veux que nous unissions nos deux vies et que nous soyons tous deux tes enfants chéris. Oh! ma mère, réponds-moi; donne-moi le bonheur et nous te bénirons à jamais ».

Sa mère la regardait avec des yeux si compatissants, mais elle ne lui répondait que par de grosses larmes qui coulaient le long de ses joues et tombaient toutes chaudes sur les yeux et les joues de Berthe où elles se gonflaient des larmes de la pauvre petite affligée.

Parfois Berthe se jetait aux genoux de sa mère qu'elle suppliait, avec des accents déchirants, de lui accorder la grâce qu'elle demandait depuis si longtemps. Elle pleurait, elle sanglotait. Mais ses larmes, ses sanglots déchiraient le cœur de sa mère qui la relevait, l'attirait sur son sein, la pressait dans ses bras, l'embrassait comme le petit enfant qu'on veut consoler par des caresses, et lui répondait, elle-même tout en pleurs: O ma Berthe, si tu savais comme je t'aime; si tu savais comme j'aime ton fiancé ». Et elle ne pouvait plus rien ajouter parce que les sanglots la suffoquaient.

Parfois devant la résistance incompréhensible de sa mère, Berthe se mettait en colère. « Mère, disait-elle, tu ne m'aimes donc plus, et tu n'aimes donc plus mon fiancé ? Et tu l'aimais tant il y a si peu longtemps. Tu voulais en faire mon époux; tu voulais en faire ton fils.

Aujourd'hui qu'as-tu donc contre lui ? N'est-il plus aussi aimable, aussi bon ? Mère, tu ne sais donc pas comme il t'aime ? Tu ne l'aimes plus ? Cependant quand tu le vois, je l'ai remarqué, tu lui souris comme on sourit à son enfant, comme une mère sourit à son enfant, à son fils bien-aimé. Mère, si tu veux, il sera bientôt ton fils. Aime-le donc assez pour me le donner. Parfois tu parais avoir pour lui les élans d'un amour passionné comme s'il était ton fiancé. Pourquoi tout cet amour que tu sembles lui vouer, et pourquoi ce refus continuel à mes demandes réitérées ? Mère, le veux-tu pour toi ? Veux-tu me l'enlever ? O! ma mère, es-tu jalouse de mon amour ? es-tu jalouse de l'amour de ta fille ? Oh! non, non, ce n'est pas possible... Oui, je le sens, je le vois, quand tu regardes Jean, tes yeux sont plus doux, plus caressants. Ton regard le dévore. Quand il te parle, tu bois ses paroles... Tu m'éloignes de lui pour me placer entre ces deux prétendants que je déteste. Tu le veux près de toi ; tu le caresses du regard, de la voix. Si tu écoutais ton cœur, que je crois sentir battre plus fort, tu l'enlacerais de tes bras amoureux, et ta bouche, dont je vois frémir les lèvres, s'appesantirait sur sa bouche en des baisers de feu... O! maman, est-ce possible ? tu aimes mon bien-aimé, mon fiancé, autant que s'il était ton bien-aimé, ton fiancé, même ton amant. Aux cartes, tu me jettes en pâture à ces deux mécréants qui m'ennuient et m'embêtent, et tu le veux

encore près de toi comme partenaire, l'aimé de ton cœur. A table, pendant les dîners, il est encore près de toi, et tu ne sembles respirer que par lui... O! ma mère, que tu es méchante, cruelle pour ta fille ».

Sa mère attristée ne répondait pas à ses colères folles. On voyait alors de grosses larmes couler le long de ses joues qu'elle n'osait pas étancher. Elle tendait les bras à Berthe qu'elle prenait sur ses genoux et qu'elle pressait sur son cœur. Puis après mille caresses, elle lui disait: « Ma Berthe, si tu savais comme je t'aime, comme j'aime ton fiancé; mais jamais, hélas! tu ne comprendras le feu de mon amour. Il est trop profond, tu ne pourras jamais en sentir l'ardeur ».

Berthe s'enfermait des journées entières dans sa chambre où elle pleurait. Elle n'en sortait que pour rencontrer son fiancé à qui elle disait tout son amour et tout son chagrin. Elle le pressait, elle le conjurait d'essayer de fléchir la résistance de sa mère, d'aller demander son consentement à leur union. La nuit Berthe ne dormait plus. Pauvre petite Berthe, comme elle était changée! Son fiancé s'affligeait beaucoup de sa douleur. Enfin il résolut de vaincre l'opposition de madame Duval à leur mariage. Un jour il demanda à madame Duval une entrevue particulière qui lui fut accordée pour le même soir.

Le lendemain, le jeune homme venait me raconter ce qui suit: « Hier soir, madame Duval me reçut dans le petit salon à peine éclairé par quelques ampoules électriques dont l'éclat était tamisé par de sombres abat-jour. Madame Duval était seule, assise dans une grande bergère qui la faisait paraître toute petite. Berthe était retenue à sa chambre par une prétendue migraine. Elle n'avait pas voulu assister à l'entrevue qui déciderait de son sort. Madame m'invitait à m'asseoir près d'elle. Quelle tendresse dans ses yeux! Quel sourire doux et triste! Quelle amitié sincère, quel amour véritable dans cette main qui se donnait comme si elle avait un cœur à offrir. Cette impression d'affection qui se dégageait de toute la personne de madame Duval me touchait profondément. Il me semblait que j'allais au-devant de ma bien-aimée lui offrir tout ce que le cœur le plus aimant pouvait contenir de bonheur, et lui demander en retour ce cœur qui battait avec tant d'amour sous ce sein que je voyais palpiter avec passion. Mais tout à coup je fus touché par la vue de deux larmes qui perlaient au bord des longs cils de madame Duval. Etaient-ce des larmes d'amour ou de regret ? Je ne pus que balbutier: « Madame, j'aime votre fille à en mourir et je crois qu'elle m'aime autant, je viens vous demander sa main ». Hélas! les larmes coulèrent plus abondamment des beaux yeux de madame Duval devenue soudainement triste. Une pâleur mor-

telle succéda tout à coup à la rougeur qui avait envahi tout d'abord les joues de madame Duval. Elle se rejeta en arrière sur le dossier de sa chaise. Elle portait la main à son cœur pour en comprimer les battements trop violents, et en amoindrir la douleur qui semblait la suffoquer. Ses mains étaient blanches comme celles d'une morte. Je les touchai pour y rappeler la vie; elles étaient glacées. Je les baisai comme j'aurais baisé celles de ma fiancée, et je sentis un peu de chaleur revenir sous mes baisers. J'étais à genoux devant madame Duval que je considérais comme ma mère. Elle laissait entre mes mains ses deux mains que je portai à mes lèvres avec tant d'amour. Tout à coup je sentis la chaleur de grosses larmes qui tombaient sur mon front. Madame Duval s'était penchée et posait sur mon front un baiser dont je me rappellerai la tendresse toute ma vie. Je n'en compris pas alors la signification. « Revenez, balbutia-t-elle, demain soir et je vous dirai...»

"Quand je pris congé de madame Duval, elle se leva toute chancelante. Je voulus la soutenir, mais elle mit ses deux mains sur mes épaules et ses yeux fixèrent longtemps les miens dans un regard si doux, si tendre que je crus y voir quelque chose de céleste. Et puis ses mains remontaient tendrement le long de mes joues où elle déposait des baisers dont je n'avais jamais encore connu la douceur

« Allez, me dit-elle, revenez demain soir et je vous dirai...»

« Quand je sortis de la demeure de madame Duval, je ne saurais plus dire quels sentiments m'animaient. Etait-ce de la joie, de la crainte, de la peur, du désespoir ? Pourquoi n'avais-je pas eu une réponse immédiate, remplie d'espérance ? Madame Duval connaissait depuis longtemps notre grand amour, notre désir infini de nous appartenir. Ma bien-aimée le lui avait répété si souvent et je lui en avais causé tant de fois qu'elle aurait dû combler immédiatement nos vœux. Mais non; elle défaillait presque à ma demande comme si je lui avais proposé une chose absurde. Craignait-elle pour le bonheur de sa fille ? Elle retardait sa réponse de vingt-quatre heures et pourquoi ? Voulait-elle éprouver la sincérité de mon amour ? Elle aurait dû pourtant la sentir tout entière, toute vraie dans mon maintien à ses genoux, dans les baisers ardents que je mettais sur ses mains, dans la franchise de mon regard. Et ses yeux, à elle, étaient si beaux, ses regards si caressants et ses larmes si chaudes qu'il me semblait qu'elle me répondrait ce *oui* si magique qui est en lui-même toute l'espérance, tout le bonheur des fiancés. Hélas ! elle ne m'avait pas répondu. Je partais l'âme en peine, l'esprit troublé, le cœur désolé. J'allais comme un homme ivre, je titubais. Quand je réintégrai ma chambre j'étais le prisonnier, le condamné qui entre

dans la cellule assombrie par le désespoir le plus noir où ne pénètre pas le moindre rayon d'espérance.

— Voici, monsieur le docteur, me dit-il, en me présentant deux lettres, ce que j'ai écrit à ma fiancée et la réponse que j'en recevais le même jour.

«O Berthe, ma Berthe chérie,

J'ai vu ta mère, hier au soir. Puis-je te répéter sans verser des larmes abondantes cette scène dramatique que nous avons jouée. J'entrais dans le salon avec la ferme résolution d'obtenir coûte que coûte le consentement de ta mère à notre union prochaine. Mais devant l'attitude de madame Duval je sentis mon courage faiblir et je ne pus que balbutier, hélas! des mots qui me paraissaient insignifiants. Ta mère en devina le sens et elle en parut si épouvantée que je crus lui avoir plongé un poignard dans le cœur. Elle y porta sa main dans un mouvement de souffrance terrifiante. Je crus un moment que sa vie allait s'éteindre tant elle était pâle et sans plus de respiration. Je me jetai à ses genoux; je saisis ses mains glacées, inertes que je réchauffai sous mes baisers. Le contact de mes mains et de ma bouche la ranima. Elle ouvrit ses yeux tout humides des larmes qu'elle avait versées, si doux, si compatissants et cependant si remplis de tristesse, que j'en éprouvai je ne sais quel sentiment de tendresse pour cette mère que j'aurais voulu faire mienne

en t'épousant. Oh! que je l'aimais en ce moment et comme elle paraissait m'aimer. Tout l'amour qui remplissait son cœur à déborder se voyait dans son regard. Et ses mains, qui pressaient ma tête, disaient toute l'affection d'une mère. Et ces baisers qu'elle mit sur mes joues étaient le sceau de son amour, de sa tendresse, de son affection que j'avais toujours ignorés. Un moment je crus qu'elle allait ouvrir ses bras pour me recevoir sur son sein et m'y presser. Mais hélas! ses bras retombèrent inertes et je l'entendis balbutier des paroles de désespérance: « Allez, revenez demain soir et je vous dirai...» Oh! Berthe, ma Berthe chérie, ta mère m'aime de tout son cœur, de toute son âme, je le sens aux palpitations de mon cœur, je le vois dans son regard si caressant. Mais, hélas! de quel amour m'aime-t-elle ? Je ne comprends plus rien; des idées folles tourbillonnent dans ma tête qui se trouble. Mon cœur en saigne... Oh! Berthe, Berthe chérie, c'est toi que je veux, et toi seule; je n'en aurai jamais d'autre. Berthe, m'aimes-tu autant que je t'aime ? Dis-le-moi; répète-le mille fois; que je l'entende souvent ce mot si doux, si réconfortant dans ma tristesse. Je souffre le martyre. Oh! ma Berthe, réponds-moi bientôt, tout de suite; apaise mes inquiétudes, soulage ma misère, calme mon désespoir, abrège mon agonie. Oh! que je souffre et il me faut encore souffrir jusqu'à ce soir. Oh! mon Dieu! en aurai-je la force ? Que je te voie, ma Berthe, avant de

revoir de nouveau ta mère. Berthe, ma Berthe, ta mère ne sera pas si cruelle; elle ne refusera pas la grâce que j'implorerai à genoux. Que deviendrais-je ? Et toi, ma Berthe... Oh! je t'appellerais à grands cris; je te tendrais les bras; nous nous prosternerions tous deux aux pieds de ta mère; nous l'implorerions de nouveau, et si elle nous refusait encore, eh bien! ce serait la mort que nous appellerions alors. Oui, la mort plutôt que d'être privé de ton amour... Berthe, comprends-tu mon désespoir ? Sens-tu ma douleur ? Berthe, je veux te revoir avant ce soir...

L'autre lettre, réponse de Berthe était ainsi conçue :

« Jean, mon Jean chéri,

Je ne comprends pas la douleur de ma mère. Sa tristesse m'inquiète, et je ne puis la consoler, je ne m'en sens point la force ni le courage. Quand tu es parti hier au soir, elle est montée immédiatement dans ma chambre. A ce moment j'étais à genoux, invoquant tous les saints qui ont eu des amours malheureuses sur la terre, ceux qui ont connu le plus les peines du cœur, qui ont souffert le martyre. Je les priais avec tant de ferveur que je n'entendis pas ma mère entrer dans ma chambre. Elle s'est assise au pied de mon lit, m'enleva comme un tout petit enfant et me mit sur ses genoux. Ses yeux étaient très

rouges; son visage était tout inondé de larmes. Elle avait dû pleurer longtemps et abondamment. Elle me tenait si pressée sur son sein que je sentais battre son cœur sur le mien. Son regard, qui plongeait jusqu'au plus profond de mon âme, avait quelque chose de si pénétrant, de si touchant que j'en fus alarmée. Je n'avais jamais vu ma mère aussi triste. Je jetai mes bras autour de son cou; j'approchai mon visage du sien; je l'embrassai follement, éperdument, et je mêlai mes larmes aux siennes. Elle se leva; j'étais toujours blottie sur sa poitrine et toute légère à ses bras nerveux. Elle me déposa dans mon lit, et ses baisers caressèrent si affectueusement mes joues, mes yeux et ma bouche que j'aurais voulu en sentir longtemps encore la douceur. Mais ma mère n'a prononcé aucune parole. Pauvre mère, je la vis s'éloigner d'un air si triste que je me mis à sangloter. Je l'entendis fermer la porte de sa chambre, ce qu'elle ne faisait jamais. Je ne dormis pas de la nuit. Souvent je me levai et j'allai écouter à la porte de sa chambre. Pauvre petite mère, elle ne dormait pas plus que moi. Je l'entendais soupirer, pleurer et murmurer des prières que je ne comprenais pas. Ce matin je frappai à sa porte; mais je ne reçus aucune réponse. J'ouvris tout doucement pour ne pas l'éveiller. Ma mère était à genoux, immobile, regardant le grand crucifix, appendu au mur. Je me retirai, et je revins souvent. Ma mère était toujours dans la même

position, les mains jointes, le regard toujours fixé sur le Christ qu'elle semblait invoquer par toutes les fibres, toutes les parcelles de son être.

« O mon Jean, comprends-tu pourquoi ma mère souffre tant ? pourquoi elle pleure tant ? pourquoi elle prie tant ? Oh ! si tu savais comme je souffre de sa douleur qu'elle ne veut pas me dire. Jean, mon Jean chéri, je ne puis laisser ma mère, ne fût-ce qu'un instant, seule dans sa peine. J'ai peur de sa douleur. Prends-moi en pitié. Aime-moi beaucoup. Aime-moi autant que je t'aime et espérons tous deux. Il me semble qu'un peu de ton amour et de ton souvenir calmera mes angoisses. Reviens ce soir chercher la réponse que nous attendons avec tant d'anxiété et d'impatience... »

CHAPITRE VII

LE SECRET DÉVOILE

Le soir, Jean se rendit, à l'heure convenue, chez madame Duval qui l'attendait comme la veille, dans le salon à peine éclairé. Elle portait une toilette de tulle noir qui se confondait avec la couleur du velours bleu foncé du grand fauteuil dans lequel elle était assise. Seuls ses mains et son visage pâles indiquaient sa présence dans ce meuble sombre. Quand le jeune homme entra, madame Duval releva un peu ses paupières alourdies, et elle indiqua de son regard terne, attristé, une chaise qu'elle avait placée tout près d'elle. « Venez, Jean, dit-elle; asseyez-vous tout près, tout près de moi. Ma voix est très faible et je veux que seul vous entendiez les paroles graves que j'ai à prononcer.» Jean (elle mettait tant d'âme, tant d'amour dans ce nom que le jeune homme en était tout ému, tout surpris; il sentait une vie nouvelle renaître en lui). « Jean, disait-elle, je serais tentée de dire comme Berthe, Jean, mon Jean, car je vous aime tant qu'à ce seul nom tout mon être frémit, et

j'entends, du tréfonds de mon cœur, résonner des cordes qui avaient cessé de vibrer depuis la naissance de... Mais ai-je le droit de vous appeler mon Jean, vous qui maudirez peut-être votre... Oh! Jean, que je voudrais avoir une âme aussi noble, aussi digne que la vôtre, un cœur que seul vous puissiez aimer comme vous savez aimer. Oui, Jean, je vous aime de tout l'amour que la femme la plus aimante, la plus passionnée peut avoir pour un amant, un fiancé, un époux, un fils. Mais, vous, Jean, mon Jean, m'aimerez-vous autant, ne me détesterez-vous pas, ne me maudirez-vous pas quand vous aurez entendu la confession d'une pécheresse dont la vie n'a été qu'un long soupir, un long martyre en expiation d'une faute de jeunesse ? »

Madame Duval avait saisi les mains du jeune homme. Elle les pressait sur son cœur d'une étreinte enfiévrée. Son regard triste, mais tout plein d'un amour illimité, plongeait dans les yeux étonnés du jeune homme qui ne comprenait pas cette déclaration d'amour insensé. Le souvenir de la lettre de Berthe, reçue quelques heures avant, et dans laquelle cette dernière lui dépeignait la tristesse de sa mère, ses pleurs, ses prières et son jeûne, prolongé d'une journée entière, lui fit croire que madame Duval délirait et qu'une rechute de la maladie antérieure était à craindre. Il plaignait cette pauvre folle, mais il se

plaignait encore plus, car il voyait son bonheur s'envoler de nouveau. Il n'attendait plus aucune réponse favorable de ce cerveau détraqué. « Oh! Berthe, ma Berthe, se disait-il en lui-même, prolongerons-nous encore longtemps cette attente qui nous tue. Berthe, unissons nos vies, et à nous deux, nous aimerons tant cette pauvre mère que nous la guérirons rapidement de sa folie ».

Après une longue pause, pendant laquelle madame Duval avait semblé regarder loin dans le passé, elle reprit la parole comme si elle avait deviné la pensée du jeune homme. « Non, Jean, dit-elle, je ne suis pas folle. Ecoutez ma confession et vous jugerez ensuite de mon délire. Il m'est bien pénible de vous avouer une faute de ma jeunesse, mais il le faut. Jamais vous ne pourrez croire tout le courage qu'il me faut pour vous dire mon passé. C'est la pénitence que Dieu m'impose. Quand je l'aurai accomplie, en serai-je plus pardonnée ? Oh! non; il n'y a pas de pardon, d'absolution qui puisse abolir le souvenir cruel qui me torturera toujours l'âme, me déchirera toujours le cœur... J'avais à peine dix-huit ans. J'aimais beaucoup un jeune homme. Il était grand, d'un port noble. Il avait les cheveux noirs, un peu ondés. Ses grands yeux bruns luisaient comme des paillettes d'or. Oh! comme vous lui ressemblez! vous êtes beau comme lui. Lui m'aimait autant que je l'aimais. Nous nous sommes fiancés. Un soir, à la veille d'un long voyage où il devait

trouver la mort dans un accident de chemin de fer, il vint chez mon père... Hélas! c'est de ce soir-là que datent ma folie et mon désespoir. Neuf mois plus tard, dans une maison de santé, loin d'ici, je mettais au monde un fils que le médecin, qui m'avait assistée à ce moment, plaçait malgré moi dans une crèche à Montréal. J'aurais voulu le garder près de moi toujours, mais on me l'enlevait de force. Tous ignoraient ma faute, sauf deux médecins et une garde-malade dont le secret professionnel avait clos la bouche. La garde-malade et un des médecins sont morts. Il ne reste plus qu'un médecin et je vais le libérer de son secret... Oh! Jean, si vous saviez comme j'aimais cet enfant et comme je l'aurais choyé, dorloté, vous ne me maudiriez pas. Je le visitais souvent. Je lui apportais les plus belles toilettes d'enfant, les jouets les plus variés. Je n'étais heureuse que lorsque je l'avais dans mes bras, sous mes caresses que j'aurais voulues éternelles. Jour et nuit je pensais à lui. Ma vie c'était lui; je ne pensais plus à rien d'autre... Hélas! un jour mon médecin m'annonça sa mort. Je crus que j'en mourrais moi-même. Et que ne suis-je morte alors, je n'aurais pas enduré cette souffrance continuelle qui dévore mon âme, ce martyre incessant qui ronge mon cœur. Depuis je n'ai cessé de le pleurer jusqu'au jour où, plus de vingt ans après, je retrouvais mon enfant dans ce bel étudiant plein d'entrain, d'ambition et de vie. Et depuis encore mon

martyre n'a fait qu'augmenter. Ce que j'ai souffert depuis, ce sont parfois des tourments plus épouvantables que ceux de l'enfer: *toujours voir mon enfant, et ne jamais le lui dire, ne jamais l'embrasser, ne jamais le presser sur mon coeur comme j'étreignais autrefois mon bébé sur mon sein.* Oui c'est bien mon enfant que j'ai retrouvé. Je m'en suis assurée par les registres de la crèche. J'y ai vu l'erreur qu'on avait commise en m'ennonçant sa mort. J'y ai vu la correction qui me rendrait un jour l'enfant de mon cœur. Sans cette erreur je ne me serais jamais mariée. Après la mort présumée de mon enfant, j'ai voulu m'étourdir et tromper le monde. Je me suis jetée à corps perdu dans les plaisirs, les fêtes mondaines. Cependant j'ai aimé l'homme que j'ai épousé et qui m'a donné l'unique fille que j'ai. Cette dernière enfant je l'ai aimée pour deux, pour elle et pour l'enfant que j'avais perdu. Quand je l'embrassais, quand je lui faisais des caresses, c'était peut-être plus souvent l'enfant disparu que j'embrassais, que je caressais. Je ne pouvais l'oublier, je le retrouvais toujours dans ma fille. Dans les yeux de ma fille, je revoyais l'image de mon premier-né; sur sa bouche je retrouvais la saveur de l'autre; dans ses bras qui se tendaient vers moi, c'étaient les mêmes caresses. Jean, mon Jean, vous ne pouvez comprendre cette tendresse de l'amour maternel, même pour l'enfant du

péché. Jean, connaissez-vous cet enfant ? Le reconnaîtriez-vous si je vous le montrais ?»

En disant ces mots, cette mère, dont le regard se fixait encore dans le passé, cette mère, qui avait parlé d'une voix entrecoupée de soupirs et de sanglots, rejetait sur le dossier du grand fauteuil, la mante en dentelle qui recouvrait ses épaules et son sein. « Jean, Jean, disait-elle d'une voix plus assurée, regarde ce sein, regarde cette épaule. Tu vois, je suis ta mère, et tu es mon fils bien-aimé que j'ai retrouvé, et Berthe n'est pas ta fiancée, c'est ta sœur ».

A ces mots, Jean fut atterré. Il retrouvait une mère dont il n'avait jamais connu ni les baisers, ni les caresses, et il perdait du même coup la fiancée de son cœur. C'était l'effondrement de son passé, l'engloutissement de son avenir. Jean s'écrasait sur sa chaise. La tête entre ses mains, les coudes sur les genoux, il était inerte, comme mort. Sans plus de pensées, sans plus d'idées, il restait longtemps dans cette pose de l'homme qui entend la sentence de sa mort. Sa mère lui parlait encore. Elle cherchait de ranimer en lui des sentiments d'amour filial. Il était sourd, il ne bougeait pas. « Jean, mon Jean, répétait sa mère, dis-moi au moins, si tu ne m'aimes pas, que tu ne me détestes pas, que tu ne me maudis pas».

La mère regardait son enfant avec une tendresse inénarrable. Longtemps après, Jean parut sortir de sa léthargie. De gros soupirs s'échappaient de sa poitrine oppressée, et tout en pleurs, dans un mouvement irréfléchi, il se jeta aux genoux de sa mère, lui saisit les mains, y déposa des baisers rapides. « Oui, disait-il, vous êtes ma mère, mais Berthe n'est plus ma fiancée ». Il sortit du salon, la rage dans le cœur, un désespoir noir dans l'âme. « Jean, Jean, mon fils, criait la pauvre mère éplorée, reviens à moi; c'est parce que je t'aimais que je t'ai dévoilé mon passé, mon péché ». Mais Jean ne l'entendait plus; il était déjà loin. Jean, dans son amour effréné pour sa Berthe, n'avait pas compris l'horrible sacrifice que sa mère avait fait en lui déclarant son passé coupable. Oh! qu'il doit en coûter à une mère d'accuser une faute pareille! Elle avait pleuré, prié, jeûné toute la journée, avant de se décider, et cependant son Jean, qu'elle aimait tant, était parti sans lui pardonner. Elle s'était tant humiliée et Jean s'était envolé avec son secret sans la presser sur son cœur, sans avoir mis sur ses joues les baisers de l'amour filial. La mère n'avait plus de larmes pour cette nouvelle humiliation; elle croyait que c'était le juste châtiment de son péché désormais sans rémission.

Il était tard. Tout était silencieux dans la maison. Berthe, qui n'entendait plus rien, aucun chuchotement,

crut que sa mère était allée se coucher sans lui répéter la réponse qu'elle avait donnée à son fiancé. Elle se rendit à la chambre de sa mère, elle était vide. Le lit n'avait pas même été défait. Elle descendit à la course dans le salon. Quelle ne fut pas sa surprise de trouver sa mère affaissée dans le fauteuil, les yeux hagards, et dans une immobilité absolue comme si la raison avait fui le cerveau. Berthe, tout effrayée, se mit à crier, à appeler la bonne trop profondément endormie dans sa chambre éloignée pour entendre les appels. Berthe embrassait les mains de sa mère et ne cessait de lui baiser les joues. Elle cherchait à la réchauffer, à la ranimer. Enfin, la vie étant revenue, Berthe aida sa mère à remonter dans sa chambre. Elle la déshabilla comme un enfant et la mit au lit, sans avoir entendu sa mère proférer une seule parole. « Mère, mère chérie, lui disait-elle, qu'as-tu ? Jean t'a-t-il offensé ? t'a-t-il causé de la peine ?»

Au nom de Jean, la mère parut un instant sortir de sa torpeur, de son mutisme et elle balbutia: « Ah! oui, Jean... il a méprisé mon amour... Il ne m'aime pas... Il est parti sans me donner un seul baiser... sans même me dire adieu... Je l'aime tant cependant et lui ne m'aime pas... Berthe, je souffre là... Ma tête se perd... Jean, ne m'a jamais aimée et je l'ai tant aimé toujours.» Enfin, la pauvre mère se calma et tomba dans un sommeil lé-

thargique. Berthe la veilla toute la nuit. Quand elle la regardait elle ne pouvait s'empêcher de songer à l'amour de sa mère pour son propre fiancé. La jalousie lui rongeait le cœur et elle endurait des tortures inouïes. Le lendemain madame Duval dormait plus paisiblement. Sa respiration était lente, tranquille. Sa figure était moins pâle. Ses mains n'avaient plus la blancheur du marbre; un sang plus chaud circulait dans ses veines plus apparentes. Berthe la laissa et alla se jeter sur son lit non pas pour dormir — le pouvait-elle quand tant d'idées affolantes tourbillonnaient dans son cerveau ? Elle songeait toujours si tristement à l'amour sans espoir de sa mère, à la perte de son propre fiancé, à sa vie brisée.

Vers les onze heures du matin, la bonne apporta à Berthe une lettre qu'un messager lui avait remise. En lisant l'adresse, Berthe reconnut l'écriture moulée de son fiancé. Dans un accès de désespoir, elle jeta la lettre au pied du lit. Prendrait-elle connaissance d'une lettre de l'amant de sa mère ? Que pouvait-il lui dire, ce fiancé infidèle, cet amant de sa mère ? Puis elle hésita. La tentation se fit de plus en plus forte. La curiosité l'emporta. Berthe prit enfin la lettre, en déchira l'enveloppe. Au fur et à mesure qu'elle lisait, sa figure s'animait; des teintes roses envahissaient ses joues; ses lèvres se coloraient; ses yeux devenaient brillants. Berthe sauta en bas de son

lit et courut dans la chambre de sa mère qu'elle trouva plus reposée, plus tranquille et assise près de la fenêtre.

La veille, Jean, après avoir quitté précipitamment sa mère, en emportant son secret, avait couru tout d'un trait jusqu'à sa chambre d'étudiant. Complètement étourdi, affolé par la connaissance du mystère qui avait entouré sa naissance et sa vie, il ne pouvait plus dominer les accès de sa rage. Un désespoir noir s'était emparé de lui. Berthe, sa Berthe disparue de sa vie, qu'était-ce maintenant la vie pour lui, et qu'était-il, lui-même, dans la vie sans sa Berthe ? Un enfant abandonné, un bâtard. Quelle place, quel rang occuperait-il désormais dans la société, dans le monde ? Personne ne connaissait son origine, c'est vrai, mais n'avait-il pas une conscience qui lui crierait toujours : tu n'es qu'un enfant abandonné, un bâtard. Mieux valait pour lui mourir, ne plus voir le jour. Mieux valait pour lui s'enfoncer dans les ténèbres profondes de la nuit éternelle. Mais comment en finir avec ce cauchemar dont il ne pourrait plus jamais supporter le poids. Il arpentait sa chambre avec des mouvements de colère, de fureur. Il se frappait la tête, la poitrine avec ses poings. Il se prenait les cheveux à pleines mains. Il blasphémait contre la vie, contre sa naissance. Il maudissait le sort qui l'avait jeté dans le monde. Il maudissait le jour qui l'avait vu naître. Pourquoi n'était-

il pas toujours resté dans le néant ? En sortir pour connaître plus tard les plus cruelles déceptions, les tourments les plus abominables de l'amour, l'avait-il mérité ? En sortir pour connaître l'amour de cet ange, qui avait pris son cœur, son esprit, son âme, et puis l'abandonner quand il lui tendait les bras pour l'enlacer et ne plus former qu'un être, était-ce possible ? Il n'avait pas demandé la vie; il ne l'avait jamais appelée, mais il demandait désormais la mort, le néant. Il allait jusqu'à maudire la faute de sa mère; et elle-même, ne la maudissait-il pas dans sa rage, dans sa folie ? Pourquoi son père adoptif ne l'avait-il pas laissé dans cette crèche des enfants trouvés ou abandonnés ? Il n'aurait jamais connu les joies qui faisaient aujourd'hui son malheur; il n'aurait jamais aimé que Dieu dans cet asile saint, et maintenant il ne maudirait pas la vie. Il en voulait à Dieu de l'avoir jeté sur la terre comme un mécréant, un réprouvé, un damné. Il ne savait plus ce qu'il disait, ce qu'il pensait. Le désespoir le plus sombre le dominait. Dans ses accès de démence, il s'écriait: « Berthe, ma Berthe reviens à moi; tu n'es pas ma sœur; tu es toujours ma fiancée. Cette femme qui se prétend ma mère n'est qu'une menteuse, une folle. Berthe, ma Berthe, c'est toi que je veux; c'est toi que j'aurai, car tu es toujours ma fiancée."

Dans une agitation extrême, il continua longtemps

de blasphémer, d'invoquer les feux de l'enfer pour en être consumé entièrement. Puis peu à peu, la fatigue le gagnant, il s'affaissa au pied de son lit. Tout à coup il vit, appendu au mur, le beau crucifix que sa Berthe lui avait donné un jour de fête, en lui disant avec une ferveur toute chrétienne: « Jean, si jamais tu as des peines, qu'elles viennent du cœur, des misères de la vie, des embarras de toutes sortes, mets-toi à genoux devant ce Christ. Regarde ses plaies saignantes, ses mains et ses pieds transpercés par les clous, son côté déchiré par la lance qui a touché le cœur, son front abîmé par les épines de la couronne; contemple sa figure résignée en dépit des souffrances imméritées que cet Homme-Dieu a endurées pour les péchés des autres. Invoque ce Christ, image de la douceur, de la pitié, de la rédemption, et tes peines de cœur, quelles qu'elles soient, s'apaiseront, et tes misères, si grandes soient-elles, seront soulagées ». La vue de ce souvenir de Berthe le calma peu à peu. La réaction se produisait; la tranquillité lui revenait; l'esprit reprenait sa lucidité. Jean se jetait à genoux devant le Christ, don de sa Berthe, et il implorait le pardon de ses blasphèmes. Le Christ lui paraissait inondé de larmes, de sueurs et de sang. « O Christ, disait-il, qu'une goutte de tes sueurs, de tes larmes et de ton sang tombe sur sur moi, sur mon âme. O sueurs, ô sang de l'Éternel Agonisant, lavez mon âme, purifiez mon cœur. Que ma

chair en soit trempée. Que mon amour charnel, que ma luxure en soit effacée à tout jamais. O mon Dieu, je m'offre en expiation pour la faute de ma mère, et que désormais chaque parcelle de ma vie, que je veux vous consacrer, à Vous seul, lui soit comptée pour le bien de son âme. Oh! qu'elle a dû souffrir cette pauvre mère, et comme elle doit souffrir encore! Mon Dieu, donnez-moi la force d'immoler ma chair; donnez-moi le courage d'oublier cet amour que j'avais voué à la plus belle des créatures... Que ma volonté soit meurtrie, que mon amour soit déchiré et qu'il saigne. Qu'est-ce, ô mon Dieu, que tout cela comparé à tes souffrances? Tu as aimé, ô mon Dieu, et tu as sacrifié ton amour pour la rédemption des hommes. O mon Dieu, je t'offre mon amour pour la rédemption de ma mère. Oh! je sais bien qu'elle n'en a plus besoin, car elle a expié depuis longtemps; mais elle a péché et je suis le fruit du péché. C'est ce fruit, ô mon Dieu, que je t'offre. Purifie-le, lave-le dans ton sang ».

Sa conscience de chrétien reprenait le dessus, et la foi de Jean si profondément ancrée dans son âme lui dictait une conduite plus noble. Jean regrettait ses emportements et sa dureté envers sa mère qui s'était si profondément humiliée devant lui. Il se résignait presque au sacrifice de son amour, en revoyant dans son imagination l'image aux traits si désolés de sa mère qui ne l'avait

jamais oublié, et n'avait jamais cessé de l'aimer bien qu'elle l'eût cru à tout jamais perdu. Après une longue et fervente prière, il se leva, se mit à sa table, et écrivit une missive à celle qu'il n'aurait plus le droit d'aimer comme sa fiancée.

Vers les onze heures, Jean arrivait au rendez-vous qu'il m'avait demandé. « Cher maître, me disait-il, si vous aviez vu l'état épouvantable dans lequel j'étais hier au soir, vous auriez dit: « mon élève est fou, fou furieux ». La catastrophe si inattendue et si terrible qui me frappait était suffisante pour expliquer cette folie momentanée. J'étais frappé dans ce que j'avais de plus cher au monde. Tout à coup mon avenir s'écroulait, ma vie se déchirait et il n'en restait plus que des lambeaux méprisables. C'était la fin de toutes mes espérances, la mort de mon amour. Que ferai-je maintenant que je n'ai plus d'illusions, que je n'ai plus d'amour pour me soutenir dans la vie ? Oh ! j'ai demandé la mort, une mort violente, mais rapide. Mais tout à coup la vue du Christ, don de ma Berthe, m'a suggéré une mort plus noble, plus digne d'une âme chrétienne, la mort au monde, à ses plaisirs, à ses amours charnelles. Docteur, j'ai décidé de m'exiler, d'aller loin, bien loin, de tout ce que j'ai aimé jusqu'aujourd'hui, de fuir les lieux où j'ai tant aimé qui renouvelleraient toujours mes souffrances, mon martyre

si je ne les quittais pas. Mais, dites-moi, docteur, est-ce bien vrai que cette femme, que j'ai transpercée d'un glaive par mon insolence, est ma mère ? Comment puis-je le reconnaître ? Est-ce une indiscrétion de vous demander, à vous qui avez toujours été son médecin, si c'est réellement vous qui l'avez assistée à ma naissance ».

— Mon enfant, il n'y a plus d'indiscrétion à vous dévoiler ce secret qui n'en est plus un puisque votre mère m'a relevé du secret professionnel. Voici la lettre qu'elle m'envoyait hier. Prenez-en connaissance. Elle confirme la véracité des déclarations si accablantes que votre mère devait vous faire hier au soir. Madame Duval est véritablement votre mère. Nous en avons, elle et moi, vérifié toutes les preuves. Oui, c'est moi qui vous ai mis au monde, dans la maison de santé du docteur Riley aux Etats-Unis. C'est moi qui le premier ai constaté les signes que vous portez sur votre corps, comme s'ils eussent été faits avec le même sceau qui a imprimé ceux qu'on retrouve sur votre mère. A six mois, lorsqu'on crut à votre mort, vous étiez adopté par monsieur et madame Clément de X... Vous avez été élevé par eux comme leur véritable fils ; aussi que de reconnaissance leur devez-vous. D'autre part votre mère vous a toujours pleuré. Souvent elle venait me dire sa peine. Que de fois je l'ai vue ici, dans mon bureau, sangloter, se lamenter de votre perte. Le souvenir de son enfant perdu était toujours demeuré

vivace dans son esprit. Même quand elle paraissait la femme la plus heureuse du monde, avec un mari qui l'adorait et un enfant qui était toute sa joie, jamais elle n'a cessé de venir ici et de vous pleurer. Elle prétextait un malaise, une maladie quelconque, pour venir causer avec moi de l'enfant qu'elle n'espérait plus jamais revoir. Mon cher ami, vous devez désormais aimer et chérir votre véritable mère comme elle le mérite pour vous avoir toujours tant aimé.

— Croyez-moi, cher maître, le sacrifice que je vais accomplir est grand, presque au-dessus de mes forces, mais c'est le seul moyen que j'aie de prouver mon amour infini à Berthe que je considérerai toujours comme ma fiancée; c'est le seul moyen d'ensevelir à tout jamais le secret de ma naissance, de sauver l'honneur de ma mère et de lui procurer un peu de bonheur. Je veux aller en Afrique, chez les Pères Blancs, me dévouer au salut de ces pauvres nègres qui ne connaissent pas encore la bonté et la miséricorde du Dieu éternel.

"Docteur, pouvez-vous comprendre la grandeur de mon sacrifice ? Oh! non, jamais, parce que vous n'avez jamais aimé comme nous nous sommes aimés. C'est impossible. Vous avez eu une jeunesse, vous aussi; vous avez eu une fiancée et vous avez cru la chérir et l'aimer de toute l'ardeur que la jeunesse met dans l'âme et le cœur de l'homme, eh bien! votre amour n'était qu'un

feu de paille en comparaison de l'ardent buisson qui nous consume tous les deux. Personne n'a jamais éprouvé ces sentiments que nous avons l'un pour l'autre. Votre amour était peut-être raisonné; le nôtre est insensé, si vous le voulez, mais il est comme la passion limitrophe de la folie. Oui, nous sommes fous l'un de l'autre. Nous nous voyions tous les jours, tous les soirs, trois fois, quatre fois, cinq fois, mais ce n'était pas suffisant pour calmer nos désirs, apaiser la soif dévorante de nos cœurs. Plus nous nous voyions plus nous désirions nous revoir. Chacune de nos rencontres était comme une immense brassée de bois jetée sur un bûcher incandescent. La flamme en était continuellement attisée. Peut-être Dieu a t-il permis que nous nous aimassions autant pour exiger de nous un plus grand sacrifice. Hélas! il a fait notre amour trop grand pour des mortels. Oh! il n'y a que l'amour des anges qui peut lui être comparable.

« Nous n'étions pas des amants et cependant nous en avions l'ardeur dans nos désirs, la passion dans nos sentiments. Comme eux, il ne nous suffisait pas de nous voir très souvent, nous voulions sans cesse penser l'un à l'autre, à tout instant nous dire le bonheur de nous aimer, et décrire l'angoisse qui nous tenaillait quand nous étions éloignés l'un de l'autre. Oh! docteur, nous nous sommes trop aimés pour que notre amour fût durable sur la terre. Dans nos rencontres, pouvions-nous tout

nous dire, exprimer tous les sentiments dont nos cœurs étaient gonflés ? Non, les heures étaient trop courtes, trop fugitives. Toutes nos pensées de tous les instants nous appartenaient mutuellement et il fallait nous les communiquer. Aussi, comme les amants, nous écrivions-nous sans cesse. Il nous semblait que sur le papier nous pouvions mettre plus de choses tendres, plus de désirs passionnés. Deux ou trois fois par jour nous échangions nos missives que nous relisions ensemble quand nous nous retrouvions le soir. Quelle douceur, quel charme, quel enchantement de relire très souvent les mêmes pensées, les mêmes sentiments, les mêmes désirs. Oh ! comme nos cœurs battaient à l'unisson à cette musique que nous chantions en duo.

« Docteur, comprenez-vous maintenant la douleur que j'éprouve ? Sondez-vous la profondeur de l'abîme ouvert devant moi ? Voyez-vous le gouffre dans lequel je précipite ma Berthe bien-aimée ? Que serai-je maintenant aux yeux de ma fiancée ? Hélas ! elle se croira toujours ma fiancée et rien d'autre puisqu'elle ne connaîtra jamais mon secret. Pour elle je serai un parjure, un renégat de l'amour. Oh ! mon Dieu, lancez votre foudre ; qu'elle me frappe et que je tombe là. Et vous, docteur, allez porter à ma fiancée mon dernier adieu et mon dernier mot d'amour, et dites-lui comme j'ai pensé à elle en mourant. »

Jean se tut. Il était là affaissé dans le grand fauteuil.

Quelles pensées ruminait-il ? J'avais réellement peur de sa douleur, de son désespoir. Que pouvais-je pour lui ? Le consoler, lui donner du courage, un peu d'espérance, lui rappeler la noblesse d'âme de sa pauvre mère qui n'avait pas craint de s'humilier et de lui avouer le péché de sa jeunesse ?

— Jean, lui dis-je, un secret pèse sur vous, soyez digne d'en porter tout le poids, et Dieu vous donnera la force d'accomplir généreusement la mission qu'il vous a réservée. Dieu a fait votre Berthe pour se la conserver comme sa servante, son épouse, n'en soyez pas jaloux. Si Dieu lui-même ne vous avait pas inspiré ce grand amour, Il aurait perdu deux missionnaires. Je le vois, tous deux vous êtes destinés à de grandes choses. Ne vous opposez pas aux desseins de Dieu.

Pendant que je lisais les quelques lettres qu'il m'avait apportées, Jean pleurait à chaudes larmes, et des sanglots saccadaient profondément sa respiration. Pauvre Jean, il pensait à l'amour infini qu'il avait voué à sa Berthe, à l'amour qui lui était désormais défendu. Il pensait aux heures heureuses qui s'étaient écoulées dans des tête-à-tête si délicieux. Ces souvenirs ne lui laissaient plus que des tristesses inénarrables. Il entendait la voix si suave de sa bien-aimée; elle n'était plus qu'une plainte amère ne proférant que des reproches san-

glants. Et ses yeux autrefois si beaux, si doux n'entrevoyaient plus que péniblement à travers des larmes abondantes les yeux de sa Berthe chérie tout embués d'une tristesse sombre.

Pauvre Jean, je l'entendais soupirer: « Oh! Berthe, ma Berthe bien-aimée, pourquoi donc n'es-tu pas toujours ma fiancée ? Je t'aimais tant cependant. Oh! la mort, la mort. Oui, je veux la mort plutôt que cette désillusion, plutôt que cette vérité inexorable. Berthe, ma douce Berthe, pourquoi suis-je ton frère ? pourquoi es-tu ma sœur ? Nous ne pouvons plus avoir le même amour. Il était si doux cependant. Je ne puis plus avoir le même amour, car il m'est défendu. Mais toi, cet amour tu le garderas intact. O ma Berthe, que je t'envie, tu peux toujours m'aimer, car tu ne sais pas. Tu ne peux pécher dans ton amour, dans tes désirs, car tu ignores le secret qui me tue. Tu me détesteras, mais tu m'aimeras quand même puisque ce secret je le garderai toujours. Tu peux espérer le retour de l'amour; mais, hélas! sur moi pèse le secret formidable qui éteint toute flamme. Que ne me tue-t-il pour que plus jamais je ne puisse penser à l'amour qui me brûle, et que je ne puis oublier malgré ma volonté. Oh! ma volonté, elle est chancelante, plus que cela, elle est abolie. Je voudrais t'aimer toujours comme autrefois, mais le dois-je ? Je ne voudrais plus t'aimer puisque tu n'est plus ma fiancée, mais le puis-je ? T'oublier, est-ce

possible ? Mon âme, mon cœur sont trop imprégnés des couleurs indélébiles de ton amour pour que jamais le temps en puisse atténuer les tons. Le burin de notre amour a gravé trop profondément ton image en mon cœur pour que jamais le temps en puisse effacer les traits. Cependant O ! ma Berthe, il le faut ; je dois t'oublier Oh ! malheur sur moi... Ma Berthe aime-moi toujours, ce sera ma consolation. Ton désespoir, si épouvantable soit-il, sera encore moins accablant que le secret qui m'afflige, me rend la vie insupportable, me la fait même maudire ».

A la lecture des lettres que Jean m'avait apportées, je sentais que, dans ces pages, il y avait vraiment deux cœurs francs, exprimant avec la plus entière sincérité des sentiments si tendres, si chauds que je ne me rappelais pas en avoir jamais trouvé de semblables nulle part ailleurs. Malgré ma longue expérience du cœur humain, malgré toutes les confessions que j'avais reçues dans ma nombreuse clientèle, jamais je n'avais entendu, ni lu de si touchants aveux. J'en étais ému jusqu'aux larmes. Oui, je vous le dis sincèrement, j'aurais voulu un jour avoir aimé autant que Jean, et avoir su exprimer mes sentiments avec autant de douceur, d'élan ou de chaleur. Oui, il l'aimait sa Berthe et Berthe le lui rendait bien tout son amour. Oui, je comprenais l'immensité de leur

amour à tous deux. Je comprenais qu'ils n'avaient jamais eu assez d'heures à passer ensemble, et que les heures qui les réunissaient n'étaient réellement pas des heures, mais à peine des minutes, des secondes s'envolant au souffle de l'amour comme ce léger duvet que la brise arrache aux arbres le printemps. Ils s'aimaient tant qu'ils ne cessaient de se le redire. Dans leur tête-à-tête, ils goûtaient tant de bonheur et de charme qu'ils auraient voulu ne jamais se quitter. La vie pour eux c'était se voir, c'était lire dans leurs yeux les pensées et les désirs qui enflammaient leur âme et leur cœur.

Les heures de séparation leur étaient plus longues que des siècles de souffrance. Aussi cherchaient-ils à abréger leur martyre en s'écrivant des lettres toutes embrasées, respirant à chaque mot une ardeur nouvelle. C'était un crescendo continuel qui allait parfois jusqu'au sublime, même au délire. Ils étaient comme les amants qui ont connu toutes les ardeurs de la passion et qui veulent en goûter éternellement les délices dans le souvenir, en même temps que jouir d'avance des promesses qu'ils attendent de la prochaine rencontre. Pendant la séparation, ils retrouvaient des idées et des pensées qu'ils n'avaient pas eu le temps d'exprimer, qu'ils regrettaient de n'avoir pas eues. Tous les jours ils s'écrivaient deux ou trois longues lettres que le soir ils relisaient ensemble. Alors à chaque phrase, leurs regards se rencontraient.

Et Berthe lisait dans les yeux bruns de son fiancé, et lui dans les beaux yeux bleus de sa Berthe chérie. Ils y trouvaient la flamme qui jaillissait ardente des profondeurs de leur cœur. La véracité de l'écrit leur semblait plus réelle, plus palpable. Il y avait là tout le poids de paroles de l'Évangile. En relisant leurs lettres, leur voix avait des intonations si suaves qu'ils se plaisaient de longues heures à relire ces phrases qui avaient adouci la tristesse de leur isolement.

« Est-ce vrai, écrivait Berthe, que tu m'aimes autant que tu me le dis, autant que tu l'écris ? Je ne puis le croire, car tu m'aimerais autant qu'un dieu. M'aimes-tu vraiment autant qu'un dieu à qui l'on voue un amour éternel résumant toutes les affections terrestres ? Jean, tu m'aimes, tu me le dis, tu me l'écris, je veux bien le croire; mais pauvre Jean, ton amour n'est qu'une étincelle de l'amour qui me consume pour toi. Jean, connais-tu l'amour d'une mère, quelle qu'elle soit, pour son petit, pour son enfant ? Non, jamais tu ne pourras connaître ce sentiment sublime de la mère pour le fruit de ses entrailles. Hé bien! le voilà mon amour doublé de celui d'une jeune fille passionnée. Comprends-tu maintenant comment je t'aime ? Peux-tu m'aimer autant ? Non, ton amour a quelque chose qui tient de la terre; le mien a la sublimité de celui des anges »

« Mais, Berthe, répondait Jean, mon amour c'est de la folie. Tu n'avais que huit ans, je n'avais que douze ans, et je t'aimais comme on aime à vingt ans. Depuis mon amour n'a fait que grandir avec les années; maintenant que j'ai plus de vingt ans, peux-tu en mesurer toute la sublimité ? C'est du délire pendant lequel je ne vois plus que toi, je n'entends plus que toi, je ne désire plus que toi. Jour et nuit mon amour pour toi me poursuit comme un rêve, parfois comme un cauchemar. Oui, je ne rêve qu'à toi et toujours j'ai peur de te perdre. Je tremble à l'idée de ne pas t'aimer comme je le voudrais, mais je crains surtout de ne pas t'inspirer assez d'amour.

« Le soir, quand je te quitte et que je vais par les rues de la ville pour regagner ma chambre solitaire, si la voûte céleste est d'un bleu attendri par la lueur argentée des étoiles qui y scintillent, il me semble que je perçois leurs palpitations en synchronisme avec les pulsations de mes artères que ma passion pour toi fait battre à les rompre. Je vais heureux, tout rempli du bonheur de t'avoir aimée un soir de plus et d'avoir un souvenir de plus qui me rattache au passé, un espoir de plus qui illumine l'avenir. Dans ma chambre, je n'ai plus de sommeil tant mon âme sent la vie qui lui sourit, tant mon esprit s'égaie de notre bonheur, tant mon cœur soupire à ton amour. Mes pensées, toutes douces, sont toutes à toi. C'est alors que je t'écris ces phrases et ces pages qui

respirent tant de paix dans l'affection que tu voudrais, ainsi que tu me le dis si bien, me savoir toujours dans cet état d'âme qui semble un reflet du bonheur céleste. Berthe, peux-tu comprendre comme elles me sont douces ces soirées d'amour, ces nuits tout étoilées, toutes resplendissantes de lumière mystérieuse ? Je les aime et les voudrais toujours identiques parce qu'elles me font songer aux nuits d'un avenir prochain où je t'aurai à moi seul dans la félicité des heureux.

« Mais, hélas! ma Berthe, si parfois, quand je te quitte, la nuit est sombre, si de gros nuages noirs cachent la splendeur des étoiles, l'éclat de la lune, je me sens tout désolé, tout mélancolique. Alors est-ce mon âme qui, regardant là-haut, se reflète dans la voûte parabolique, est-ce le dôme céleste qui se mire dans mon âme et en prend les tons assombris ? Je ne sais, mais tous deux, le firmament et mon âme, sont dans une tristesse accablante. Oh! je voudrais ne plus être, car la vie semble trop amère. Payer une heure d'amour, une heure passée près de toi à lire dans tes beaux yeux, à entendre ta voix si suave, payer, dis-je, tout ce bonheur par une nuit de tristesse, est-ce trop cher ? Non, mille fois non; ce n'est pas trop cher. J'en voudrais beaucoup de ces nuits en échange d'une caresse de toi, d'un mot d'amour de toi, de la pensée seulement que tu m'aimes autant que je t'aime. Oh! dis-le-moi; dis-moi que tu m'aimes; dis-moi

que tu m'aimeras toujours, toujours, et mes nuits de mélancolie et de tristesse s'illumineront au souvenir de ma Berthe, à l'espérance de la revoir, à la certitude de son amour ».

« Mais, Jean, tu le sais bien, je t'aime comme le petit oiseau, dans le nid, aime sa mère qui lui donne la vie avec la becquée; je t'aime comme la mère aime son enfant qu'elle berce dans ses bras en lui souriant; je t'aime plus que l'amante aime son amant qu'elle presse sur son cœur et dont elle étouffe les soupirs par des baisers tout brûlants. Oh! mon Jean, mon amour est infini, et, s'il m'était permis, c'est dans mes bras que j'endormirais tes craintes et que j'apaiserais mes ardeurs. Jean, je t'aime quand tu me dis tes nuits heureuses, remplies de ma pensée. Jean, je t'aime quand je lis tes lettres pleines de gaieté. J'en ressens tant de joie que je les relis sans cesse. Jean, je t'aime encore davantage quand tu me dépeins tes tristesses, quand tu me racontes tes cauchemars. Que je voudrais être là près de toi quand tu pleures. J'adoucirais ton chagrin; je sècherais tes larmes. Je te rendrais le sourire qui me plaît tant. Tes yeux brilleraient de joie, et tu connaîtrais l'ardeur de mon amour à l'apaisement de tes craintes. Jean, que tu souries ou que tu pleures, tu es toujours mon Jean bien aimé, l'essence de ma vie. Pourquoi gémir et pleurer quand tu me crois loin de toi,

quand tes yeux ne me voient pas ? Ne sais-tu pas que je suis toujours près de toi, que ma pensée t'accompagne toujours et partout. Mon esprit ne te cherche plus, car il est toujours avec toi.»

« Berthe, tu me demandes pourquoi je pleure, pourquoi je gémis; le sais-je ? Quand je suis près de toi, le jour, il me semble que la lumière du soleil est plus brillante et que dans ses rayons il y a plus de poussière d'or. Je suis heureux et je vois l'avenir tout souriant. Le soir, près de toi, il n'y a jamais de ténèbres. C'est encore pour moi une clarté éblouissante qui émane de tout ton être, et tout me sourit encore. Hélas! quand je suis seul, loin de toi, c'est l'éclipse totale; le soleil n'a plus de rayons. Je ne vois plus rien; les ténèbres m'environnent qui se peuplent de fantômes hideux, et l'avenir devient si sombre que j'en suis tout effrayé. Et pourquoi tant de tristesse puisque tu m'aimes et que je t'aime ? Je ne sais; mais j'ai peur. Le bonheur peut-il durer indéfiniment ? Dieu nous mesure peut-être le bonheur comme Il dispense la beauté et l'éclat des jours. Les beaux jours ne sont pas éternels. O ma Berthe, j'ai peur du vent, de la tempête et des mauvais jours. Nous avons eu tant de bonheur jusqu'aujourd'hui que je crains pour l'avenir.»

— Jean, dis-je au malheureux jeune homme que ma

voix parut tirer d'un cauchemar terrible, pourquoi avez-vous jamais pensé que vous pourriez être malheureux un jour ?

Jean hésita longtemps avant de répondre. Il fixait obstinément sur moi son regard encore tout embué de larmes. Il paraissait tant souffrir que j'eus pitié de sa douleur et je n'osai plus l'interroger. Feignant d'aller chercher ma pipe sur une tablette, je me mis à arpenter, tout soucieux, mon bureau. Comment consoler ce grand désespoir ? J'avais pourtant, dans ma longue carrière, vu bien des chagrins, soulagé beaucoup de misères morales, mais le grand découragement de cet homme à la fleur de l'âge, tout à l'entrée de la vie, me torturait tant l'esprit que je ne savais plus trouver les expressions qui relèvent le courage et dissipent l'abattement. Enfin il répondit d'une voix hésitante, entrecoupée de gros soupris.

— L'excès de bonheur dans un amour qui n'avait jamais connu que la félicité m'inquiétait et j'en appréhendais des mauvais jours possibles, conséquence de la loi des compensations. Oh ! me disais-je, peut-on toujours être heureux ? la rose, si fragrante, aux couleurs si tendres, n'a-t-elle pas sur son pédicelle des épines qui blessent les doigts de celui qui veut trop en respirer les parfums et en baiser trop fortement les pétales. J'étais trop heureux pour que ce bonheur fût éternel. Il me fallait sentir un jour les blessures du cœur causées par les épines

de la vie. Hélas! ce n'étaient plus des épines, mais bien des pointes acérées qui pénétreraient jusqu'à la racine de ma vie et en extrairaient toute la sève. Depuis quelques mois, le changement de vie de madame Duval avait frappé malheureusement mon imagination. Cette femme, qui m'avait toujours paru si charmante, n'avait plus les mêmes sentiments. Ses yeux n'avaient plus pour moi le même regard attrayant. Sa bouche me souriait bien encore, mais son sourire n'avait pas toujours la même douceur. Elle semblait encore me choyer, mais elle paraissait en même temps m'éloigner de ma Berthe. Elle m'aimait toujours, j'en étais sûr, mais son amour me semblait étrange. Dans son regard, dans son sourire, dans sa voix, dans son amour, il me semblait percevoir quelque chose d'insolite. Elle m'attirait et elle me repoussait en même temps. Parfois, quand elle me regardait, il y avait dans ses yeux tant de douceur que je croyais y voir la caresse d'une mère à son enfant, ou tant de feu qu'il me semblait y apercevoir la flamme qui brille dans la prunelle d'une amante passionnée. Sa voix tantôt avait des accents d'une tendresse infinie; tantôt, sans être maussade, elle n'avait plus rien de sympathique. C'était comme si un amour nouveau et tout ardent naissait dans le cœur de madame Duval, amour qu'elle s'efforçait d'éloigner, mais qui revenait sans cesse troubler son âme. Parfois, hélas! le croiriez-vous, je m'imaginais

qu'elle allait me refuser la main de sa fille pour se donner elle-même tout entière. Oui, parfois je la croyais jalouse de sa fille. Comprenez-vous maintenant, cher maître, comment et quand j'ai pu me douter que le malheur allait fondre sur moi ?»

Pendant que Jean causait dans mon bureau de son projet d'exil et d'évangélisation sur la terre d'Afrique, Berthe, sa lettre à la main, rentrait hypocritement sérieuse dans la chambre de sa mère qu'elle trouvait plus calme. Berthe se blottissait sur les genoux de sa mère. Elle la caressait et la cajolait comme l'enfant qui demande une faveur. « Maman, petite mère chérie, répète-moi ce que tu as dit à mon Jean hier au soir. Si tu ne me le dis pas, je te gronderai, je te bouderai, et je m'en irai sans te laisser lire la lettre que je viens de recevoir de lui. Oh! si tu savais ce qu'il m'écrit, tu pleurerais. Maman, maman chérie, as-tu fait la méchante comme il me le dit ? Vite, vite, maman, réponds-moi ou je me sauve avec ma lettre».

Pendant qu'elle parlait ainsi, Berthe appuyait sa tête affectueusement sur le cœur de sa mère dont elle percevait les battements qui se précipitaient subitement, et ses yeux fixaient toujours la lettre que ses bras tendus tenaient éloignée afin de taquiner la curiosité maternelle, pour en obtenir la grâce qu'elle semblait implorer. Tout

à coup, Berthe sentit la chaleur des larmes qui lui tombaient sur le front et coulaient le long de ses joues. Elle releva la tête et vit, dans les yeux de sa mère, la tristesse qui reparaissait. « Maman, petite maman chérie, qu'as-tu ? Tu pleures encore. Je te ferai donc toujours de la peine. Oh! maman, sèche tes larmes; je t'ai assez vue pleurer. Oh! plus jamais je ne te causerai de chagrin. Tiens, lis la lettre de mon Jean. Elle te consolera. Tu verras comme Jean nous aime, comme il te remercie des bonnes paroles que tu lui as dites hier ».

Madame Duval prit, d'une main craintive, la lettre que Berthe lui présentait. Elle avait peur d'y lire le jugement impitoyable de son fils et la divulgation du secret qui la tuerait. Au fur et à mesure qu'elle lisait, sa figure se rassérénait, ses yeux se séchaient et le sourire errait sur ses lèvres. Puis la lettre lui tombait des mains, et ses bras se resserraient si fort sur Berthe que cette dernière en perdait presque la respiration. Oh! les bons, les beaux baisers que se donnaient mutuellement ces deux femmes réconciliées dans le bonheur.

Cette lettre, qui calmait tant les craintes de la mère et donnait tant d'illusions à la jeune fille, se lisait comme suit :

« Berthe, ma Berthe chérie, deux jours que je ne t'ai vue, c'est deux siècles de perdus dans le cours de nos

amours. Soyons confiants. Dieu nous les redonnera sûrement dans notre vie nouvelle dont il prolongera la durée pour nous en faire goûter mieux et plus longtemps les délices. Avant l'entrevue que j'eus hier avec ta mère, jamais je n'avais apprécié à sa juste valeur la noblesse de son caractère. Quelle sainte femme! Quel cœur aimant et charitable. Je l'aime plus que jamais et que je voudrais l'avoir eue toujours pour ma mère. J'aurais joui comme toi de ses bontés; j'aurais été chéri et choyé comme son enfant. Jusqu'aujourd'hui toi seule as pu l'aimer et lui rendre la vie douce; mais désormais nous serons deux à l'entourer de nos caresses.

« Chère Berthe, j'ai une grande faveur à te demander, non pas pour éprouver ton amour, car je le sais aussi sincère que le mien, mais pour nous préparer, à nous deux, un bonheur suprême. Je voudrais, avant de pénétrer dans les voies de la vie nouvelle dont les bonnes et tendres paroles de ta chère maman m'ont ou plutôt nous ont ouvert la porte, aller me recueillir pendant quelques jours, dans un lieu où l'on apprend à aimer véritablement. Pauvre Berthe, je sais la grandeur du sacrifice que je te demande, par les souffrances que moi-même j'endure d'avance rien qu'à y penser. Il m'a été si pénible d'être deux jours sans te voir que je me demande vraiment comment je pourrai résister au martyre d'être plus longtemps sans voir les beaux yeux bleus de ma Berthe, sans

contempler son sourire si doux, sans rêver au bonheur sous le charme de sa voix. Berthe, mon unique amour, c'est le seul et dernier sacrifice que je te demande. Il est grand; il est pénible, mais il est absolument nécessaire à notre bonheur futur. J'irai, même avant de te revoir (car si je te revoyais un seul instant, je sens que je ne pourrais plus te quitter tant je t'adore) j'irai, dis-je, la mort dans l'âme, m'enfermer, pendant quelques jours, dans une de ces retraites, où seul avec son Dieu et son âme, l'on peut revoir son passé, méditer sur le présent et préparer un avenir de repos et de bonheur.

« Ma Berthe, te sens-tu la force de faire ce sacrifice à notre amour qui sera toujours éternel ? Un seul mot d'hésitation, je ne pars pas, et je vais me jeter à tes genoux pour t'adorer toujours, ne jamais te quitter. Mais, ma Berthe, notre bonheur en sera-t-il aussi grand sans ce sacrifice ? Berthe, tu m'aimes trop pour me dire: « reste ici; reviens à moi de suite; je ne puis cesser de te voir un seul instant ». Ma Berthe, je pars et je te reviendrai plus aimant si c'est possible. Au revoir, Berthe chérie.»

Après la lecture de cette lettre, la mère et la fille s'embrassaient avec des transports d'une joie infinie. La mère avait compris le sacrifice que son fils accomplissait sur l'autel de l'amour, et Berthe se berçait des espé-

rances et des illusions que son bien-aimé reviendrait bientôt lui offrir la coupe du bonheur dans laquelle ils boiraient tous deux jusqu'à l'éternité les délices de l'amour.

Le même soir, Jean, sans avoir revu sa mère ni sa sœur, s'acheminait tristement vers la retraite fermée où il espérait retrouver le calme et le courage. Il y rencontra un bon Père, passé maître dans la direction des âmes que les leurres de la vie et les supercheries de l'amour avaient fait dévier du droit chemin. Là il eut des combats terribles à soutenir avec sa conscience. Il cédait difficilement aux remontrances du bon père qui n'était jamais à court d'arguments. « Mon Père, disait-il, vous qui voulez me guérir des maux de l'amour, en avez-vous jamais connu les ardeurs, en avez-vous jamais éprouvé... ? Croyez-vous qu'il est si facile d'en chasser les désirs, d'en éloigner les pensées ? Cette fiancée que j'ai connue depuis mon enfance, elle est dans mon cœur, elle est dans mon esprit, elle est dans mon âme; plus que cela elle est une partie de moi-même. Croyez-vous que je puisse arracher de mon cœur toutes les racines de l'amour qu'elle y a implantées ? Non, il me semble que le laboureur qui passerait sa charrue dans tous les champs de la terre aurait déjà fait trois ou quatre fois le tour du globe avant que l'amour de ma fiancée ne fût déraciné de mon cœur.

Les racines en sont trop profondes, trop intimement enlacées à chaque fibre de mon cœur pour en être extirpées. Il faudrait m'arracher le cœur de la poitrine et le remplacer par un autre qui n'eût jamais connu l'amour. Le pouvez-vous, mon Père ? Mon esprit a trop désiré la possession de ma Berthe pour en perdre à jamais le souvenir. Quand vous me dites que je ne puis aimer Berthe, que je ne puis la désirer parce qu'elle est ma sœur, pouvez-vous m'affirmer qu'elle est réellement ma sœur ? Où sont vos preuves ?

"Mon fils, répondait le Père, que j'aie connu ou non les désirs et les passions de l'amour, il importe peu, car je suis le médecin qui guérit toutes les maladies, même celles dont il n'a point connu les atteintes. Comme le médecin, je connais les causes, les symptômes et les remèdes de toutes les affections morales et spirituelles. Vous êtes malade, mon ami; laissez-moi vous appliquer le traitement qui convient à votre mal.

— Mais pourquoi Dieu a-t-il mis sur mon chemin cette fleur aux parfums si doux qui m'a tant enivré, s'il devait sitôt me la ravir ?

— Jean, n'oubliez pas que les fleurs se fanent vite, que leur parfum s'évapore tôt. Les desseins de Dieu sont immuables et conçus de toute éternité. Cette première fleur n'est-elle pas le fruit défendu auquel vous ne pouvez toucher si vous voulez entrer dans un jardin de délices

où des milliers et des milliers de fleurs ont des beautés plus réelles, plus brillantes et des parfums plus pénétrants et plus persistants. Cette première fleur, que vous avez vue, se serait flétrie trop tôt, et son parfum n'aurait eu que l'existence d'un souffle. Dieu, dans ses desseins éternels, a mis cette première fleur, cette fiancée sur votre chemin pour vous empêcher d'en aimer une autre que vous auriez cueillie, épousée. Et que seriez-vous devenu avec cette seule épouse ? Un égoïste qui n'a plus d'amour que pour le cœur d'une seule compagne. Vous n'auriez aimé qu'une âme, qu'une femme ; ce n'était pas suffisant aux desseins de Dieu. Il vous réservait plus qu'une fiancée, plus qu'une épouse. Il vous voulait à son service. Vous devez être le jardinier de son grand parterre. Vous y entrerez avec l'amour si fort, si persistant qu'Il a déjà mis en votre cœur pour votre Berthe, et vous le ferez fructifier en des milliers et des milliers de boutures.

"Jean, vous avez manifesté le désir d'aller vous enterrer dans la noire Afrique, allez-y, Jean, c'est là que Dieu vous appelle. Vous aurez une terre inculte à labourer. Vous ne vous y enterrerez pas, mais vous saurez en faire germer la semence que d'autres y ont déjà jetée.

— Mais, mon Père, que deviendra Berthe, ma Berthe chérie, sans moi, sans mon amour ? Comment pourrai-je la laisser ? Comprendra-t-elle mon sacrifice ? Acceptera-t-elle le sacrifice de mon amour ? Mon Père, j'ai peur de la

laisser seule; elle en mourra. Mon Père, je sais qu'elle n'est plus ma fiancée, qu'elle n'est que ma sœur, mais comment le lui dire ? Je ne puis, c'est le secret de ma mère, et je ne veux pas tuer ma mère en divulguant son secret. Jamais, jamais je ne le dirai. Oh! que ne suis-je seul à souffrir, j'endurerais tous les martyres. Me taire, je tue ma sœur; parler, c'est ma mère que je tue. Mon Père, comprenez-vous ma douleur, mon désespoir ? Oh! pourquoi suis-je né ?

— Vous êtes né pour aller évangéliser et aimer les pauvres nègres comme s'ils étaient vos fiancées, vos épouses. Ayez confiance. Dieu, qui vous donnera la force de partir, donnera à votre fiancée, votre sœur, le courage nécessaire dans la dure épreuve qui l'attend. Peut-être qu'un jour elle ira vous aider dans votre mission, vous seconder dans l'œuvre qu'elle aimera autant que vous. Je le sais, elle ne pourra vivre sans vous. Dieu l'a faite, l'a destinée, comme vous, à son œuvre de bienfaisance et d'amour des âmes encore plongées dans l'idolâtrie. C'est pour cela qu'il a mis dans vos cœurs tant d'amour que sa grâce n'a plus qu'à sanctifier pour vous rendre dignes l'un de l'autre et dignes de lui. Vous êtes le premier appelé, glorifiez-vous de cet honneur et donnez l'exemple que votre bien-aimée ne tardera pas à suivre.

— Mais, mon Père, comment lui annoncer ma résolution, ma nouvelle vocation ?

— Dormez bien, cette nuit, mon fils ; votre âme est purifiée des pensées de l'amour charnel. Demain vous communierez ; vous recevrez en vous l'Esprit consolateur, l'Eternel Conseiller qui vous inspirera les paroles et les pensées qui relèveront le courage de votre fiancée, et vous saurez verser sur le cœur de votre mère le baume qui en guérira les plaies ouvertes depuis sa faute.

Le lendemain après la communion, Jean rentra dans la cellule qu'on lui avait donnée pour la retraite. Il voulait se recueillir encore quelques instants avant de quitter cet asile de paix et de consolation. Sur la table rustique, nue, il trouva quelques feuilles de papier blanc, des enveloppes, une plume et de l'encre. Il devina l'intention du bon Père qui l'avait dirigé au cours de sa retraite, et qui lui laissait, comme dernier souvenir, cette sentence écrite en gros caractères ; « Tu quitteras ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs, ta fiancée pour aller prendre soin des âmes que je te confie. Je prendrai soin de ceux que tu laisses derrière toi ; ils sont moins à plaindre que les pauvres âmes idolâtres ».

Jean, plein de confiance dans les paroles que le bon Père lui avait dites la veille, s'assit en face de la petite

table. Il prit la plume qu'il trempa dans l'encrier, et traça sur une feuille de papier ces premiers mots:

« *Berthe, ma petite fiancée chérie.* » Il ne put aller plus loin. Sa plume restait comme suspendue dans le vide. Ses idées et ses mots se brouillaient dans son esprit. Son imagination errait dans un labyrinthe inextricable de pensées incertaines, obscures. Il ne se sentait plus le courage d'aborder le sujet qui affolait encore son âme, malgré toute la piété qu'il avait montrée pendant sa retraite, malgré les remontrances et les arguments irréfutables de son confesseur à qui il avait promis une soumission parfaite. Il avait trop de chagrin à la pensée du mal qu'il causerait à sa fiancée. Comment lui dire qu'il devait l'abandonner après toutes les promesses solennelles échangées entre eux ? Quel coup terrible ne ressentirait-elle pas de cet aveu, cruel comme une sentence de mort ? Ne craignait-il pas lui-même de faiblir dans sa résolution ? Des doutes subsistaient toujours dans son esprit sur la véracité des assertions de sa mère et du médecin qui affirmaient cependant si solennellement les mêmes faits. Tant d'erreurs, se disait-il, sont commises avec une si bonne foi que tous deux ils ont pu se tromper en se suggestionnant mutuellement. Son amour était trop puissant, pensait-il encore, pour n'être pas justifiable de l'objet aimé. Non, Berthe n'était pas sa sœur, mais elle était réellement sa fiancée. Le Dieu si juste n'aurait

jamais permis qu'il eût un si profond amour pour celle qui n'aurait pu être sa fiancée. C'était un combat épouvantable qui se livrait entre sa conscience, son devoir et l'amour qui persistait malgré tous les raisonnements. Il pensait aussi au secret de sa mère. Oh! si elle avait dit vrai, s'il était réellement le fils de cette femme qui s'était humiliée si profondément devant lui, quel crime horrible ce serait d'aimer sa sœur comme une fiancée, comme une épouse ? Oh! lutte terrible, sans issue certaine.

Jean, les coudes sur la table, se tenait la tête entre les deux mains et de grosses larmes tombaient sur le papier blanc qu'elles maculaient.

« Berthe, écrivit-il enfin, je pleure des larmes qui me semblent être de sang parce qu'elles viennent si profondément d'un cœur ulcéré. Le chagrin et la douleur que j'éprouve en ce moment sont inénarrables. Ils sont aussi grands que mon amour. O ma Berthe, pourquoi suis-je né ? Pourquoi t'ai-je connue ? Pourquoi t'ai-je tant aimée s'il me fallait sitôt, non pas t'oublier, non pas cesser de t'aimer, mais, hélas! t'abandonner dans un désespoir qui n'aura d'égal que le mien.

« Votre amour, disait le bon Père pendant la retraite, est trop grand pour être de la terre. Un amour si sublime ne peut être qu'une étincelle de l'amour céleste, de l'amour divin qui doit tout reporter au Créateur qui

vous l'a inspiré.» Le bon Père, en disant ces paroles, soulevait devant mes yeux éblouis un coin du voile par où je contemplais le ciel et ses splendeurs. Il m'indiquait du doigt cette place immense encore vide des âmes que Dieu y attendait. « C'est vous, mon cher enfant, et votre Berthe bien-aimée qui la remplirez des élus de son cœur. Dieu vous a créés tous les deux, vous et votre Berthe que vous aimez tant et qui vous aime tant, pour l'aider dans la lutte inexorable qu'Il a engagée contre le paganisme. Dieu vous a destinés tous les deux à ses missions de la noire Afrique où tant d'âmes croupissent dans l'ignorance de son saint nom. C'est vous, mon enfant, qui partirez le premier, et votre chère Berthe, qui ne pourrait survivre à votre amour perdu si elle ne vous voyait constamment, ira bientôt vous aider dans l'œuvre divine que vous accomplirez avec tout l'amour que vous avez pour votre Berthe.

« Berthe, ma petite Berthe, comprends-tu maintenant pourquoi je pleure tant ? Je pleure sur moi et je pleure sur toi. Comprends-tu la grandeur et la sublimité du sacrifice qui nous est demandé ? Je pleure si abondamment parce que je pense à la douleur qu'éprouvera ton âme aux déchirures qui ensanglanteront ton cœur, quand tu recevras cette lettre que, par instants, je suis tenté de déchirer. Je n'ose le faire car je crains la colère du Père dont j'entends les pas dans le corridor tout près de ma

cellule. Il attend cette lettre avec impatience pour te l'envoyer par un messager spécial. Oh! le méchant, le cruel homme! Pourquoi suis-je venu me jeter à ses genoux ? Il m'a torturé; il me torture encore. M'éloigner de ma Berthe, quand j'espérais l'avoir pour épouse, quand je croyais venu le moment de la prendre dans mes bras, de lui donner le premier baiser des épousailles, c'était au-dessus de mes forces. Mais le saint homme, sous l'inspiration de Dieu, me montrait Abraham, gravissant la montagne avec Isaac, son fils, qu'il allait immoler sur l'autel de l'Éternel, son Dieu. Isaac, ce fils bien-aimé, celui qui devait perpétuer sa race et qui lui tenait tant au cœur, le saint patriarche allait l'immoler pour prouver le grand amour qu'il avait pour son Dieu. C'est le même sacrifice sublime que Dieu nous demande, hésiterons-nous à l'accomplir ? Soumettons-nous, comme le saint patriarche, à la volonté de Dieu. Seul ce sacrifice et la majesté de son but pouvaient, ma chère Berthe, me décider à t'écrire ces paroles si lamentables. Ma chère Berthe, que ton courage soit à la hauteur de ton amour. Quand je te reverrai pour la dernière fois, pour te dire mon dernier adieu et te donner mon dernier baiser, sois plus forte que moi; ne me fais pas faiblir. Sois sûre, ma pauvre Berthe, que, quand je t'aurai quittée, ton amour, ton amour seul persistera toujours et sera toujours aussi grand dans mon cœur. Mon éloignement ne me fera ja-

mais oublier le souvenir de ma petite Berthe, ma belle fiancée, et rien ne pourra jamais adoucir le chagrin de t'avoir perdue, même pour mon Dieu. Adieu, ma Berthe, tu es le plus grand amour que la terre a jamais connu. Conserve toujours mon souvenir comme je conserverai le tien.»

Le Père frappait à la porte de la cellule de Jean qu'il trouvait encore assis devant la petite table et pleurant amèrement sur son amour, sur sa Berthe perdue. Le Père prit la lettre que Jean n'osait lui présenter tant il avait de chagrin de voir partir cette missive qui frapperait Berthe en plein cœur et la tuerait peut-être.

Quand Berthe eut reçu cette lettre et l'eut parcourue, elle tomba à la renverse sans plus de connaissance. Sa mère, qui avait entendu sa chute, accourait et tentait en vain de ranimer la vie qui paraissait disparue à tout jamais. Je fus appelé en hâte. A mon arrivée, Berthe était sans vie. Sa respiration était suspendue et son cœur battait à coups si faibles que l'oreille qui auscultait imaginait les pulsations plutôt qu'elle ne les percevait. La pauvre petite fut longtemps dans cet état d'inconscience qui faisait craindre pour sa vie. Quand Berthe reprit connaissance, sa mère aperçut par hasard la lettre qui gisait par terre. Elle la ramassa, la lut rapidement et comprit toute la douleur de sa fille. Elle comprenait de

même le grand sacrifice de son fils qu'elle avait tant chéri, tant regretté et qu'elle perdait au moment où elle lui avait ouvert tout son cœur et ses bras, pour lui donner tout l'amour dont il avait été sevré trop tôt, et les caresses qu'il avait si peu connues. Dans ce départ pour si loin et l'abandon de celle qu'il avait aimée le plus au monde, madame Duval voyait la preuve que son fils emporterait son secret à elle jusque dans le tombeau. Cette lettre calmait donc les inquiétudes de madame Duval. Elle me la tendit. Je vis dans sa figure la sérénité qui l'envahissait. J'étais presque aussi heureux qu'elle parce que je savais que jamais son secret ne serait dévoilé, pas même à Berthe. Jean sauvait l'honneur de sa mère. Quel noble cœur! Quel caractère sublime que ce Jean. Berthe, sa fiancée, mépriserait peut-être ce parjure de l'amour qui obtenait, sans qu'elle le sût, la rémission du péché de sa mère.

CHAPITRE VIII

RÉMINISCENCES

En partant de la retraite fermée, Jean reçut l'accolade du bon Père qui le bénit: « Allez dans la vigne du Seigneur. Emondez-la; faites-la fructifier. Vous n'y oublierez pas votre Berthe. Elle en sera un des plus beaux fruits. Jean se rendit immédiatement chez ses parents adoptifs leur annoncer son départ pour les missions lointaines. Il ne voulait pas se rendre trop tôt auprès de Berthe; il craignait encore son trop grand amour aux racines si profondes. Des doutes réapparaissaient parfois subitement qu'il combattait encore difficilement. Avant de partir pour la terre d'Afrique si lointaine d'où il n'espérait plus jamais revenir, Jean voulait revoir une dernière fois la terre qui l'avait nourri, la ferme qui l'avait abrité, parcourir les lieux où sa jeunesse s'était bercée dans les illusions, les espérances et les délices de l'amour. Il voulait s'emplir les yeux et l'esprit des images et des peintures de son passé, les graver davantage dans son imagination pour emporter autant de souvenirs qui

adouciraient les ennuis de là-bas, qui éclaireraient les ténèbres de la brousse quand il serait seul avec ses pensées. Revoir, embrasser une dernière fois ceux qui l'avaient élevé, aimé et choyé, et qu'il ne reverrait plus jamais, qu'il n'embrasserait plus jamais, c'était leur témoigner de la reconnaissance, des remerciements. Se croire toujours leur fils et le leur laisser croire, même après son dernier adieu, c'était un devoir sacré pour lui.

Une après-midi du mois de juin, Jean arrivait à la maison de ses parents qu'il considérait toujours comme la maison paternelle parce qu'il avait toujours cru y être né, parce qu'il y avait passé toute son enfance et toute sa jeunesse. Pour lui il n'avait existé d'autre demeure plus sacrée, plus remplie d'amour paternel ou filial. Il n'y avait connu que la joie et le bonheur. Il n'y avait reçu que des bienfaits. Il n'y avait vu que des exemples salutaires. C'est là qu'il s'était formé à la pratique de la vertu et de la piété à l'instar de ses parents qu'il ne pouvait se résigner à considérer comme des parents adoptifs. Ils ne l'avaient pas tiré du néant, c'est vrai, mais ils lui avaient au moins donné toute cette belle vie dont il avait toujours joui; ils l'avaient aussi préparé, peut-être inconsciemment, à la grandeur de l'œuvre qu'il allait accomplir pour la gloire de Dieu.

En entrant dans cette maison de paix, Jean tout réjoui sautait au cou de sa mère pendant que sa main

droite attirait son père près d'eux pour former un groupe symbolique du bonheur. Ils restèrent quelques instants enlacés dans la joie de se retrouver réunis. Puis Jean entraîna son père et sa mère vers le sofa sur lequel il prit place entre eux. Tour à tour, Jean leur pressait les mains avec des sentiments de tendre affection, ou leur jetait ses bras autour du cou pour attirer leurs joues près de sa bouche assoiffée de baisers. « Réjouissez-vous, chers parents, leur disait-il, car vous avez mis au monde et élevé un fils pour le Seigneur ». Ses parents, tout étonnés, le regardaient avec de grands yeux ébahis. Ils ne comprenaient rien. Ils se méprenaient même sur la cause de sa joie. Ils n'entendaient rien à ces paroles, véritable énigme pour eux.

« Oui, disait-il, vous avez donné votre fils au Seigneur, votre Dieu, qui l'appelle loin, bien loin dans ses missions d'Afrique. Je vais revêtir l'habit des Pères Blancs et j'irai évangéliser les noirs encore idolâtres.»

— Mais, s'écrièrent-ils en même temps, et ta fiancée, ta Berthe que tu aimais tant, tu l'abandonnerais ? Tu ne l'aimes donc plus ? Y penses-tu ? Ce sera le désespoir pour elle, car elle t'aime tant ; ce sera même la mort, car elle ne vivra plus sans ton amour, sans toi.

— Chers parents, je l'aime plus que jamais ma Berthe. Je sais son désespoir. Si vous saviez le mien aussi, vous comprendriez la sublimité de mon sacrifice.

C'est Dieu qui me demande, qui m'implore d'immoler mon amour sur l'autel de sa gloire. Penser d'abandonner ma Berthe, ça me déchire le cœur; j'en souffre des tourments épouvantables, mais il le faut; Dieu le veut. Pourrai-je réellement l'abandonner quand je la reverrai tout en larmes ? Quand je lui dirai mon dernier adieu, pourrai-je en supporter la douleur ? Ne tomberai-je pas à ses pieds inanimé, mort ? Ah! mes bons parents, vous qui n'avez peut-être pas autant que moi senti les affres de l'amour, priez pour que je supporte ce dernier supplice, ce dernier martyre puisque Dieu l'exige. Dieu prendra soin de ma Berthe; le bon Père, qui a dirigé ma retraite fermée, me l'a assuré. Chers parents, la douleur de laisser ma Berthe seule s'augmente de la peine de vous quitter, vous aussi, qui avez eu tant de bontés pour moi. Vous ma mère, parce que je suis médecin, je sais toutes les souffrances que je vous ai causées tout d'abord à ma naissance, les inquiétudes de mon enfance au berceau et plus tard vos veilles à mon chevet quand j'étais malade. Jamais fils n'aura eu tant de tristesse et de chagrin que moi en quittant des parents que je chéris du plus profond de mon cœur. Cette vocation, qui m'est venue si tardivement, n'est-elle pas la récompense que Dieu réservait, dans ses desseins immuables, à vos bons soins pour moi ? Votre souvenir comme celui de ma Berthe me suivra toujours et partout dans la solitude de l'apostolat."

Jean avait parlé d'une voix entrecoupée de gros soupirs et de sanglots et ses parents avaient mêlé leurs larmes aux siennes. Mais ils ne pouvaient plus rien pour briser la résolution ferme de leur fils. Ils promirent de veiller autant qu'ils le pourraient au bonheur de la pauvre petite Berthe, de la consoler dans son affliction, de l'entretenir souvent de celui qui allait, dans la noire Afrique, travailler à la moisson du Seigneur.

Après le repas du soir pendant lequel on s'était attablé longtemps à rappeler des souvenirs, Jean alla à travers les allées du jardin où le sable blanc brillait comme des paillettes d'or et d'argent, jusqu'à la rive du lac que l'onde baisait mollement. Le ciel bleu était pimpant et palpitait d'étoiles. L'air tiède roulait l'arome des fleurs fraîchement écloses. Il faisait une de ces soirées où toute la nature n'est qu'ivresse et volupté. Mais Jean en sentait plus de tristesse de n'avoir plus sa Berthe près de lui. Il alla jusqu'au bout de l'un des petits quais qu'il avait construits lui-même. Il se tenait debout, immobile, devant le lac dont les eaux paraissaient dormir tant elles étaient calmes. Jean suivait à travers les années la marche de ses souvenirs depuis sa plus tendre enfance. Tout à coup il tressaillit, son vieux Terre-Neuve, en quête de caresses, lui frôlait les jambes. Le bon chien, pendant sa ronde de nuit, avait aperçu la silhouette de son jeune

maître et il était accouru comme autrefois pour lui tenir compagnie. « Approche, fidèle compagnon, disait Jean, asseyons-nous là et jasons ». Jean s'asseyait au bord du quai, les jambes pendant au-dessus de l'eau. Le Terre-Neuve se mettait sur son séant et posait une de ses grosses pattes et sa large tête sur l'épaule de son maître. « Non, non, pas comme cela, mon bon Pataud. Je ne vois pas ta face si placide. Laisse-moi lire dans tes yeux rêveurs, j'y vois tant de choses du passé que je voudrais toujours y plonger mon regard. Couche-toi là tout près ; mets tes grosses pattes sur ma cuisse, et places-y ta tête là, comme cela, que je puisse la flatter. Ah ! mon vieux Pataud, je le vois, tu aimes encore mes caresses. Hélas ! ce sont les dernières que tu reçois de moi. Que ne puis-je t'emmener avec moi, fidèle compagnon de ma jeunesse. Toi aussi, je te pleurerai là-bas ». Le pauvre chien semblait comprendre ce dernier adieu de son maître ; il le regardait avec des yeux si tristes... « Te souviens-tu, disait Jean comme s'il eût parlé à un être intelligent, te souviens-tu, bon Pataud, quand tu n'étais encore qu'une grosse boule de laine soyeuse, montée sur des grosses pattes pas plus longues que ça, comme ma petite Berthe aimait à s'amuser avec toi ? Elle se faisait un manchon de ta toison épaisse. Elle te couchait sur son épaule et te berçait comme un bébé. Et toi, petit veinard, petit effronté, tu approchais ton gros nez, toujours si froid, près

de sa joue toujours si chaude que tu tentais de lécher parce qu'elle sentait toujours si bon ? C'est elle qui t'a appris à marcher en te tendant une soucoupe de lait, qu'elle éloignait de toi quand tu y avais trempé ton museau noir. Elle riait d'un si bon cœur de te voir rouler, trébucher et culbuter. Elle courait plus vite que toi, te devançait, s'arrêtait, te tendait les bras et tu t'y jetais comme l'enfant fier de ses premiers pas. Puis vint un temps où tu la devançais à ton tour. Tu prenais les devants pour l'attendre plus loin et la voir accourir tout essoufflée. Puis, tous deux fatigués de gambader, vous vous reposiez, elle assise dans l'herbe feutrée, et toi, devant elle, attendant ses caresses. Elle roulait ses petits bras autour de ton cou moelleux. Elle couchait sa tête blonde sur la tienne qu'elle serrait bien fort sur sa joue. Elle peignait ta belle laine qu'elle s'amusait à enrubanner. Puis te prenant la tête à deux mains, elle regardait dans tes yeux pleins de vivacité et de douceur ; et toi, tu semblais contempler ta beauté dans le miroir de ses yeux bleus. Puis tapotant de ses petites mains potelées ton dos bien arrondi, elle te disait : « va, vieux coquin, tu peux faire des conquêtes avec tes frisettes aux rubans multicolores ». Oh ! comme j'étais jaloux des regards et des caresses qu'elle te donnait ! Que j'aurais voulu être le bon Pataud qu'elle prenait par le cou, qu'elle embrassait si tendrement. Ils sont passés ces beaux jours de l'enfance.

Ils ne reviendront jamais. Si je pouvais au moins t'emmener avec moi dans cette lointaine Afrique où je serai toujours seul, je reprendrais sur toi les caresses qu'elle y a déposées si affectueusement. Oh! oui, mon pauvre Pataud, je serai bien seul, toujours seul là-bas. Et, toi, mon vieux compagnon, quand je serai parti, chercheras-tu encore la trace de mes pas et des siens sur le sable des allées ? Quand tu te coucheras près de mon lit vide, rêveras-tu à ton maître disparu, à ton maître dont l'esprit sera toujours ici, dans cette ferme qu'il a tant aimée ?

« Berthe grandissait et, toi Pataud, tu grossissais; tu devenais puissant, courageux et fort bon nageur. Quand vous vous amusiez sur la rive, tu l'entraînais dans l'onde et tu lui apprenais à fendre les eaux sans crainte parce que tu la surveillais attentivement. Quand elle était fatiguée, pleine de confiance en ta force et en ton habileté, elle posait sa main sur ton dos ou ton épaule. Et je vois encore comme tu étais fier de la ramener au rivage d'où tu t'éloignais pour aller secouer ta belle toison toute trempée. Bon Pataud, te souviens-tu du jour où tu faillis la noyer. Vous jouïez tous les deux sur le quai; vous gambadiez follement. Elle était si légère, et tu étais si lourd que, en voulant éviter une caresse de ta grosse patte, elle tomba à l'eau. Tu te précipitais derrière elle et tu la ramenais sur le sable du rivage au moment où j'y arrivais. Te souviens-tu comme je pris à deux mains la

patte que tu me présentais et que je secouai comme on secoue la main d'un ami dont on reçoit un bienfait. Je t'embrassai, tu t'en souviens encore, en te serrant fortement le cou, et cependant tu étais tout trempé. Oh! je t'aimais tant d'avoir sauvé ma Berthe ».

La nuit avançait. L'azur du ciel pâlissait et l'éclat des étoiles s'affaiblissait à la lumière magique de la lune, qui rayonnait à plein globe. Une brise alanguie réveillait un léger frissonnement à la surface du lac. Jean qui caressait roujours le poil soyeux de son Terre-Neuve, rêvait, le regard perdu dans l'immensité de l'horizon. Le vieux chien, la tête sur la cuisse du jeune homme, s'était endormi et peut-être rêvait-il aussi. Tout à coup il leva la tête dans un mouvement brusque; il avait entendu le bruit des ailes et l'ululement d'une chouette voltigeant d'un arbre à un autre. Jean était sorti de son rêve au mouvement de son compagnon.

« Pataud, dit-il, pourquoi m'as-tu tiré de l'extase qui me ravissait ? pourquoi as-tu chassé le beau rêve qui réjouissait tant mon imagination ? Je la voyais là-bas, ma Berthe. Elle avait emprunté au ciel un morceau d'azur où brillaient des centaines d'étoiles. Elle s'en était fait une grande mante qui flottait sur l'onde et la soutenait dans sa marche. Elle venait vers moi en chantant des poèmes d'amour. Viens, mon Pataud, montons

dans la chaloupe; allons la rejoindre, peut-être la retrouverai-je encore. Je veux une dernière fois bercer mes souvenirs à la molle ondulation de l'onde qui a si souvent bercé nos illusions et nos espérances. Hélas! je ne la reverrai plus sur ce beau lac qui a si souvent prolongé nos rêves et nos extases. Reviendra-t-elle, elle-même, un jour ? Reviendrai-je, moi-même ? Serait-elle moins malheureuse que moi en revivant dans ses souvenirs ? Pourquoi revenir pleurer ces nuits brillantes et ces beaux jours envolés ? Pourquoi tous nos souvenirs ne s'effacent-ils pas comme ces sillons que nos mains traçaient chaque côté de la chaloupe pendant que nous rêvions du ciel, que nous ne retrouverons jamais sur la terre comme nous l'avions espéré ? Pousquoi ai-je tant de mémoire ? Pourquoi mon cerveau n'est-il pas comme le flot sur lequel le navire qui vogue ne laisse ni image, ni souvenir; je souffrirais moins!

« Allons, mon Pataud, encore une fois nous bercer dans la tristesse. Que je souffrirais là-bas sans ce dernier adieu. Embarquons-nous et puis après nous reviendrons chercher son ombre, l'ombre de ma Berthe, dans les allées du jardin ou sous les charmilles où nous aimions tant causer.»

Jean promena longtemps sa tristesse dans le jardin où il avait tant cueilli de si belles fleurs pour les offrir à

sa Berthe chérie. Pas une allée qu'il n'ait parcourue; pas un bosquet qu'il n'ait revu; pas un banc sur lequel il ne se soit assis; pas un arbre au tronc duquel il ne se soit adossé; pas un pommier qu'il n'ait secoué comme autrefois pour en faire tomber une pluie de fleurs blanches. Il y avait tant de souvenirs dans tous ses mouvements, sous tous ses pas qu'il ne pouvait se détacher de ce lieu où il retrouvait avec tant de tristesse, tant d'amertume, tous les enchantements de sa jeunesse. Il parlait à toutes les choses inanimées et il lui semblait que toutes ces choses lui répondaient, qu'elles avaient la voix de sa Berthe. Toutes ces choses inanimées avaient des oreilles, des yeux, une bouche. Toutes entendaient ses adieux, versaient des larmes et lui répétaient leurs tristes adieux. Le vieux Terre-Neuve, semblant partager tout son chagrin, le suivait pas à pas. Si Jean s'asseyait, le pauvre chien mettait sa tête sur les genoux de son maître et le regardait avec des yeux si tristes que Jean ne pouvait s'empêcher de verser des larmes abondantes.

Une brise légère s'élevait qui se jouait dans le feuillage des arbrisseaux et des grands arbres du jardin. Les fleurs sur leurs tiges flexibles s'agitaient mollement, comme ivres de l'abondance de la sève qu'elles avaient bue trop avidement pendant cette nuit fraîche. Dans le frou-frou des feuilles Jean croyait entendre les voix douces du passé, qui réveillaient en lui des souvenirs qu'il

ne retrouverait peut-être plus jamais dans les forêts vierges de l'Afrique. Hélas! que lui dirait plus tard le murmure dans les bois du noir continent qu'il parcourrait à la recherche des âmes que Dieu lui demandait de conquérir ? Là-bas, le souffle ou le vent dans les grands feuillages ne seront plus qu'une plainte qui attristera son âme, fera saigner son cœur. Leur voix ne sera plus l'écho de ces mélodies qui ont si souvent ici bercé son amour. Hélas! là-bas, leur voix, ce sera la résonance de la tempête qui agite et bouleverse. Là-bas, dans le balancement de la fleur sauvage retrouvera-t-il cette pensée secrète qui semble ici lui dire: « cueille-moi et attache-moi au cœur de ta Berthe. Je me suis faite belle tout exprès pour l'amour de ses beaux yeux. J'ai bu à pleine corolle les rayons du soleil que j'ai transformés en parfums délicieux tout exprès pour elle. Oh! cueille-moi, car je suis née pour elle. J'ai grandi pour son plaisir et ses délices. Oh! hâte-toi; cueille-moi, car je suis le lien qui unit ton amour au sien ». Et Jean pensait: là-bas, la fleur aura-t-elle le même parfum. les mêmes couleurs éclatantes ? Hélas! plus de parfum, seulement des couleurs ternes. A sa vue, des pensées sombres, plus jamais de joie ni de désirs; de la tristesse seulement. O fleurs d'ici, fleurs de mon jardin, fleurs de ma Berthe, laissez-moi emplir mes yeux amoureux de vos belles couleurs; laissez-moi respirer à pleins poumons vos parfums délicieux; laissez-

moi baiser vos corolles à pleine bouche. Oh! laissez-moi vous presser sur mon cœur. Il me semble qu'en vous regardant, c'est la beauté de ma Berthe que je contemple. Il me semble que vos parfums émanent de tout son être. Il me semble qu'en vous baisant, c'est la douceur de sa bouche que je goûte, et qu'en vous pressant sur mon cœur c'est son cœur que je sens battre près du mien. Fleurs de là-bas, je ne vous regarderai pas; je ne vous toucherai pas, car je craindrai trop vos poisons qui tueraient mon amour."

Jean avait cueilli des fleurs tout plein ses bras et il les semait devant ses pas comme si sa Berthe bien-aimée devait le suivre et le retrouver sous le gros orme où ils avaient goûté tant de joie et de bonheur. Au pied de l'arbre chéri, Jean s'asseyait sur la mousse épaisse et il attendait sa Berthe qui, hélas! ne devait plus retrouver le sentier fleuri. Au-dessus de sa tête, dans le grand feuillage touffu, plus de pépiement des grives ou des moineaux qui s'invitent à l'amour. Seule la brise soufflait sa plainte qui résonnait douloureusement au cœur de Jean.

« O mon Dieu, disait Jean, les oiseaux ne chantent plus. Ils ne s'appellent pas encore, c'est donc toujours la nuit. Oui, c'est la nuit dans mon âme. Plus de lumière. Des ténèbres partout.»

L'aurore allait poindre; déjà des grandes lignes orangées ou dorées sillonnaient l'horizon quand Jean entra furtivement dans la maison dont il allait visiter toutes les pièces, toucher tous les meubles. C'était l'adieu éternel au bonheur de son enfance, de son adolescence, de sa jeunesse. Pour lui désormais plus de ces joies douces qu'il avait goûtées avec sa Berthe dans cette maison enchantée. C'était fini de son bonheur, c'était fini de ces amours; il n'emporterait plus que la douleur et la tristesse. S'il avait pu y laisser au moins un peu de joie, mais non, lui parti que resterait-il, dans cette maison, à ses bons parents ? L'ennui pour leur vieillesse.

Dans un coin d'une petite chambre sous les combles, Jean revit le berceau antique où il avait toujours cru dormir ses tout premiers instants dans la vie; mais ses illusions étaient dissipées à tout jamais depuis qu'il connaissait l'origine de sa naissance. Pourquoi ce berceau n'avait-il pas été le premier à endormir ses cris de nouveau-né ? Oh! comme il aurait voulu n'avoir jamais connu d'autre mère que celle qui l'avait entouré de tant de soins dans ce petit lit. Hélas! ce berceau n'était pas le sien; il y avait volé la place d'un autre enfant qu'on avait désespérément attendu trop longtemps. Il chérissait ce berceau et il le détestait en même temps. S'il n'en avait jamais connu les douceurs, il n'aurait jamais connu ni apprécié les qualités et la beauté de sa Berthe. Il aurait

passé dans la vie sans aimer Berthe et il n'aurait jamais ressenti le désespoir de la perdre. Pauvre Jean, il versait des larmes abondantes près de ce berceau qu'il aurait voulu voir se transformer en un cercueil pour s'y coucher et y dormir son dernier sommeil.

Jean, tout en pleurs, descendit dans sa chambre; il tira les rideaux de la fenêtre. Un soleil radieux montait dans un ciel argenté. Une brise fraîche apportait l'odeur de la terre qui se réveille et l'arome des fleurs qui ouvrent leurs corolles. Les hirondelles fendaient l'air de leur vol gracieux et les moineaux batailleurs se disputaient la pitance que leur distribuaient les chevaux allant aux champs. Les belles vaches grasses paissaient l'herbe tout humide de rosée. Et Jean, l'âme pleine d'une tristesse sombre, pensait à ces beaux jours envolés lorsque avec sa Berthe chérie, il avait contemplé en extase ces mêmes tableaux qu'il avait imaginé revoir tous les jours de sa vie. Hélas! il le revoyait seul ce tableau et il lui disait son dernier adier. Reverrait-il jamais d'autres ciels semblables; percevrait-il jamais d'autres parfums aussi délicieux qui lui rappelleraient la terre de ses amours; et là-bas les oiseaux auraient-ils le même vol, le même pépiement? Là-bas retrouverait-il la même vie, les mêmes souvenirs? Hélas! là-bas comme ici, sa Berthe serait toujours absente désormais; elle était morte pour lui.

Jamais plus il ne la reverrait sur la terre, et même pouvait-il espérer la revoir dans l'au-delà du tombeau ?

Jean se retira de la fenêtre; il avait le cœur trop gros pour rappeler plus longtemps ses souvenirs qui lui déchiraient l'âme. Il voulut revoir une dernière fois le lac. Il avança vers l'autre fenêtre, mais il n'eut pas le courage d'en écarter les rideaux. Ce dernier adieu lui comprimait trop le cœur, il crut qu'il allait défaillir.

Quelques minutes plus tard, Jean était à table avec ses parents. On sentait que c'était le dernier repas, le repas des adieux éternels. Tous trois étaient mornes et ne parlaient que par monosyllables entrecoupés de silence prolongé. Jean aurait bien voulu ne pas paraître attristé, mais il avait le cœur trop plein de larmes pour se contenir. Ses yeux étaient humides et il ne pouvait le cacher à ses parents qui l'avaient toujours si bien compris qu'il ne pouvait avoir de secret pour eux.

— Qu'as-tu, mon Jean, lui dit son père ? tu es tout triste.

— Et vous-même, mon père, qu'avez-vous ? Je sais quel effort vous faites pour retenir vos larmes.

— Le départ pour le ciel devrait être joyeux pour toi, mon fils, car c'est le paradis que tu retrouveras là-bas dans la vigne du Seigneur.

— C'est vrai. Mais quand on pense à ceux qu'on

laisse sur la terre, peut-on ne pas s'affliger de partir seul, car sait-on quand et si jamais on les reverra ?

A table, Jean était assis vis-à-vis la porte de chambre de ses parents qu'il regardait fixément. « O mes bons parents, dit-il, il me semble entendre de cette chambre l'écho de mes premiers vagissements au sortir du néant. Il me semble que j'entends aussi des plaintes. La porte est fermée. Le médecin, qui était enfermé avec ma mère, ouvre la porte. Il apparaît, ses manches de chemise retroussées. Il apporte un paquet enroulé dans une couverture en laine qu'il dépose là au milieu de la table devant vous, pendant que ma mère, toute joyeuse, vous crie: « Pierre, Pierre, c'est un fils ». Je vous vois relever un coin de la couverture pour regarder votre rejeton et j'entends aujourd'hui l'écho de votre voix qui disait: « Oh! qu'il est beau mon fils ». Est-ce vrai que vous me trouviez beau quand je venais de naître. Puis une voisine, qui était venue assister le médecin, m'a fait une toilette soignée et elle m'a déposé tout près de ma mère, en attendant de me préparer le berceau qui avait bercé tous mes ancêtres depuis des générations. O mes bons parents, quand il me faut quitter cette maison où je suis né, où j'ai tant goûté toutes les douceurs de la vie, pensez-vous que je ne puisse être envahi par une tristesse sombre ?»

Telles étaient les paroles que Jean prononçait, il aurait voulu qu'elles fussent vraies. C'est là dans cette

chambre qu'il aurait voulu naître; c'est dans le berceau des ancêtres qu'il aurait voulu être déposé. Il aurait voulu être le vrai fils de cette femme qui l'avait tant aimé, tant choyé. « Oh! cette femme, se disait-il, est vraiment ma mère par toutes les fibres de son cœur, par toute son âme. Elle a infusé, comme une vraie mère, dans mon cœur et dans mon âme tout son amour, tout l'amour que j'ai pour elle et tout l'amour que je ressens pour ma Berthe. Mais hélas! elle ne m'a pas donné une seule goutte de son sang. C'est ce sang que je voudrais sentir circuler dans mes veines. Son sang dans mes veines, c'eût été le bonheur infini, c'eût été la possession de ma Berthe. Mais hélas! je ne suis que l'enfant abandonné d'une mère dont la fille a été ma fiancée que je ne puis plus aimer d'un amour infini, car elle est ma sœur. Pour ne plus l'aimer, pour m'en faire oublier, il faut que je m'éloigne, que j'aille travailler très loin pour la gloire de Dieu. Mais ce sacrifice forcé, involontaire, peut-il être agréable à Dieu ? Ah! Dieu est juste, il me tiendra peut-être plus compte de l'honneur de ma mère que je sauve en allant enfouir son secret avec moi dans le tombeau.

De retour à Montréal, Jean venait me supplier de lui porter secours dans son dernier entretien avec sa mère et sa sœur. Il craignait de se trahir et de dévoiler

le secret de sa mère. Aurait-il la force d'échapper aux étreintes et aux supplications de celle qui se croyait toujours sa fiancée ? Supporterait-il sans faiblir les larmes et les sanglots de celle qu'il aimait tant encore ? La vision de cette douce amie défaillant, mourant peut-être, lui causait une peur terrible, un véritable cauchemar. Seul, il ne pouvait affronter les dangers de ce dernier adieu. Comment pourrait-il convaincre celle à qui il avait fait tant de promesses d'un amour éternel, avec qui il avait échangé tant de serments, qu'il l'aimait toujours, qu'il l'aimait davantage, mais qu'il ne pouvait l'épouser par crainte de faire son malheur ? Comment pourrait-il trouver des arguments assez puissants pour vaincre l'amour si passionné de sa fiancée sans la tuer elle-même ? C'était à titre d'ancien professeur, de médecin traitant, à titre d'ami intime de madame Duval que Jean me suppliait de l'aider à sortir de cette impasse, la plus critique de sa vie.

Quand je me présentai chez madame Duval que j'avais prévenue de ma visite, Berthe était étendue sur sa chaise longue qu'elle ne quittait plus que pour se mettre au lit. Berthe était affreusement changée depuis ma dernière visite quelques jours avant la retraite de Jean. La lettre, que Jean lui avait écrite le lendemain de son entrevue avec sa mère, lui avait mis un peu de baume dans le cœur, mais l'effet bienfaisant n'avait été que passager.

Berthe se demandait toujours avec amertume pourquoi Jean, au lieu de lui écrire, n'était pas venu lui annoncer lui-même la bonne nouvelle que sa mère lui accordait la main de sa fille. L'absence prolongée de Jean et sa seconde lettre l'avaient jetée dans des transes mortelles et toutes ses espérances de bonheur futur s'étaient envolées comme une fumée qu'un vent violent disperse.

Berthe avait perdu tout appétit. Elle dormait très peu et le peu de sommeil qu'elle prenait l'épuisait plus que les veilles parce que ce n'était que des heures remplies de cauchemars. Elle était d'une tristesse inénarrable. Elle ne parlait plus et ne versait même plus de larmes. Tout le jour elle songeait à quoi, aurait-elle pu le dire elle-même ? Tous les encouragements, toutes les consolations que lui prodiguait sa bonne mère ne faisaient qu'assombrir sa tristesse. Elle était devenue si faible qu'elle était obligée de se tenir constamment couchée. Ses yeux excavés, ternes, bordés d'un cercle bleu, semblaient n'avoir plus de regards. La commissure de ses lèvres pâles, exsangues, s'affaissait. Ses joues creuses faisaient paraître plus saillantes ses pommettes et plus longue sa figure. Pauvre petite Berthe, sa figure, autrefois si belle, si réjouie, n'était plus que le masque de la douleur morale. La vie de l'esprit et de l'âme semblait disparue à tout jamais. La vue de cette pauvre petite chose dans

cette chaise longue me fit mal au cœur et je détournai la tête pour essuyer une larme qui perlait à ma paupière. Je m'assis sur le bord de la trop grande chaise et, prenant les deux mains de ma petite amie, je lui dis: « Ecoutez, ma pauvre petite Berthe, les conseils du médecin et ami de votre mère et le vôtre pareillement. J'ai autant d'expérience dans les maladies du cœur et de l'âme que dans celles du corps. L'amour irréfléchi et la passion irraisonnée ont causé autant de malheurs et de maux que l'excès de travail physique ou intellectuel. Toutes ces causes peuvent isolément produire la déchéance de l'homme et son incapacité morale et physique. C'est au médecin d'en prévenir les funestes effets. C'est dans ce but, ma pauvre petite amie, que je veux discuter raisonnablement avec vous sur le prétendu malheur qui vous frappe vous et votre fiancé. Ma chère petite, n'aggravez pas par entêtement votre position et celle de l'ami que vous avez tant aimé. L'aimez-vous vraiment autant que vous prétendez ? Si oui, vous devez immoler sur l'autel du sacrifice cet amour qui vous tue et tuera certainement votre fiancé. Vous voulez sa mort ? Eh bien, persistez dans votre résolution de le retenir près de vous, et vous serez veuve avant de l'avoir épousé. Cette infortune, qui contrecarre vos plans et vos espérances, ne sera que passagère si vous pouvez en comprendre la signification. Je vous parle

comme le médecin de votre fiancé qui m'a autorisé à vous dévoiler l'état grave de sa santé.

« Votre fiancé est un jeune homme de talent et d'avenir, malheureusement sa santé est gravement atteinte peut-être plus au moral qu'au physique. Si vous ne prenez pas tous les deux des moyens radicaux d'enrayer le mal chez lui, il sera avant longtemps une ruine totale. Oui, votre fiancé est vraiment malade. Il vous l'a caché jusqu'aujourd'hui, même il ne voulait pas que vous le sachiez, mais par pitié pour vous et pour lui, je l'ai forcé de me permettre de vous en avertir. Il a tant travaillé, il a tant étudié, il vous a tant aimée — vous ne l'ignorez pas, l'amour ronge quelquefois — et surtout depuis quelques mois il a tant souffert dans son amour parce qu'il vous croyait volage, vous voyant dans les fêtes mondaines constamment l'objet de l'admiration des nombreux jeunes gens qui papillonnaient autour de vous, qu'il en est devenu neurasthénique, plus que cela même car je crains pour l'équilibre de son cerveau. Pour le rétablissement de sa santé, il lui faut beaucoup de repos et de tranquillité. Aussi lui ai-je conseillé un long voyage en mer où l'air salin vivifie, restaure les forces et calme le système nerveux. Je l'ai laissé sous l'impression que cette dernière vocation qu'il s'était découverte tout récemment était le grand, l'unique remède à tous les maux dont il souffre. Pour ne pas le contrarier et lui

faire du tort, je l'ai encouragé fortement à suivre cette nouvelle voie vers laquelle il se croit appelé. J'en suis sûr, son séjour là-bas ne sera pas bien long, car ses scrupules s'apaiseront tôt. Il s'apercevra très vite qu'il a fait fausse route, et il ne tardera pas à vous revenir plein de santé et plus aimant que jamais. Alors commenceront pour vous ces beaux jours que vous avez attendus depuis si longtemps.

« Vous voulez le retenir près de vous, prenez garde. Vous êtes jeune, sans expérience, n'allez pas lui présenter trop tôt, dans l'état déplorable où il se trouve, la coupe du bonheur qu'il voudra tenir à pleines mains. Il y boira à trop grandes gorgées; il s'enivrera. Pour lui, l'ivresse dans l'amour ce sera tôt la folie. L'excès de bonheur ruine et tue presque autant que la privation. Ayez pitié de lui. Ne gâchez pas votre vie et la sienne. Votre fiancé vous aime plus que jamais. Il sait votre douleur; il en souffre autant sinon plus que vous. S'il cédait maintenant aux désirs de son amour et au vôtre, vous seriez plus malheureuse que lui, c'est là sa peur. Oh ma petite Berthe, si vous l'aimez tant, laissez-le partir, laissez-le aller au loin subir les ennuis, les tracasseries et les misères de toutes sortes. La solitude de ces contrées sauvages le guérira de ses scrupules qui lui font croire qu'il ne peut sauver son âme au milieu du monde civilisé. Ayez con-

fiance, il reviendra bientôt chercher auprès de vous le calme et le bonheur qu'il n'aura pas trouvés là-bas. C'est parce qu'il vous aime tant qu'il se croit obligé de partir, mais bientôt il regrettera votre absence et votre éloignement. Il ne pourra plus vivre sans vous. Il vous reviendra plein de santé, le cœur rempli d'un amour infini et l'âme tout imprégnée des plus violents désirs de vous posséder. Oh! que vous serez heureux alors tous deux. Votre passion connaîtra tous les feux de l'amour qui a langui trop longtemps. Alors vous comprendrez la sagesse de mes conseils et vous me remercierez de tout cœur de vous avoir ouvert les portes du paradis terrestre.

« Votre fiancé va venir ce soir. Montrez-vous forte. N'abattez pas son courage. Prodiguez-lui des paroles de désintéressement et d'encouragement. Montrez-lui le grand amour, le véritable amour qui sait se sacrifier pour le bien de l'ami. Il ne faut pas que votre amour soit égoïste. La véritable passion dans l'amour, c'est savoir se sacrifier.»

A ces mots, Berthe, qui était restée jusque-là immobile comme dans un état de léthargie, le regard fixe, perdu dans le vague, s'éveilla tout à coup. « Non, non, dit-elle, je ne le laisserai pas partir. Je m'attacherai à lui comme la liane qui s'enroule autour de l'arbre qui la supporte. S'il meurt je mourrai avec lui, attachée à lui par des liens

indissolubles, et vous nous mettrez dans le même tombeau ».

Madame Duval, muette, le cœur gros de chagrin et de tristesse, les yeux tout humides, assistait à cette scène pénible. Elle aurait voulu être morte car tant de souvenirs lui rongeaient le cœur.

CHAPITRE IX

DÉVOUEMENT

A l'arrivée de Jean, Berthe se leva de sa chaise longue sur laquelle on l'avait transportée dans le boudoir. Elle fit quelques pas à la rencontre de son fiancé, qui eut tout juste le temps de lui tendre les bras pour l'empêcher de s'écraser tant elle était faible. Berthe enroulait ses bras autour du cou de Jean et sa tête s'affaissait sur son épaule. Jean la souleva et l'emporta sur la chaise longue où il la déposa comme on met un bébé dans son berceau. Berthe ne voulait plus desserrer le nœud de ses bras et tenait son Jean fortement enlacé de crainte qu'il ne s'éloignât. Elle pleurait; elle sanglotait; elle mangeait Jean de baisers ardents, passionnés. Jean, à genoux près d'elle, s'efforçait de la calmer, de la consoler. Elle n'entendait rien, ne voulait pas de consolations, et resserrait ses bras dans une étreinte effrénée. Quand Jean essayait de parler, elle lui fermait la bouche avec des baisers prolongés. « Non, non, disait-elle, je ne veux pas que tu parles; je ne veux pas de tes consolations. Je veux ton

amour seul, ton amour près de moi. Jamais tu ne partiras. Je ne détacherai plus mes bras de ton cou. Je t'étoufferai sous mes baisers. Si tu essaies de briser le lien de mes bras, je le resserrerai davantage et je prolongerai mes baisers jusqu'à ce que je ne sente plus ton cœur battre contre le mien. Ta vie s'éteindra sur mon sein et la mienne s'exhalera dans un dernier soupir de ma bouche sur la tienne. Veux-tu ma vie ? veux-tu ma mort, Jean ? Dis-moi ton dernier adieu et, avant de partir, tu conduiras mon corps dans le tombeau que ton parjure a déjà creusé. Pleureras-tu en me conduisant à cette dernière demeure ? Je le sais, tu ne pleureras pas, car tu ne m'aimes plus. Oh! comme je t'aime, mon Jean, malgré ton parjure, malgré ton oubli. Jean, mon Jean, aime-moi encore, car je veux vivre pour t'aimer longtemps; mais je veux vivre avec toi et pour toi. Pourquoi ne m'aimes-tu plus ? Je t'ai donné cependant tout ce que je pouvais t'offrir: mon cœur, mon âme, mon esprit. Mon moi est à toi. Mon corps est à toi, mon Jean. Emporte-le; ne le rejette pas, c'est la dernière chose que je puisse t'offrir. Unissons-nous et soyons heureux. Jean, tu ne me réponds pas et tu pleures. Pourquoi pleures-tu si tu ne m'aimes pas ? Pourquoi pleures-tu si tu m'aimes encore ? Jean, mon Jean, réponds-moi donc. Lève ta tête et laisse-moi voir tes beaux yeux. Laisse-moi lire mon bonheur dans ton regard ».

En disant ces paroles, Berthe relâchait le nœud de ses bras. Elle saisissait, de ses deux mains, la tête de Jean qu'elle élevait au-dessus de son visage tout inondé de larmes, et son regard, plongeant dans celui de son fiancé, implorait l'aveu d'un grand amour qui ne faiblirait plus jamais. Les yeux de Jean disaient en même temps toute la passion qui l'avait toujours enflammé pour sa Berthe et toute la tristesse de l'adieu suprême qu'il devait prononcer. « O! mon Jean, dit-elle, comme tes yeux sont tristes; qu'as-tu ?»

— Berthe, je t'aime à la folie. Tes embrassements me troublent. Quand tes bras m'enserrent le cou, quand tes baisers étouffent ma voix, tu ne sais ce que je souffre. Je voudrais t'aimer davantage; te le dire ce n'est pas assez, je voudrais te le montrer, mais je ne puis. Mes bras voudraient s'enrouler autour de ton cou, autour de ta taille, mais quelque chose que je ne puis dire en arrête le mouvement. O! ma Berthe, ne me fais pas souffrir davantage. Ne me regarde pas avec ces yeux qui demandent trop. N'augmente pas mon désespoir, ma folie.

« Berthe, l'excès de bonheur a été funeste à notre amour. Le soir que ta mère m'a accordé ta main, je crois que je fus trop heureux, car tout à coup je fus pris de la folie du scrupule. La joie débordait par tous les pores de mon être et cependant, depuis cette soirée, depuis cette nuit, je ne vis plus que dans des transes mortelles; quel-

que chose m'accable que je ne puis définir. Je me sens écrasé comme à l'annonce d'un malheur, à la veille d'une catastrophe dont je voudrais supporter seul tout le poids. Je t'aime plus que jamais; je sais que ton amour égale le mien, mais j'ai peur de faire ton malheur. J'ai peur de perdre ton âme et j'ai peur de perdre la mienne. Mille fois par jour, je me dis que je ne puis rester dans le monde, qu'il faut que je m'en éloigne, sinon je serai damné. Voilà les scrupules qui troublent ma conscience. Par moment j'ai des accès de désespoir si sombre que je crois en devenir fou.

« Qu'est-ce qui a ainsi désorienté mon esprit et compromis ma santé ? Est-ce l'ardeur dans mes études, l'excès de travail dans la préparation de mes derniers examens, la crainte de l'insuccès. Je le sens, ma santé s'en va, se délabre; mon esprit se trouble. Puis-je t'offrir cette ruine morale et physique que je suis maintenant ? O ma Berthe, mon amour est trop fort et trop conscient pour te consacrer le reste de vie misérable que j'ai à traîner sur la terre. Rester près de toi ce serait ne plus t'aimer, te vouer à l'infortune, au malheur. O ma Berthe, je t'aime trop pour penser qu'un seul instant tu pourrais souffrir auprès de moi.

« Les seuls bons moments que j'ai eus depuis la dernière fois que je t'ai vue, c'était pendant ma retraite lorsque je m'approchais de l'autel et que je me prosternais

devant le tabernacle. Il me semblait alors que mon grand amour pour toi se sanctifiait auprès de l'amour de mon Dieu. Je me sentais plus calme; je t'aimais plus et je te voyais heureuse du sacrifice que je faisais pour ton bonheur. Oui, pour ton bonheur, je veux consacrer à mon Dieu le peu de vie que j'ai à souffrir sur la terre. Adieu, ma Berthe chérie. Loin comme près, je serai toujours à toi de cœur, d'esprit et d'âme. Adieu, ma Berthe.»

Jean prenait sa Berthe par le cou de même que Berthe l'enlaçait de ses deux bras. Leurs lèvres se rencontraient dans un long baiser. Tout à coup Jean sentit l'étreinte de Berthe se relâcher. Il lui appliqua de gros baisers sur ses yeux qui s'étaient refermés. Il regarda une dernière fois celle qu'il avait tant aimée. Elle était inerte, pâle comme si la mort l'eût touchée. « Docteur, dit Jean se retournant vers moi, prenez soin de ma... fiancée, je vous la confie. Puis Jean sautait au cou de sa mère qu'il pressait sur sa poitrine. Il l'embrassait affectueusement sur les deux joues: « Adieu, fit-il, ma...dame ».

Le lendemain, Jean venait me faire ses adieux. Oh! qu'il était triste. « Et ma Berthe, dit-il...»

— Quand je l'ai quittée, lui répondis-je, elle reposait tranquillement. Sa mère près d'elle pleurait à chaudes larmes.

— Cher maître, me disait-il, en partant je ne voulais pas laisser Berthe seule ; je vous la confiais comme au plus grand, au plus sincère ami que nous puissions avoir tous les deux, elle et moi. Je la savais brisée, anéantie par ce dernier entretien et cet adieu suprême dont elle ne comprenait pas la nécessité, ni la signification. Son cœur saignait de mon infidélité. J'étais toujours son fiancé, mais le fiancé parjure. Oh! ce qu'elle devait souffrir ; mais souffrait-elle plus que moi ? Dans ce dernier instant que je la tenais dans mes bras, j'aurais voulu rester attaché à elle comme le lierre s'attache au mur. J'aurais voulu l'étreindre à en perdre tous deux la respiration, à en rendre le dernier souffle en prononçant le dernier adieu. Je l'avais tant aimée ; elle avait été depuis toujours mon amour, mon unique amour, ma fiancée, et, depuis un jour seulement qu'elle ne l'était plus, pouvais-je m'en souvenir en ce moment que je la tenais dans mes bras, ma bouche sur sa bouche et lorsqu'elle me croyait encore son fiancé ? J'avais oublié qu'elle était ma sœur ; je ne tenais plus que ma fiancée dans mes bras, Oh! que j'aurais voulu la posséder une minute, une seule minute et puis mourir. J'ai vécu, dans cet instant que j'embrassais ma Berthe, une éternité de bonheur et une éternité de désespoir tout ensemble. En elle et avec elle j'avais espéré tant de bonheur, mais tout s'évanouissait avec ce dernier baiser, ce dernier adieu.

« Cher maître, comprenez-vous ma douleur, mon martyre ? Berthe n'était plus ma fiancée, elle était ma sœur et je ne pouvais pas le lui dire. J'étouffais de son désespoir. Oh ! qu'elle a dû me mépriser. Oh ! quel baiser je donnais à ma fiancée que je ne pouvais plus aimer comme telle, à ma sœur qui ne pouvait pas comprendre le déchirement de mon cœur. Il me fallait la quitter sans un mot d'espoir, sans un mot d'amour vrai, sincère. Je partais pour ne plus l'aimer comme j'aurais voulu toujours l'aimer, toujours la chérir, toujours l'adorer. Désormais à sa vue, mes sens se seraient révoltés. J'aurais pleuré, j'aurais gémi toujours. Si vous saviez comme je l'ai regardée pour m'en emplir les yeux, assez pour ne jamais l'oublier, quand même je le voudrais. Dans cette image qui ne s'effacera jamais je retrouverai toujours l'ombre de mon amour, de notre amour. Pauvre Berthe, elle est ma sœur, mais je ne veux plus me souvenir que de la fiancée de mon cœur. Son baiser a laissé à mes lèvres un souvenir que je crains de ne jamais oublier.

« Docteur, je vous remercie, du plus profond de mon cœur, de votre présence à mon dernier rendez-vous avec ma Berthe. Je vous l'avais demandée comme une faveur spéciale parce que je craignais les tentations de la chair, car, dans mon esprit, subsiste toujours un doute sur ma vraie origine. Parfois encore je me demande si elle est réellement ma sœur. Cher maître, si vous étiez mon con-

fesseur, je vous dirais en toute humilité: quand devant ma mère et devant vous, je donnai mon dernier baiser à ma Berthe, fut-ce réellement le baiser qu'on donne à une sœur ou à une fiancée ? N'ai-je pas péché ? Oh! je l'ai tenue, ma Berthe, si longtemps, trop longtemps dans mes bras; ma bouche a trop longtemps, trop fortement pressé sa bouche. Mais ne devais-je pas agir ainsi pour sauver l'honneur de ma mère dont je gardais le secret ? Que Dieu me pardonne si j'ai péché. Ce sera le dernier péché de ma vie, et je veux l'expier dans la misère sur le continent noir, en Afrique, où je pourrai peut-être oublier ma fiancée, pour ne me souvenir que de ma sœur que Dieu a faite si belle, si bonne. Mais le pourrai-je jamais ? Oh! je l'ai tant aimée d'un amour passionné, que j'ai peur de ne jamais l'oublier. Oh! si je pouvais rendre à Dieu tout cet amour que j'ai eu pour ma Berthe, comme je l'aimerais ce Dieu à qui je veux vouer désormais toute ma vie.

« Docteur, prenez bien soin de ma sœur et de ma mère, de ma mère que j'étreignais dans mes bras en une caresse si tendre, mais si courte, lui baisant ses deux joues tout humides de larmes. Pauvre mère, je ne pouvais pas en ce dernier baiser, le seul qui me fut jamais permis, lui donner le doux nom de mère de peur de trahir son secret devant Berthe. Dire *madame* au lieu de *ma mère*. Ah! ce que j'ai souffert à ce moment-là. Docteur, dites à ma

mère comme mon cœur saignait de ne pouvoir lui dire: adieu, *ma mère*. A vous, docteur si bon et cher maître, je dis un éternel adieu.»

Le lendemain, sans plus revoir ni sa mère, ni sa sœur, Jean partait pour les missions d'Afrique. La mort n'aurait pas laissé un plus grand deuil dans la maison de madame Duval que le départ de Jean. La vie semblait s'être retirée de cette demeure. Les persiennes étaient toujours closes. Les épaisses tentures aux fenêtres s'écartaient rarement. Le soleil ne pénétrait plus qu'en minces filets argentés qui filtraient parfois entre les lames des persiennes ou dans l'entre-bâillement des rideaux. Dans les premiers jours, la porte ne s'ouvrait qu'à de rares intimes qui peu à peu éloignèrent leurs visites pour les cesser complètement devant la tristesse des hôtes qu'ils ne pouvaient consoler. Je fus à peu près le seul, comme ami mais surtout comme médecin, qui pénétrai plus librement et plus fréquemment auprès de la mère et de sa fille, inconsolables de la perte de ce jeune homme, qui avait été pendant longtemps pour elles le cœur le plus aimant, le plus affectueux. Madame Duval, toujours vêtue de noir, sortait très rarement si ce n'est pour aller à l'église où elle passait tout le temps qu'elle pouvait distraire aux soins de sa fille que le chagrin minait. Devant l'autel de la Vierge, elle priait avec une dévotion exta-

tique. Qu'implorait-elle de la Vierge qui lui tendait les bras ? La remerciait-elle du dénouement inespéré pour lequel elle avait tant prié ? Demandait-elle la persévérance pour son fils dans la vocation qu'il avait embrassée pour lui sauver l'honneur ? Offrait-elle à la Vierge Immaculée le grand amour de sa fille pour que cette dernière retrouvât la paix du cœur et la santé du corps ? Offrait-elle sa propre vie en expiation de son ancien péché, cause du malheur des deux êtres qu'elle aimait le plus au monde ? Quelquefois j'allais me prosterner dans quelque banc en arrière d'elle. Sa dévotion, comme un effluve puissant, me pénétrait tout entier et je priais avec une ferveur ardente pour le bonheur de celles que j'aimais d'une amitié sincère. Pauvre mère, elle entrait à l'église d'un air désolé, elle en sortait moins triste, semblant emporter pour sa fille les consolations qu'elle trouvait dans le cœur de la Vierge. La prière la réconfortait, relevait sa force morale. Souvent, dans mes visites, j'ai assisté à son retour de l'église, et j'étais vraiment édifié de l'entendre causer avec sa fille. Comme elle savait la consoler, adoucir son chagrin et lui inspirer des espoirs qu'elle savait pourtant irréalisables. Mais son cœur, rempli de l'amour qu'elle avait puisé au cœur de la Vierge très aimante, trouvait facilement ces mots qui relèvent le courage et font presque aimer la vie. Et la pauvre

petite Berthe séchait ses larmes et souriait un peu à la mansuétude de sa mère.

Berthe dépérissait de jour en jour. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle ne sortait plus. Elle était trop faible même pour se vêtir. Elle pensait constamment à son Jean qui l'avait oubliée complètement. Parfois durant le jour, une lueur d'espérance lui donnait un peu de force. Elle se couvrait d'un peignoir et s'asseyait à la fenêtre. A travers les persiennes demi-closes, elle surveillait la course du facteur distribuant les lettres. Elle espérait toujours une missive, un mot, mais toujours vainement. Et le soir sa tristesse s'assombrissait davantage de cet oubli prolongé.

Les soins constants qu'elle prodiguait à sa fille, joints au chagrin qu'elle ressentait de l'éloignement de son fils et du manque de ses nouvelles, finirent par vaincre la résistance physique et morale de madame Duval qui fut obligée de prendre le lit. Ce fut une diversion aux douleurs morales de Berthe. On appela une garde-malade. Mais, malgré son savoir et les meilleures intentions, elle ne put suffire à la tâche de soigner deux malades. J'eus alors une longue conversation avec Berthe. Je m'efforçai de lui faire comprendre qu'elle se devait elle-même à la santé de sa mère, qu'elle devait prendre sur soi d'oublier momentanément sa peine et son chagrin.

Berthe fut tellement touchée de l'éloquence des faits et de la justesse de mes remontrances que du jour au lendemain j'observai, dans sa conduite, un changement radical. Elle s'oubliait complètement pour ne plus penser qu'à sa mère. Dans les premiers jours, elle fit des efforts inouïs pour se tenir près de sa mère et remplacer la garde-malade occupée à d'autres besognes. Peu à peu les forces, soutenues par son courage et son amour filial, lui revinrent d'une manière surprenante. Parfois je m'étonnais de son activité et de sa résistance à la fatigue. Elle paraissait avoir oublié tout son chagrin. Elle était toujours souriante devant sa chère mère. Si parfois des pensées de tristesse lui revenaient, elle s'efforçait de n'en rien laisser paraître quand elle était seule avec sa mère. Mais aussitôt l'arrivée de la garde-malade, elle allait s'enfermer dans sa chambre, se jetait sur son lit et donnait alors libre cours à toute sa tristesse. Son cœur se dégonflait de toute sa peine, de tout son chagrin. Elle versait des larmes abondantes devant la photographie de son fiancé qu'elle tenait entre ses deux mains ou qu'elle pressait sur son cœur ou sur ses lèvres.

La santé de Berthe se raffermissait, par contre celle de madame Duval déclinait rapidement. Madame Duval était gravement atteinte; elle ne devait plus se relever. Elle avait eu à supporter trop de luttes intérieures depuis quelques mois pour ne pas en éprouver une angoisse

mortelle, malgré toute son énergie et son désir de vivre pour soutenir sa fille, au moment où elle avait tant besoin de soins et de consolations. Les troubles de l'esprit et du moral avaient enfin leur retentissement sur le corps qui n'en pouvait plus. C'était pour madame Duval le commencement de la fin. Elle avait si longtemps contenu ses larmes, sans que la digue s'en rompît qu'elle allait succomber au même mal dont elle croyait sa fille atteinte. En effet depuis plusieurs mois, elle avait souffert tant d'inquiétudes qu'elle n'en pouvait plus soutenir le choc. Toute sa vie, elle avait regretté l'abandon de son enfant. Elle avait si longtemps pleuré sa mort. Quand elle se croyait heureuse de retrouver cet enfant, il était, ô abomination! le fiancé de sa propre fille. L'idée seule de voir ses deux enfants unir leur vie par les liens du mariage n'était-ce pas suffisant pour troubler l'âme la mieux trempée même ? Et pour empêcher ce malheur, se sentir obligée d'avouer à ses enfants la faute de sa vie, le péché de sa jeunesse, quelle humiliation, quelle honte pour une mère qui a toujours passé aux yeux de tous et de ses enfants pour une femme modèle, une mère au cœur pur. Quand elle s'est humiliée devant son fils en lui avouant son crime, le fils ne veut pas la reconnaître comme sa mère. Il la méprise, il la quitte en la maudissant presque. Et toujours la crainte que son secret ne soit ébruité, et que l'écho n'en arrive aux oreilles de sa

fille, lui ronge le cœur, affole son âme. Le fils, qui la reconnaît enfin, ne peut pas lui donner le doux nom de mère en la quittant pour toujours. Elle veut vivre cependant pour ne pas laisser sa fille seule, mais la vie est un fardeau si lourd pour elle que souvent la pensée de la mort la hante. Et après sa mort quel sera le sort de sa fille dont la douleur ne sera plus tolérable. Telles étaient les pensées, les idées noires qui tuaient cette mère doublement affligée et dans son fils et dans sa fille. Et tel était le chagrin de cette femme que l'âme n'avait plus la force de réagir sur la faiblesse du corps. Elle s'en allait. Elle avait combattu trop longtemps, toutes ses puissances étaient épuisées, complètement anéanties. Il n'y avait plus d'huile dans la lampe. L'épuisement de l'âme avait éteint toute étincelle de résistance dans le corps.

La maladie de madame Duval se prolongea de quelques mois, pendant lesquels Berthe semblait avoir oublié toute sa douleur, tout son chagrin d'amour, tant elle était dévouée auprès de sa mère. La source de ses larmes paraissait complètemet tarie. Toujours sereine, même souriante, elle s'efforçait de diminuer la tristesse de sa mère et de lui inspirer la confiance dans une guérison prochaine. Pour ne pas l'affliger, madame Duval feignait de croire en ses paroles et ses belles promesses, mais

elle n'avait plus aucune illusion sur le résultat fatal de son état.

Sentant la mort approcher, madame Duval appela sa fille tout près d'elle, elle lui dit: « Berthe, ma chère Berthe, nous nous reverrons au ciel... Prie beaucoup pour la persévérance de ton fiancé... Oh! je le sens, il prie beaucoup lui aussi pour nous... Dans la prière, tu trouveras tant de consolations qui t'aideront à supporter les peines de la vie... Adieu, ma Berthe ».

— Oui, ma mère, je prierai beaucoup pour vous et pour lui. J'irai retrouver là-bas mon fiancé, mais je ne lui apporterai plus le même amour. Mon amour, mon grand amour pour lui sera toujours gravé au plus profond de mon cœur, mais jamais plus je ne lui laisserai voir. J'irai aider mon fiancé dans son œuvre. Je me ferai sa servante, la servante de ses pauvres petits néophytes. J'aimerai mon fiancé comme mon maître en Dieu, mon frère en Jésus-Christ. Mon grand amour pour mon Jean se transformera, comme le sien, en un amour immense, infini pour les petits nègres, ses enfants adoptifs.

Sans plus d'amitié, sans plus d'amour, Berthe seule dans le monde, ne pouvait plus vivre. C'était le vide partout autour d'elle. Elle n'avait jamais eu que deux amours dans sa vie: l'amour de son fiancé, l'amour de sa mère. Ces deux êtres tendrement, ardemment chéris

disparus, tout s'écroulait autour d'elle; c'était la catastrophe qui engloutit tous les bonheurs, toutes les joies et ne laisse surnager que des épaves informes. Plus d'espérances, plus d'illusions même, c'était le néant où rien ne subsiste qu'une âme en peine qui cherche constamment une chose qu'elle ne peut jamais atteindre. Pire que cela, c'était le désert aride où il n'y a pas même de mirage. La terre pour Berthe n'était plus que le chaos sans chaleur, sans lumière. Pire que cela c'était la nuit noire, glacée où des spectres monstrueux se meuvent en jetant l'épouvante. En effet Berthe avait peur de sa solitude. Elle aurait voulu mourir, mais elle avait promis à sa mère mourante de prier beaucoup pour elle et son fiancé, elle devait vivre.

Quelques mois plus tard, Berthe partait pour les missions d'Afrique où elle retrouvait non plus son fiancé, mais son frère en Jésus-Christ comme elle se plaisait à l'appeler. Jean l'accueillait à bras ouverts comme une zélatrice de son œuvre. Mais que se passait-il dans ces deux cœurs qui avaient espéré longtemps n'en former qu'un seul, dans ces deux âmes que l'amour avait semblé prédestiner au même sort heureux ? L'éloignement, l'absence avaient-ils diminué, effacé les distances que le malheur avait mises entre leurs amours ? En se retrouvant, ne devaient-ils plus s'aimer encore comme aux jours délicieux de leur passé ? Se revoir tous les jours,

n'était-ce pas un martyre de tous les instants ? Leurs cœurs ne brûlaient-ils pas parfois des mêmes désirs qui les avaient fait frémir autrefois ? Souvent on les voyait à la petite chapelle, chacun dans son coin, priant ardemment pour qui et pour quoi ? Dieu seul connaissait le fond de leur cœur, l'état de leur âme. Mais jamais personne n'aurait pu croire qu'ils s'étaient tant aimés autrefois. Ils travaillaient tous deux à la même œuvre, chacun dans sa sphère particulière, lui catéchisant les idolâtres avec un zèle infatigable ; elle leur prodiguant les soins d'une mère dévouée, d'une infirmière attentive. Ils étaient rarement seuls, sauf pour de courts instants quand Jean avait quelques recommandations à faire touchant la santé, ou le bien-être de ses catéchumènes. Les jours fuyaient, les mois s'écoulaient avec rapidité. Jean et Berthe paraissaient heureux dans l'accomplissement des devoirs de leur mission sainte. Les fatigues et les misères semblaient donner plus de vigueur à Jean dont la santé était devenue plus florissante. Par contre Berthe s'alanguissait. Le climat lui était-il défavorable. ou quelque autre cause la minait-elle ? Elle s'efforçait cependant de paraître toujours sereine et heureuse de son sort. Peu à peu elle perdait tout entrain au travail. Parfois elle devenait morose, et dans ses moments de lassitude et de tristesse, elle quittait brusquement ses occupations et se réfugiait à la petite chapelle où elle s'agenouillait pendant des

heures dans une contemplation mystique. Ses compagnes étaient édifiées de sa dévotion qu'elles cherchaient à imiter. Jamais elles n'auraient osé interrompre ses méditations et ses prières prolongées bien qu'elles la vissent souvent pâle, chancelante, prête à défaillir. Souvent elles la voyaient, les coudes sur le prie-Dieu, la tête entre ses deux mains, pleurer et sangloter; mais elles respectaient tant sa dévotion, ses larmes et ses sanglots que jamais elles n'osèrent avertir les Pères de la mission de la fatigue que ces extases prolongées devaient nécessairement lui amener.

Un jour, ses compagnes la trouvèrent inanimée dans un banc. On la transporta dans son lit au dortoir. On courut chercher un Père. On rencontrait le Père Jean qu'on conduisit près d'elle. Le Père s'assit près du lit d'où les compagnes s'étaient éloignées. A ce moment, Berthe reprenait connaissance et rouvrait les yeux. « Jean, dit-elle en apercevant le Père, que je suis heureuse de te retrouver près de mon lit de mort. Oui, Jean, mon Jean, je sens la mort s'approcher... Quand je ne serai plus, tu prieras pour moi... Oh! je t'ai tant aimé... Dans tes prières souviens-toi de moi; souviens-toi toujours, toujours de ta fiancée qui n'a pu t'oublier un seul instant, qui n'a jamais cessé de penser à toi... Jean, en venant ici, près de toi, je croyais mon amour éteint, je ne voulais plus t'aimer... Mais quand on a aimé comme je t'ai aimé,

l'oubli est impossible, le feu est toujours ardent dans le cœur... Quand je te voyais, mon Jean, je ne pouvais m'empêcher de te désirer... O! mon Jean, je meurs de mon amour, de t'avoir trop aimé, et mon plus grand bonheur c'est de mourir près de toi, dans tes bras... Jean, veux-tu me donner un dernier... Au ciel, Jean, nous nous retrouverons et nous serons époux."

Jean, tout surpris, avait écouté la mourante sans l'interrompre. Il était comme hypnotisé par les paroles de cette idole qu'il avait tant aimée et qu'il n'avait peut-être pas encore pu oublier. « Tais-toi, malheureuse; taisez-vous, ma sœur, dit-il enfin; ici dans la maison du Seigneur, il n'y a que l'amour de Dieu ». Mais sa voix tremblait, agitée par l'écho des beaux jours d'autrefois qui résonnait encore dans son cœur.

23 décembre 1932

FIN

TABLE DES MATIERES

Chapitre			Page
—	I	En voyage	5
—	II	Victime de l'amour	29
—	III	Huit ans plus tard	67
—	IV	Les inquiétudes du médecin	107
—	V	Désespoir de Jean	143
—	VI	Changement dans la vie de Madame Duval	169
—	VII	Le secret dévoilé	199
—	VIII	Réminiscences	243
—	IX	Dévouement	269

RELIURE
PRÉFONTAINE
THIÉBAUD

BNQ
000 429 193